

1607 / 4313

TOM JONES,
O U
L'ENFANT TROUVÉ.

TOM JONES

LEAFLET GROUP

TOM JONES,
O U
L'ENFANT TROUVÉ.

IMITATION DE L'ANGLAIS

De M. H. FIELDING.

PAR M. DE LA PLACE.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de la Vie
de l'Auteur Anglois.

TOME TROISIÈME.



A L O N D R E S ;

Et se vend,

A P A R I S ,

Chez BAUCHE , Libraire , quai des Augustins ,
à Sainte Genevieve , & à Saint Jean
dans le désert.

M. DCC. LXXVII.

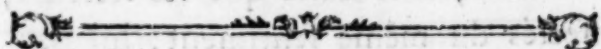




TOM JONES,

O U

L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.

L'AUTEUR anglois, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle il introduit ses héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le traducteur a désespéré de faire passer à son gré

Tome III.

A

toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il croit sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent Jones & son amante, que des brillans détails dont leur histoire est semée, il se flatte que les lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'auteur anglois a rendu si dignes d'être aimés. Le traducteur supprime donc la premiere partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être encore très-faiblement, la seconde.

O *Génie!* s'écrie M. Fielding, ô toi, précieux don du ciel! toi, dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici bas; toi, qui fais germer ces divines semences que l'art mûrit,

& conduit à la perfection ; viens , accours , sois mon guide ! Que ton flambeau m'éclaire & me dirige à travers les détours obscurs & tortueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la nature. Hâte-toi de m'initier dans ses plus profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles pour les yeux du vulgaire , & qui pourtant font mouvoir l'univers. Enseigne-moi , ce qui pour toi seul est aisé , à connoître l'homme un peu mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains , qui leur font prostituer l'encens à l'artifice , & haïr des objets à peine dignes de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , La Fontaine , Sha-

kespéare, Corneille, Swift ; & Mari-
vaux ! accourez , venez remplir mes
pages de vos vives & brillantes faillies.
Que l'homme apprenne enfin à rire
des travers de ses semblables , & à
mieux connoître les siens.

Et toi , compagne presque toujours
constante du vrai génie , aimable *hu-
manité* ! fais passer dans mon cœur ce
que tes sentimens ont de plus tendre.
Si tes deux plus chers favoris , Allen
& Littleton * , sont seuls dépositaires
de tes trésors , implore-les pour moi ;
dérobe-les , s'il le faut , en ma faveur :
sans ce secours , tous mes tableaux
seront sans vie. Ce n'est qu'avec ton
aide qu'on peut peindre énergique-
ment la grandeur d'ame, l'amitié dé-
fintéressée , le véritable amour , la
bonté du cœur , la vive gratitude,
l'indulgente pitié.

* C'est au dernier que M. Fielding a dédié son
ouvrage.

Je t'invoque, ô *Science* ! Car, sans toi,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait.

Ne laisse point broncher ma plume.
Souviens-toi que, fidele à ton culte,
tu m'as vu, dès l'âge le plus tendre,
essayer d'embellir tes autels. Quitte un
instant ce vaste & précieux amas de
richesses dont l'antiquité t'éleva de si
glorieux trophées, & songe combien
je suis pauvre : l'heureux & savant
Warburton * est trop riche, pour
m'envier un peu de tes faveurs.

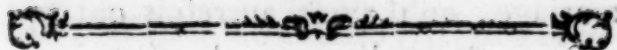
Viens enfin, utile *Expérience*, ame
& boussole du commerce des hommes
sages, bons, savans & polis ! Toi, que
tous les différens caractères amusent,
qui trouves également à t'instruire au
lever d'un ministre, & au souper de
son dernier commis ; qui vois d'un
œil également attentif, les airs pen-
chés d'une duchesse dans son carrosse,

* M. Warburton est célèbre dans la littérature.

& ceux d'une marchande dans sa boutique. C'est par toi seule que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus : sans toi , le pédant farouche & sédentaire , quoique très-savant à certains égards , est presque toujours étranger dans son propre pays.

Accourez donc , s'il est possible , en plus grand nombre encore : l'ouvrage que j'entreprends est difficile. Si vous êtes sourds à ma voix , je suis perdu ; mais si vous m'exaucez.... j'espère.





CH A P I T R E II.

JONES à Londres.

C E ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande ville , que Jones , qui s'étoit déjà épuisé en recherches vaines , fut conduit par un des laquais du pair d'Irlande , à la porte de madame Fitz-Patrick , où il apprit , par la femme de chambre , que Sophie en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de madame Fitz-Patrick , qui , regardant Jones comme un emissaire de M. Western , étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre héros n'eût jamais vu madame Fitz-Patrick , il avoit pourtant oui dire qu'une cousine de Sophie avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce

mariage , qu'il avoit autrefois oui raconter , & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à madame Fitz - Patrick elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la cour , avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent , & étoit incapable d'aucun mauvais procédé , sur - tout envers les femmes. Lorsque le refus de la dame lui fut notifié par la femme de chambre, il répondit que , si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après-midi , dans l'espérance que madame Fitz - Patrick ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la soubrette , pour l'inté-

resser en faveur de Jones, & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable cavalier, au cas qu'il revînt dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement que Sophie étoit encore chez sa cousine, mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'hôtellerie d'Upton, avoit prononcé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché Partridge pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus, il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son amante. Il y resta constamment jusqu'au soir, & n'en vit uniquement sortir qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à madame Fitz-Patrick, qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de noblesse naturelle, que tout le pouvoir de l'ajust-

mariage , qu'il avoit autrefois oui raconter , & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à madame Fitz - Patrick elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent , & étoit incapable d'aucun mauvais procédé , sur - tout envers les femmes. Lorsque le refus de la dame lui fut notifié par la femme de chambre, il répondit que , si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après-midi , dans l'espérance que madame Fitz - Patrick ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la soubrette , pour l'inté-

resser en faveur de Jones , & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable cavalier , au cas qu'il revînt dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement que Sophie étoit encore chez sa cousine , mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'hôtellerie d'Upton , avoit prononcé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché Partridge pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus , il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son amante. Il y resta constamment jusqu'au soir , & n'en vit uniquement sortir qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à madame Fitz-Patrick , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de noblesse naturelle , que tout le pouvoir de l'ajust-

tement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. Jones , comme nous l'avons déjà remarqué , le possédoit au degré le plus éminent. Il fut , par conséquent , un peu moins mal reçu de la dame , que son habillement ne sembloit le promettre. On le pria même de s'asseoir.

Le lecteur est peu curieux , sans doute , de savoir toutes les particularités d'une conversation dont M. Tom n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car , quoique madame Fitz-Patrick n'eût pas tardé à voir un amoureux en lui (les femmes , en pareil cas , ont des yeux d'aigle) , elle pensoit pourtant qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie , en faveur d'un galant de cette espece. Elle croyoit , en un mot , parler à M. Blifil lui-même , à cet amant que détestoit Sophie ; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de Jones , concernant la famille de M. Alworthy , la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint , par consé-

quent sur ses gardes , évita ou refusa de donner aucuns éclaircissmens sur l'asyle qu'avoit choisi Sophie , & n'accorda qu'à peine au pauvre Jones la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut parti , madame Fitz-Patrick fit part de son soupçon , concernant M. Blifil , à sa femme de chambre , qui lui répondit avec feu : Non , madame , vous vous trompez ; il est trop bel homme , & trop aimable , selon moi , pour qu'une femme soit d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prends , moi , pour M. Jones ; & je le gagerois.... M. Jones ! dit la dame ; quel est cet homme-là ?

Le lecteur se souvient , sans doute , que Sophie , en racontant son histoire à sa cousine , n'avoit pas dit un mot de lui. Mais madame Honora n'avoit pas été si discrète avec sa consœur Abigaïl , à qui elle avoit raconté toute

Phistoire de Jones , que celle-ci apprit alors à sa maîtresse.

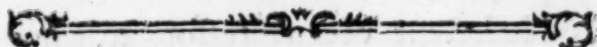
Madame Fitz-Patrick , après cette découverte , revint aisément à l'avis de sa femme de chambre , & trouva des charmes dans l'amant aimé , qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raison , Betty , lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus , sur ce que tu me rapportes des discours d'Honora , que tant de femmes aient eu du goût pour lui. Je suis vraiment fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma cousine....

Cependant , s'il est aussi débauché qu'on te l'a dit , ce seroit pitié qu'elle le revît encore : ce seroit une fille perdue , si elle épousoit un libertin , & , qui pis est , un gueux , sans le consentement de son pere.....

Mais si Blifil est tel qu'on te l'a peint , je ne puis vouloir tant de mal à So-

phie : j'ai trop éprouvé les infortunes d'un mariage mal assorti.

L'arrivée de milord interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce chapitre.



CHAPITRE III.

*Projet de madame FITZ-PATRICK.
Sa visite à miladi BELLASTON.*

MADAME Fitz-Patrick, avant que de s'endormir, fut long-tems occupée de sa cousine & de M. Jones : elle étoit réellement un peu piquée du manque de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec M. Western & sa sœur, étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones ; & de la re-

mettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette dame, l'espoir du succès lui parut si probable, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le lecteur veut se ressouvenir que la connoissance de Sophie avec miladi Bellafton s'étoit faite chez madame Western, & que madame Fitz-Patrick demuroit alors chez elle avec Sophie, il n'aura pas besoin d'autre éclaircissement pour concevoir que madame Fitz Patrick étoit connue de miladi Bellafton. D'ailleurs, elle étoit sa parente, ainsi que Sophie, quoique dans un degré plus éloigné.

Après très-mûre réflexion, madame Fitz-Patrick se déterminà à se lever le lendemain de grand matin, pour aller informer milady de toute l'aventure, à l'insu de Sophie. Ce qu'elle connois-

soit du caractère de cette très-prudente dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque, & des mariages mal assortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât volontiers toute son autorité pour prévenir le malheur dont Sophie étoit menacée.

Cette résolution fut non seulement prise, mais exécutée par madame Fitz-Patrick, qui, dès huit heures du matin, fut introduite, sous prétexte d'affaires importantes, au chevet de miladi Bellaſton, à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de Betty, sans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille, de la part de Tom Jones.

Ladi Bellaſton, levant alors nonchalamment la tête, lui répondit, en souriant : Madame a donc vu cet homme si redoutable?..... Eh bien, sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader? Etoff ne cesse de m'en parler depuis hier; & je l'en crois presque amoureux, sur

la seule réputation du personnage.

Pour prévenir les incertitudes du lecteur , il saura que mademoiselle Etoff avoit l'honneur d'habiller & de déshabiller miladi ; que cette fille avoit eu de très-amples informations, dans Phôtel même, concernant M. Jones ; & qu'elle en avoit entretenu sa maîtresse pendant une heure entière, en la mettant au lit.

Le portrait que mademoiselle Etoff avoit fait de notre héros , d'après le rapport de madame Honora , avoit paru digne d'attention : ce que madame Fitz-Patrick y ajoutoit encore, en exagérant autant la bonne mine de Jones , qu'elle rabaissoit sa naissance & sa fortune , acheva d'exciter la curiosité de miladi.

Lorsqu'elle crut avoir suffisamment interrogé madame Fitz-Patrick : En vérité , lui dit-elle d'un air grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très-grande conséquence ! Rien n'est

certainement plus louable que votre procédé ; & je ferai charmée de concourir avec vous , pour prévenir le déshonneur d'une jeune personne aussi digne de mon amitié que de mon estime.

Madame ne feroit-elle pas d'avis , reprit madame Fitz-Patrick avec vivacité , d'écrire dès aujourd'hui à mon oncle Western , pour l'informer que sa fille est ici ?

Ladi Bellaſton ; après avoir rêvé un instant , répondit d'un air affectueux : Quant à cela , madame , je n'en vois pas trop la néceſſité. La Western m'a dépeint ſon frere comme une ſi cruelle brute , que je me ferois conſcience de remettre en ſon pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de ſ'en affranchir. Ce ruſtre , à ce que l'on m'a dit , en a ſi mal agi avec ſon épouſe même !..... Oh ! je fais de ſes nouvelles. C'eſt un de ces brutaux qui ſ'imaginent avoir droit de tyranniſer

notre sexe. Je plains & je protège toutes celles qui ont le malheur de tomber en de pareilles mains.... Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher Sophie de voir son illustre galant, jusqu'à ce que la bonne compagnie, qu'elle trouvera ici, donne à ses idées une tournure plus noble & plus digne de sa naissance.

Mais, madame, s'il découvre qu'elle est chez vous, repartit l'autre, il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

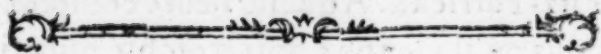
Mais, madame, répliqua miladi, il est plus que moralement impossible qu'il soit admis chez moi..... Il est vrai cependant qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'hôtel, & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement..... Pour prévenir de semblables projets, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacée d'une seconde visite, pour cette après-dînée, répondit madame

Fitz-Patrick... A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit miladi. Entre six & sept, lui dit l'autre.

Cela suffit, madame ; je ferai en sorte d'avoir dîné pour cette heure-là, & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi, madame, & recevez mes sinceres remerciemens des soins que vous prenez pour conserver l'honneur d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame Fitz-Patrick, très-contente de la réception de miladi, revint chez elle, sans avoir été vue par Sophie, ni par Honora, & se mit en état d'attendre ses visites.





CHAPITRE IV.

Visites.

MONSIEUR Jones s'étoit promené sans quitter de l'œil certaine porte pendant tout le jour , qui , quoique l'un des plus courts , lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'horloge ayant enfin frappé cinq heures , il retourna chez madame Fitz-Patrick , où , malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures , il fut assez bien reçu par la dame , quoiqu'elle prétendit toujours ne rien savoir de ce qui regardoit miss Western.

Tom , dans le cours de la conversation , fit connoître qu'il n'ignoroit pas que madame Fitz - Patrick étoit cousine de Sophie..... Sur quoi cette dame saisit l'occasion de lui porter

cette attaque.... Puisque monsieur sait que miss Western est ma parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones , interdit à cette question, hésita quelques momens ; il répondit enfin qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable , qu'il desiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le porte-feuille, informa la dame de l'aventure qui l'en avoit rendu possesseur ; & cette histoire étoit à peine finie , qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espece de bruit seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites, & plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais heurta, ou plutôt tonna à la porte.

Notre héros , qui n'avoit jamais rien entendu de semblable , marqua

d'abord quelque surprise. Madame Fitz-Patrick lui dit , d'un air tranquille , que , puisqu'il arrivoit compagnie , il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant ; mais que , s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que le monde fût sorti , peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

La porte de la chambre s'ouvrit alors à deux battans ; un énorme panier se présenta de côté ; & miladi Bellaston parut , qui , après une profonde révérence à madame Fitz-Patrick , & une autre , presque aussi profonde , à M. Jones , fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous posons sur ces minuties , en faveur des bourgeoises rengorgées , & des campagnardes de nos amies , qui se croiroient déshonorées en s'inclinant tant soit peu pour tout ce qui n'est pas femme.

Nos dames n'étoient pas encore tout-à-fait établies dans leurs fauteuils ,

lorsque l'arrivée du pair d'Irlande dérangerait tout, & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Ceci passé, la conversation devint (comme on dit) extrêmement brillante. Mais, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre histoire, & que les conversations les plus vives sont souvent plates par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement que l'ami Tom étoit ici un peu plus spectateur qu'acteur : car, quoique les dames, avant l'arrivée de milord, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toutes leurs attentions, que le pauvre Tom auroit pu passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre pair, & les dames, à son exemple, n'eussent pas laissé tomber, de tems en tems, sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La compagnie étoit déjà depuis si

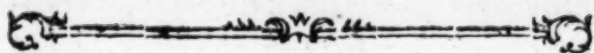
long-tems chez madame Fitz-Patrick ; que cette dame imaginant enfin que chacun en particulier avoit dessein de rester après les autres , prit le parti de se défaire d'abord de M. Jones , comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur , lui dit-elle , a probablement des affaires ? & je ne prévois malheureusement pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse.... je pourrois le faire avertir demain....

Jones , qui n'avoit d'autre éducation que la naturelle , au lieu de donner , en sortant , son adresse à un domestique , la détailla tout bonnement à la dame ; & , après nombre de révérences , prit congé de la compagnie.

Il étoit à peine sorti , que les grands personnages qui sembloient ne s'être point

point apperçu de son existence , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais, si le lecteur nous a pardonné la suppression de ce qu'eurent de plus brillant les premiers propos de ce cercle , il voudra bien , sans doute , excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant assez utile , pour le bien de cette histoire , de ne pas supprimer la sortie de milady Bellaston , qui , s'étant levée quelques instans après le départ de Tom , dit en embrassant madame Fitz-Patrick : je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine Sophie ; & je vois peu de chose à craindre pour elle de la part de ce drôle-là.





CHAPITRE V.

Aventures de JONES dans son nouvel appartement.

LE lendemain matin , dès que Tom Jones imagina qu'il pouvoit être jour chez madame Fitz-Patrick , il se présenta à sa porte , où on lui dit qu'elle étoit déjà sortie.

Cette réponse le surprit d'autant plus , qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier , depuis le point du jour , sans avoir vu sortir qui que ce soit de la maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse , non seulement pour le présent , mais encore pour cinq autres visites qu'il fit à cette dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le lecteur : disons - lui , tout d'un coup , que le *pair d'Irlande* protecteur déclaré des

dames , & toujours jaloux de leur réputation , avoit conseillé , & même exigé que la porte de madame Fitz-Patrick fût fermé , à l'avenir , à un homme qu'il regardoit du haut de sa grandeur , c'est-à-dire , à peu près comme un polisson.

Nous avons déjà dit que Jones avoit chargé Partridge de lui chercher un autre logement. C'est de quoi nous allons parler.

Tom avoit souvent oui citer à M. Alworthy une très-honnête femme , chez laquelle il avoit coutume de loger , lorsqu'il alloit à Londres. cette femme , qui demouroit dans Bond-Street , l'un des plus beaux quartiers de la ville , étoit veuve d'un ministre , qui , en mourant , l'avoit l'aînée propriétaire de deux filles , & de beaucoup de sermons manuscrits.

De ces deux filles , Nancy , l'ainée , étoit âgée d'environ dix-sept ans ; & Betty , la cadette , en avoit au plus dix.

C'est-là que Jones avoit envoyé

Partridge , qui lui avoit arrêté une chambre au second étage , & une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier étoit occupé par un de ces jeunes gens qui dans le dernier siècle étoient connus par la ville , sous le titre de gens *d'esprit & de plaisir* ; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre : car , si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquelles ils s'occupent , ceux-ci , qui n'en avoient d'autre que de rechercher le plaisir , étoient parfaitement nommés. Les spectacles , les cafés , & les tavernes , étoient leurs rendez-vous ordinaires : le bon goût & la gaieté occupoient leur loisir , & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les muses & le vin concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flammes ; non contents d'admirer les charmes d'une maîtresse , ils savoient la rendre célèbre ; & presque tous étoient bons juges , non seulement

de leurs propres ouvrages , mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens *d'esprit & de plaisir*. Mais je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens qui cherchent aujourd'hui à se distinguer dans le monde ? Car l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils ont très-peu de chose à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté d'un degré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeler gens *de sagesse & de vertu* (ne vous trompez cependant pas sur l'acceptation de ce dernier mot). Car , tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord , passaient leurs tems à boire à la santé de leurs maîtresses , à faire des sonnets à leur louange , à juger d'une piece de théâtre , ou à prononcer sur un poëme au café de Will & de Button , ceux d'aujourd'hui , par toutes sortes de moyens , cherchent à

s'assurer les suffrages de certaines communautés , projettent des harangues pour la Chambre des Communes , ou plutôt pour le *Magasin*. * Mais la science du jeu est celle qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de connoisseurs en peinture , en musique & en sculpture , remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y des professeurs de philosophie prétendue naturelle , toujours planant dans les espaces imaginaires , & ne connoissant rien de la nature , que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque Jones eut passé la journée à attendre en vain madame Fitz-Patrick , il revint très-affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur , un grand

* *London Magazine*. C'est un ouvrage périodique , qui paroît tous les mois.

bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après, il distingua la voix d'une femme, qui le prioit, au nom du ciel, de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. Jones qui n'avoit jamais réfléchi pour secourir les opprimés, franchit les escaliers comme un éclair ; & en arrivant à la porte de la salle à manger, d'où partoit le bruit, il apperçut le jeune homme dont nous avons déjà parlé, & qui logeoit au-dessous de lui, collé contre le mur par son propre domestique. Il vit, en même tems, une jeune fille effrayée, qui, en se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, & se désespéroit. Il est vrai que le pauvre gentilhomme alloit être étouffé, si Tom n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût déjà reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune

gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espee de scrupule de frapper son maître, & se contentoit tranquillement de l'étrangler. Mais il n'eut pas tant de respect pour Jones. Il ne se sentit pas plutôt mené avec plus de vigueur par ce nouvel adversaire, que se retournant tout à coup, & tombant sur notre héros, il lui dirigea dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing que les spectateurs de l'amphithéâtre de Broughton voient donner avec tant de plaisir, mais qui en font si peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste Jones n'eut pas plutôt reçu cette politesse, qu'il s'empressa de la rendre au double. Delà s'ensuivit un combat, terrible à la vérité, mais qui ne dura pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre Jones, que le maître ne l'avoit été, l'instant auparavant, de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune, suivant sa coutume ordinaire, changea tout à coup la face des choses : le premier vainqueur étoit par terre, presque sans sentiment, & le gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré, pour remercier M. Jones de l'avoir secouru si à propos. Il reçut aussi les remerciemens les plus vifs & les plus sinceres de la part de la jeune personne, triste spectatrice de la scene, & qui n'étoit autre que miss Nancy, la fille ainée de la maison.

Le laquais, ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à Jones, en brandissant la tête, & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'angloise) vous avez payé de votre personne à l'amphithéâtre, ou je suis diablement trompé. Plus de guerre entre nous, monsieur : vous êtes un peu trop fort pour moi.

Il est vrai que ce soupçon étoit assez

fondé : Tom étoit à la fois , & si agile & si robuste , qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à *coups de poings* , & de terrasser à son aise tous les héros emmistolés * de l'illustre école de Broughon.

* De crainte que cette épithete n'embarrasse la postérité , nous croyons à propos de l'expliquer , par un avertissement qui fut publié à Londres le premier Février 1747.

N. B. M. Broughon , si on veut l'aider convenablement dans son entreprise , offre d'ouvrir une académie dans sa maison , au *marché au foin* , pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à *coups de poings*. On y enseignera la théorie & la pratique de cet art vraiment anglois ; les différentes touches , blessures , attitudes usitées dans cet espece de combat , y seront expliquées à fond , & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce *cours de leçons utiles* , on aura attention de les leur donner avec toute l'intelligence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'écolier. On leur fournira , pour cet effet , des *muffles* , qui les préserveront d'avoir les yeux pochés , les joues meurtries , & le nez cassé.

Le jeune homme, qui s'appelloit Nightingale, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de le quitter, sans avoir bu une bouteille de vin avec lui. Jones y consentit, plus par complaisance que par inclination : la tristesse & le trouble de son ame le rendoient alors peu sensible au plaisir, & moins propre encore à la conversation. Miss Nancy, la seule femme qui fût alors dans la maison, sa mere & sa sœur étant à la comédie, voulut bien aussi leur faire compagnie ; & dès que la bouteille fut venue, M. Nightingale apprit à Jones le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, monsieur, lui dit-il que vous n'induisez pas de cette aventure, que je sois dans l'habitude de battre mes gens ; c'est, en vérité, la première fois que je m'en avise. Mais j'en avois déjà tant pardonné à ce malfaiteur, que ma patience étoit à bout ; &

j'espere que vous me trouverez excusable. Le hasard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt que d'ordinaire ; jugez de ma surprise , en trouvant quatre grands laquais , jouant aux cartes autour de mon feu !.... & mon *Hoyle* * , monsieur..... mon superbe *Hoyle* , qui m'a coûté une *guinée* , tout ouvert sur la table , & tout taché par ces gredins , dans le plus bel endroit du livre !.... Ce spectacle , vous l'avouerez , n'étoit pas amusant pour moi. Je me suis cependant possédé , jusqu'au départ de cette honnête compagnie. Alors j'ai un peu chapitré mon homme , qui au lieu de m'appaiser , en convenant de son impertinence , m'a dit , fort gravement , que les domestiques étant des hommes comme d'au-

* Le livre d'*Hoyle* est un traité du jeu de cartes , appelé *Whist* , alors fort à la mode en Angleterre. Ce livre , dans la nouveauté , se vendoit une guinée. On l'auroit aujourd'hui pour vingt-quatre sols.

tres , devoient , ainsi que leurs supérieurs , avoir leurs momens de dissipation ; qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon livre , mais que plusieurs de ses amis en avoient eu d'aussi beaux pour un *schelling* * , & que j'étois bien le maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis alors emporté.... Il est devenu furieux.... Bref , il a interprété mon retour à la maison , plutôt que de coutume..... Il a fait certaines réflexions... Il a nommé certaine jeune demoiselle , de façon.... de façon , que je me suis oublié moi-même , & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation finissoit , lorsque la mere & la sœur de Nancy rentrèrent. Tous passerent gaiement la soirée ensemble ; & Jones fut assez maître de lui-même , pour contribuer au plaisir

* Le *schelling* revient à peu près à notre piece de vingt-quatre sols.

de la compagnie. Il est vrai que la moitié de sa vivacité naturelle , jointe à la douceur de son caractère , suffisoit pour en faire un très-aimable convive : aussi plut-il à tout le monde , au point que M. Nightingale lui demanda son amitié , que mademoiselle Nancy lui fit des politesses , & que la veuve , enchantée de son nouveau locataire , l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones , de son côté , étoit aussi fort content d'eux. Mademoiselle Nancy , quoique très-délicate , étoit extrêmement jolie , & la veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vise au dixieme lustre. Née sans malice , elle étoit toujours gaie , ne pensant , ne parlant jamais mal de personne , & n'en ayant jamais souhaité , même à ses plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde , elle y étoit parvenue , parce que ce desir , naturel en elle , étoit exempt d'affectation ; amie chaude & fidelle , quoique

peu riche , sa parole valoit un contrat : elle avoit été digne épouse , elle étoit bonne & tendre mere.

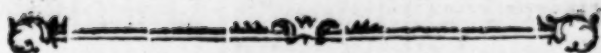
Il n'en est point de notre histoire , comme de ces papiers publics , où l'on nous peint des caracteres que l'on n'a jamais vus , & dont on n'entendra plus parler : ainsi le lecteur peut conclure que cette bonne femme reviendra sur la scene , pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bonnes idées de M. Nightingale , chez qui il avoit apperçu du bon sens , quoiqu'un peu frelaté par quelques légères nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le lui rendoit plus cher encore , c'étoit les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion ; & sur-tout ceux de la plus grande probité , relativement aux affaires amoureuses. Son langage , sur cette matiere , étoit celui d'un berger de

l'ancienne Arcadie , & paroïſſoit aſſez ſurprenant dans la bouche d'un jeune cavalier moderne. Mais ce rôle étoit étudié ; & la nature l'avoit formé pour en jouer un plus eſtimable.





CHAPITRE VI.

*Evénemens du déjeûné. Observations sur
l'éducation des filles.*

LA compagnie se rassembla le lendemain matin , avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçus l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre Tom étoit extrêmement affligé. Partridge , qu'il avoit envoyé de bonne heure chez madame Fitz-Patrick , l'avoit trouvé délogée , sans avoir pu apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que Jones avoit ressentie , au récit de cette nouvelle , étoit si vivement empreinte sur son visage , qu'il auroit en vain prétendu la cacher.

La conservation roula , comme précédemment , sur l'amour ; & M. Nightingale se répandit encore en sentimens

tendres, généreux & désintéressés. Madame Miller (car c'est ainsi que s'appelloit la maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup. Mais lorsqu'il s'adressa à Nancy, pour savoir ce qu'elle en pensoit : je crois, dit-elle, que celui de la compagnie qui s'est le moins expliqué sur cette passion, est peut-être celui qui en ressent le plus vraiment les effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à Jones, que nous eussions été fâchés de le laisser tomber. Tom, en y faisant une réponse très-polie, fit pourtant entendre délicatement à la demoiselle, que son propre silence, sur la même matière, pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai qu'elle avoit peu parlé la veille, & moins encore ce jour-là.

Je suis charmée, dit madame Miller, que monsieur ai fait cette remarque ; & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous, mon enfant ? je ne

vous vis jamais si morne ! Que devient donc votre gaieté ?.... Croiriez-vous , monsieur , que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse* ? Depuis huit jours à peine parle-t-elle.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une fille qui apportoit un gros paquet , à l'adresse de M. Jones. Un domestique venoit , dit-elle , de le lui remettre , & étoit disparu sur le champ , en disant qu'il n'exigait point de réponse

Tom , surpris de l'aventure , dit que c'étoit sans doute une méprise : mais la fille persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit , toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet , dans lequel on trouva un *domino* , un masque , & un billet de bal.

Jones alors soutint , encore plus fortement qu'auparavant , que l'on s'étoit trompé ; & la compagnie ne savoit plus qu'en dire , à l'exception de M. Nightingale , qui prétendoit qu'il s'agissoit

ici d'un rendez-vous , & d'une bonne fortune pour M. Jones ; lorsque mademoiselle Nancy , ayant secoué le *domino* , en fit tomber une carte , sur laquelle on lut ces mots :

A monsieur JONES.

C'est la reine des fées , qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés , en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. Nightingale ; & Jones , lui-même , se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de madame Fitz-Patrick , il se flatta que tout ceci venoit de sa part , & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa Sophie. Ce raisonnement n'étoit pas absolument fondé : mais les amans se flattent toujours , & souvent même avec moins de raison. Jones étoit vif ; il se livra tout entier à cet espoir , & reprit toute sa bonne humeur.

M. Nightingale se chargea de le conduire au bal ; il offrit même des billets à Miss Nancy & à sa mere : mais on ne les accepta point. Ce n'est pas , dit cette bonne femme , que je conçoive absolument tout le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle masquarades ; je pense seulement que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans conviennent beaucoup plus aux gens riches ou d'un certain rang , qu'aux jeunes filles destinées à gagner leur vie , & à épouser tout au plus un bon artisan... Un artisan ? s'écria Nightingale : c'est estimer bien peu votre Nancy. Et moi je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand dans le royaume... Eh ! de grace , M. Nightingale , répondit la mere , ne lui remplissez pas la tête de pareilles chimères !... Je crois pourtant , ajouta-t-elle , en souriant , que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que

vous , elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espece. Les femmes , dont la fortune a beaucoup ajouté à celles de leurs époux , peuvent avoir quelque droit d'écouter leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent ; elles abusent même assez souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela qu'un gentilhomme de ma connoissance me disoit , il y a quelques jours , qu'un homme qui prend une femme pauvre , fait souvent un meilleur marché que celui qui en épouse une riche..... Mais que mes filles épousent qui elles voudront , je tâcherai de faire en sorte que leurs maris soient contens d'elles..... Ne parlons donc plus de masquarades , je vous en prie : Nancy pense sûrement trop bien , pour avoir envie d'aller au bal. Elle se souvient , sans doute , que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière , ce spectacle lui avoit

tellement tourné la tête , qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même , & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir , qui échappa alors à Nancy , semblât prouver que le sentiment de sa mere n'étoit pas absolument de son goût , elle n'osa pourtant le combattre. Car la bonne femme , avec toute la tendresse d'une mere , en avoit conservé toute l'autorité ; & comme sa complaisance pour ses filles n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé , ou à leur futur bien-être , elle ne souffroit pas que ses ordres , fondés sur de pareils motifs , fussent sujets à désobéissance , ou à contestation. M. Nightingale même , qui depuis deux ans logeoit dans la maison , connoissoit si bien à cet égard le caractère de la maman , qu'il se garda d'insister d'avantage.

Ce jeune homme , dont l'amitié pour Jones augmentoit à chaque ins-

tant , vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret , où il offroit de lui faire connoissance avec plusieurs de ses amis. Mais Tom s'en excusa , sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

Il étoit , à dire le vrai , dans une situation singulière , mais où tombent pourtant quelquefois de jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un denier dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens philosophes , qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les sages de la rue des Lombards , & du café de White.

Tout amoureux qu'étoit Jones , tout transporté qu'il étoit de l'espérance de revoir sa Sophie , il sentit pourtant , dans le courant de la journée , que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. Partridge fit aisément cette découverte , & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés , concernant
le

le billet de banque. Il eut même assez de courage , en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre , pour hasarder encore quelques conseils très-mesurés sur la pressante nécessité de retourner chez M. Alworthy.

O Partridge ! s'écria Jones , tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus désespéré que je ne la vois moi-même ; & je commence à regretter avec douleur , d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement , pour suivre un malheureux banni ! Quitte-moi , mon ami ; va , retourne dans ta maison : c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi. Plût au ciel que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi , vends tout à ton profit ; je te le donne en attendant (mais dois-je l'espérer !) en attendant que je puisse mieux faire.

Il s'exprimoit d'un ton si vrai & si pathétique , que Partridge , qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir un cœur de fer , fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître , & sur-tout dans l'adversité, il recommença les instances les plus pressantes pour l'engager à retourner dans le comté de Sommerfet. Au nom du ciel, monsieur ! daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir. Que voulez-vous faire ici ? Sans argent , sans crédit , sans amis , comment vivre ? Je ne vous quitterai jamais !.... Non ! par-tout où vous puissiez aller , quelque parti que vous preniez , je ne vous quitterai jamais !.... Mais de grace , songez.... songez, monsieur , que votre intérêt seul , & que la raison même vous ordonnent , vous forcent de partir au plutôt !....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit , répondit Jones , combien de fois faut-il te répéter qu'il ne me reste point d'a-

style ? Si j'avois quelque espérance que les portes de M. Alworthy pussent encore m'être ouvertes , attendrois - je , hélas ! que la misère me forçât de retourner chez lui ?... Quels obstacles , grand Dieu ! quelle crainte pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tomber à ses pieds ?... Mais , hélas ! il m'a banni.... & pour jamais de sa présence.... O Partridge ! je me rappelle encore ces mots.... C'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable.... Ses derniers mots furent.... *Ma résolution est prise : à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici la douleur ferma la bouche à Jones , & la surprise à Partridge. Ce dernier recouvra pourtant la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que Jones disoit avoir reçue de M. Al-

worthy , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

On le satisfit pleinement sur ces deux points ; & Partridge étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir Jones que M. Nightingale l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent prêt pour le bal , & que M. Nightingale eut donné ses ordres pour des chaises à porteurs , M. Jones se vit pressé d'un nouvel embarras , qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos lecteurs. C'étoit de savoir où trouver un schelling ! Mais si ces mêmes gens ont la bonté de réfléchir un instant , sur ce que la difficulté d'en trouver mille , dix ou vingt mille , si l'on veut , pour satisfaire une fantaisie , leur a causé d'inquiétudes & de peines , ils se formeront peut-être une idée de ce que M. Jones a dû souffrir en cette occasion. Il se déterminâ enfin , pour la première fois , à

s'adresser à Partridge , très-résolu , pour l'avenir , à quelque extrémité qu'il dût se voir réduit , de ne plus exposer le pauvre homme à rien avancer pour son compte.

Il est vrai que depuis peu de jours , soit que Partridge eût envie que le billet de banque fût négocié , soit qu'il imaginât que la famine pourroit chasser son maître de Londres , il avoit cessé de lui faire offre de sa bourse.



CHAPITRE VII.

JONES au bal.

N Os cavaliers arriverent enfin dans ce temple , où M. Heydegger * , ce grand prêtre *des plaisirs* de l'Angleterre , ainsi qu'autrefois ceux du paganisme , annonçoit toujours la présence d'une divinité que l'on n'y rencontroit jamais.

M. Nightingale , après avoir introduit Jones , ne lui tint pas long-tems compagnie , une femme masquée qu'il rencontra , au second tour , s'empara de son bras. Adieu , dit-il , mon ami : vous êtes bien ici ; travaillez maintenant pour votre compte.

Jones avoit dans l'esprit que Sophie devoit être au bal : cette espérance lui

* Entrepreneur du bal public de Londres.

donna plus de vivacité & de gaieté que les lumieres, la musique & la nombreuse compagnie, que bien des gens imaginent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes, qui, par la taille ou par la marche, pouvoient ressembler à Sophie. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant, dans la vue de s'attirer une réponse qui pût décéler cette voix, qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. *Quoi! vous me connoissez?* disoit celle-ci. *Je ne vous connois pas,* disoit celle-là. *Vous êtes un impertinent,* s'écrioit l'autre. De plus polies enfin lui parloient plus humainement : mais leur voix n'étoit pas celle de Sophie.

Tandis qu'il s'entretenoit avec une de ces dernieres, une dame, en *domino*, lui dit, en le poussant : si vous vous amusez plus long-tems avec tout ce *bagage*, j'en informerai miss Western.

A ce nom , Jones , abandonnant ces masques , courut après la dame au *domino* , en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer , s'il étoit vrai qu'elle fût dans la salle.

Celle-ci , sans s'arrêter , gagna le fond du dernier cabinet , où , sans répondre à Jones , elle se jeta sur un *siège* , en s'écriant qu'elle étoit excédée de fatigue!.... Notre héros prit place à côté d'elle , & redoubla la vivacité de ses instances ; jusqu'à ce que l'inconnue , ouvrant enfin la bouche , lui dit froidement : je croyois plus de discernement à M. Jones ; & je n'aurois pas cru qu'aucun déguisement pût lui dérober sa maîtresse.... Elle est donc ici , madame ? s'écria Tom en se levant... Doucement , monsieur ; parlez plus bas , répliqua la dame : on peut nous observer!.... Je vous jure , d'honneur , que miss Western n'est point ici.

Jones alors , se jetant sur la main du

masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce qu'on aime a de plus pressant & de plus tendre , pour favoir où étoit sa Sophie. Mais il s'épuisoit vainement : on feignoit même de ne pas l'écouter.

Ce n'étoit pas la peine , madame , dit-il d'un ton piqué , de me donner avant-hier un rendez-vous , pour déloger le lendemain. Malgré le déguisement de sa voix , je connois *la reine des fées* ; & madame Fitz-Patrick est un peu trop cruelle de se réjouir si long-tems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée , répondit la dame , je conserverai la même voix , de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penser , mon beau monsieur , que j'aimasse assez peu ma cousine , pour vous servir dans une intrigue dont la fin ne peut que causer sa ruine , & peut-être la vôtre même ?... Que

dis-je ? dussiez-vous être assez injuste pour avoir conspiré sa perte , la croyez-vous , après avoir eu le tems d'y réfléchir , assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vu l'abyme où vouloit la plonger un ennemi , bien plutôt qu'un amant ?

Hélas ! madame , lui dit Jones , que vous connoissez peu mon cœur , en m'appellant l'ennemi de Sophie !

Mais celui qui veut ma perte , répliqua la dame , ne sauroit être mon ami , je pense ?.... Non , monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer que de la bonté de son pere , c'est-à-dire , fort peu de chose , si elle ne se hâte pas de regagner son amitié... Vous le connoissez ; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Tom jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur Sophie ; qu'il affronteroit mille morts , plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la

gloire & aux intérêts de son amante. Je fais trop , je connois trop , dit-il , l'effroyable distance que le ciel a mise entre elle & moi , & j'avois résolu , depuis long-tems , d'abandonner jusqu'à l'espoir même. Mais des raisons , que je ne puis vous confier , m'ont fait souhaiter de la revoir encore , uniquement pour lui dire un éternel adieu.... Non , madame ! s'écria-t-il en soupirant , mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées , qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien , sur la terre , que je ne sacrifiassé pour posséder Sophie , excepté Sophie elle-même.

Quoique le lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime du caractère de la dame masquée , & que , vraisemblablement , elle doit peut-être bientôt justifier une partie de ce que l'on en pense , il est pourtant certain que la noblesse des sentimens

de Jones fit sur elle une très-forte impression , & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

J'entrevois , dit la dame , après avoir rêvé quelques momens , que vos prétentions passées sur Sophie , naissoient moins de votre présomption que de votre imprudence. Les jeunes gens , ajouta-t-elle , ne peuvent cependant jamais lever les yeux trop haut : j'aime l'ambition dans un jeune homme , & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi , je connois les femmes ; & je suis convaincue qu'il en seroit peut-être.... Mais , ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme que je connois à peine , & dont la conduite , à mon égard , doit me plaire si peu ?....

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses inten-

tions étoient droites , disoit-il avec chaleur ; & il n'imaginoit pas que la dame dût s'offenser de ce qu'il avoit dit sur le chapitre de Sophie.... J'en suis très-convaincue , répondit-elle ; mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes , pour ignorer que l'affront le plus sensible pour elles , est de les entretenir trop long-tems de la passion qu'on ressent pour une autre ?.... Si la *reine des fées* n'avoit pas eu ^{une} meilleure opinion de votre galanterie , elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez-vous ici.

Tom ne s'étoit jamais senti moins échauffé que dans cet instant. Cependant la politesse & la galanterie envers les dames étant aussi naturelles en lui , que les principes d'honneur & de probité , il se seroit cru aussi méprisable , en refusant un cartel amoureux , que s'il s'étoit agi d'un *rendez-vous* pour se battre. Mais il y avoit plus ici : son amour même pour Sophie lui faisoit

une nécessité de ne pas risquer de déplaire à une personne qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Frappé de cette idée , il commençoit à répondre avec quelque vivacité aux derniers propos de l'inconnue , lorsqu'un masque , vêtu en vieille , vint tout-à-coup les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue , en disant impunément des vérités assez dures ; de ces bonnes ames enfin , qui ne trouvent de plaisir qu'à troubler ceux d'autrui. La vieille ayant apperçu de loin notre ami Jones , avec sa dame masquée , & qu'elle connoissoit très-bien , en grande conférence dans un coin reculé , s'étoit hâtée de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir , par la piquante malignité de son sarcasme , elle les déterroit par-tout

où ils cherchoient à l'éviter ; quand M. Nightingale , ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami , appella la maudite vieille , & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & détours que Tom fit dans le bal avec sa dame , il s'apperçut qu'elle parloit à nombre de personne , avec la même aisance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité , madame , lui dit-il , il faut avoir un discernement bien singulier pour reconnoître tant de gens sous le masque.

Bon ! lui dit-elle , rien n'est si infipide & si *enfant* que le déguisement des gens d'une certaine espee. Ici , nous nous connoissons tous aussi parfaitement , dès le premier coup d'œil , qu'au cours , ou dans une assemblée : aussi ne verrez-vous pas une femme , ayant quelque rang dans le monde , converser avec aucun masque , s'il n'est

mis d'un certain air , ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref , le brillant de cette assemblée est composé de gens qui n'y viennent , à proprement parler , que pour ce qu'on appelle tuer le tems , & qui s'en retirent souvent tout aussi complètement ennuyés que du plus long sermon. Au fond , cela n'est pas fort amusant : je commence même à me fatiguer ; & si je m'y connois , vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité , si je m'en retournois tout à l'heure au logis ?

Je n'en connois qu'un autre qui pût être aussi méritoire , s'écria Tom avec gaieté : ce seroit de permettre que je vous y accompagnasse.

En vérité , reprit la dame , il faut que vous ayiez d'étranges idées , pour augurer , sur une connoissance aussi légère , que je sois femme à vous recevoir chez moi , & , qui pis est , à cette

heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine , à quelque autre motif ? Et regarderiez-vous cette entrevue , concertée de ma part , à peu près comme un rendez-vous tirant à quelque conséquence ?.... M. Jones est apparemment déjà fait aux conquêtes subites !....

Je n'y suis point accoutumé , madame , répondit-il sans se déconcerter. Mais , puisque vous enlevez mon cœur par surprise , tout le reste est à vous.

Ces mots partirent avec tant d'énergie , que la dame , après l'avoir prié de se modérer , de peur que leur air familier ne fût trop remarqué , lui dit qu'elle alloit souper chez une de ses amies , où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai , ajouta-t-elle , d'un ton un peu plus radouci , que mon amie n'est pas méchante : mais au fond , que n'auroit-

elle pas droit de penser si?... Non, monsieur, de grace, ne me suivez pas, je vous en conjure!... Vous me mettriez, en vérité, dans le cas de ne savoir que devenir.... N'en parlons plus.... Adieu.

La dame alors sortit du bal; & Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour ne pas balancer à la suivre. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour se rendre au bal, vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne à qui en emprunter. Son courage surmonta cette difficulté : il aima mieux s'exposer à tous les brocards des porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en *domino* la chaise de sa dame, que de risquer peut-être de ne la plus revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop oc-

cupé de ses intérêts présens , pour songer à le suivre , sans quoi son cortège eût , sans doute , été passablement complet.

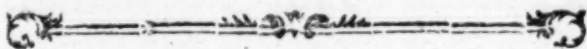
La dame descendit dans une rue peu éloignée du carré d'Hanovre. La porte s'ouvrit au premier coup de marteau , elle y entra avec sa chaise ; & Tom , sans autre cérémonie , lui présenta la main , & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue , en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé , débuta , sans se démaïquer , par paroître surprise ; ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manqué à sa parole. Elle marqua , l'instant après , quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec Jones.... Que dira-t-on , monsieur , s'écria-t-elle , ou plutôt que ne dira-t-on pas , si l'on vient à savoir une aventure si bizarre ?.... Et qui jamais eût pu m'en soupçonner !....

Jones, sans trop s'amuser à répondre, devint bientôt si importun, que le masque, dont la dame n'avoit point encore voulu se défaire, tombant tout à coup de lui-même, offrit aux yeux de notre héros, non pas madame Fitz-Patrick.... mais miladi Bellafton en personne.

Il paroît assez inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation où il ne se passa rien que de très-ordinaire en pareilles circonstances, & qui dura pourtant depuis à peu près deux, jusqu'à fix heures du matin. Mais le lecteur n'a besoin de savoir que ce qui tend au bien de notre histoire, c'est-à-dire, que la dame promit à Jones de faire tous ses efforts pour déterrer l'asyle de Sophie, & pour lui procurer une entrevue avec elle, sous condition cependant qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté, sans oublier un autre rendez-vous pour le soir même, & au même endroit,

nos gens se séparèrent. La dame retourna à son hôtel, & Tom à sa chambre garnie.



CHAPITRE VIII.

Scene pathétique.

JONES, après s'être reposé quelques heures, fit appeller Partridge, & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres sterling, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue, les yeux du pédagogue s'enflammerent : la surprise & la joie n'éclaterent jamais avec plus de vérité.

Cependant, dès qu'il put réfléchir, il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu favorables pour son maître. L'idée du bal, du déguisement dans lequel il étoit parti & revenu, son absence de la maison pendant la nuit entière, tout contribua à inquiéter

Partridge un peu plus qu'il n'eût désiré. Etoit-il si coupable ? ... & le lecteur lui-même, à moins qu'il ne soupçonnât Lady Bellaston d'avoir été généreuse, ne feroit-il pas à peu près aussi intrigué que ce bon homme ?

Hâtons - nous donc de justifier M. Jones, & rendons justice à la libéralité de la dame, qui, quoique peu disposée pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas absolument dépouillée de cette vertu chrétienne, & qui pensoit (très-sensément, je crois) qu'un aimable jeune homme, sans un misérable *schelling* dans sa poche, ne pouvoit être un objet indigne de sa pitié.

M. Jones & M. Nightingale étoient ce jour-là même invités à dîner chez madame Miller, leur hôtesse. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table dans la salle à manger, où, ayant trouvé les deux demoiselles, ils attendirent vainement

la mere depuis trois heures jusqu'à cinq. Enfin elle arriva ; mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le sujet. Plus d'un soupir précéda sa réponse, & les bons cœurs n'en feront bientôt pas surpris.

Je suis mortifiée, messieurs, dit-elle, de vous avoir si long-tems fait attendre : vous me pardonnerez peut-être, & j'ose même l'espérer!... Je viens de chez une parente, qu'on m'a dit être en couche, & qui demeure à six milles de Londres... Quel exemple pour les jeunes gens qui font des mariages indiscrets ! dit-elle, en regardant douloureusement ses deux filles. Sans un peu de fortune, il n'est point de bonheur dans ce monde... O ma Nancy ! comment pourrai-je peindre la triste situation où j'ai vu ton infortunée cousine?... Elle est accouchée depuis huit jours, au plus. Il fait bien froid ! Je l'ai trouvée dans

une chambre vaste , sans rideaux à son lit , sans feu dans sa chambre , & sans rien dans la maison pour en faire. Son second fils , cet aimable petit enfant que tu connois , est dangereusement malade à côté d'elle : car il n'est qu'un seul lit dans la maison. Pauvre petit Tommy !.... je crois, Nancy , que tu ne verras plus ton petit homme ; il est dans un trop triste état. Les autres enfans se soutiennent ; mais je crains que Moly ne soit bientôt la victime de son bon naturel. Elle n'a que treize ans , M. Nightingale ! & je ne vis jamais de garde ni plus laborieuse ni plus attentive. Le sommeil n'est plus fait pour elle : tout roule sur ses soins ; & ce qui m'étonne le plus dans cette jeune créature , c'est qu'on la voit aussi tranquille , & le visage aussi riant , quand elle approche de son pere , que si son sort étoit heureux !.... Je l'ai vue cependant , j'ai vu la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour dévorer

dévorer ses larmes , & les dérober à sa mere...

Ici la bonne madame Miller , qui ne commandoit plus aux fiennes , fut obligée de s'arrêter , & vit des cœurs aussi sensibles que le sien. Elle se remit cependant , & poursuivit ainsi :

La mere , à travers tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté sans exemple : le péril de son fils est le seul objet qui la touche. Elle tente pourtant de dévorer ses alarmes , pour ne pas accabler son époux ; mais sa douleur trahit tous ses efforts. C'est son enfant chéri qu'elle va perdre !.... Tout en elle annonce une mere.

Non ! je ne fus de ma vie plus émue , que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui touche à peine à sa septieme année) , tandis que sa mere le baignoit de ses larmes , la supplier de ne point s'affliger. Non , maman ! s'écrioit-il , non , je ne mourrai pas : le Seigneur , j'en suis sûr , ne fera

point mourir Tommy. Le ciel est beau, vous me l'avez dit mille fois ; mais j'aime mieux mourir de faim auprès de vous , que d'aller là... Pardonnez , messieurs (dit encore une fois la bonne femme , étouffée par ses sanglots) , je ne saurois tenir à tant de tendresse , à tant de sensibilité dans un enfant.... Hélas ! c'est cependant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute , avant qu'il soit deux jours , il ne craindra plus les misères de ce monde. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Époux infortuné ! j'ai cru voir en lui l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un mort , plutôt que d'un vivant. O ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux , en mettant le pied dans sa chambre. Le pauvre homme étoit derrière l'oreiller , soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légère étoit tout son habillement : son habit , étendu sur le lit des deux malades ,

suppléoit au défaut de couvertures....
 Lorsqu'il s'est levé pour me recevoir ,
 à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-
 vous , M. Jones ? c'étoit , il n'y a pas
 un mois , le plus bel homme qu'on pût
 voir : M. Nightingale le connoît. Au-
 jourd'hui ses yeux noirs & cavés , son
 teint livide , son horrible maigreur ,
 me l'ont rendu méconnoissable. Affaîlé
 sous le poids du malheur , du froid ,
 des besoins , & des objets intéressans
 qui l'environnent , sa femme en vain
 le supplie de manger.... Il m'a dit en
 secret.... il m'a dit.... puis-je , hélas !
 vous le répéter ?.... Il m'a dit qu'il ne
 pouvoit se résoudre à se nourrir du
 pain dont alloient manquer ses enfans.
 Et cependant (le croirez - vous , mes-
 sieurs ?) , dans cet abyme de misère sa
 femme a d'aussi bons bouillons que s'ils
 nageoient dans l'abondance. Je l'ai
 goûté : je n'en vis jamais de meilleur...
 C'est un ange , dit-il , qui l'a mis en
 état de procurer ce secours à sa femme.

J'ignore ce qu'il entend par là ; car j'étois si troublée , qu'il ne m'a pas été possible de m'informer de rien.

Voilà , messieurs , ce que j'ai vu ; & c'est l'amour qui fit ce mariage : c'est l'amour qui a uni deux mendiants ensemble. Je puis dire pourtant qu'on ne connut jamais d'époux ni plus fideles , ni plus tendres. Mais à quoi sert cette tendresse mutuelle , qu'à les rendre plus malheureux encore ?

En vérité , maman , s'écria Nancy , qui s'essuyoit les yeux , j'avois toujours regardé ma cousine Anderson comme la plus heureuse femme que je connusse. Je n'ai même jamais rien vu dans leur maison qui ressemblât à la misere , & vous venez de me percer le cœur !... O ma fille ! répondit la mere , cette digne & vertueuse épouse s'est toujours appliquée à dérober à tous les yeux jusqu'à l'apparence même des besoins de sa famille. Ils ne connurent jamais l'aifance ; mais la cause de leur ruine ,

aussi subite que totale, vient d'un frere ingrat & cruel. Le pauvre Anderson s'étoit rendu caution pour lui dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout, que l'on vendît tout chez son frere, la veille même des couches de sa femme. Il m'avoit écrit dès le jour même par l'un des huissiers qui étoient en garnison chez lui. Cet infame a gardé la lettre... Que n'aura pas pensé ce malheureux, en voyant passer huit jours entiers sans entendre parler de moi ?.....

Ce n'étoit pas sans émotion ni sans douleur que Tom avoit entendu ce récit. A peine étoit-il fini, que tirant madame Miller à part dans une chambre voisine, & lui présentant sa bourse où étoient les 50 liv. sterling, il la pria de prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda Jones, en cet instant, ne pourroit se décrire. L'éclat subit de ses transports

fut une espece d'agonie..... Juste ciel ! s'écria-t-elle , est-il une telle ame au monde?... Et en revenant par degrés à elle-même : Oui , dit-elle en soupirant , j'en connois encore une.... mais il n'en est point d'autre.

J'espere , madame , lui dit Jones , que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui , sur-tout , qui nous porte à secourir , à si peu de frais , nos semblables , ne me paroît pas du tout étonnant.

Madame Miller , après avoir pris dix guinées , malgré les instances de Jones pour qu'elle en prît davantage , lui dit qu'elle avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens , & qu'elle feroit en sorte que les bienfaits de monsieur Jones leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils rentrerent dans la salle à manger , où M. Nightingale parut s'intéresser beaucoup au sort de tant de malheureux qu'il connoissoit , & qu'il avoit

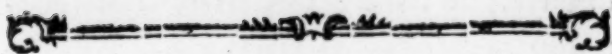
vous plus d'une fois chez madame Miller, Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui, lâcha beaucoup d'imprécations contre le frere de M. Anderson , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à madame Miller , les recommander à M. Alworthy ? Ou bien , que penseriez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi , j'y contribuerois très-volontiers d'une guinée.... Qu'en dites-vous , madame ?

L'hôtesse ne répondit rien ; & Nancy , à qui sa mere avoit déjà fait part de la générosité de M. Jones , devint pâle , & quitta la chambre.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoient secrètement indisposées contre Nigh-tingale. Car , quand même il eût su ce que Tom avoit donné , il n'étoit pas

tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille qui , en pareil cas , n'eussent pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit M. Ninghtingale , qui , voyant qu'on ne lui demandoit rien , laissa tomber tout doucement ses offres , & changea de propos.





CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

TOM revit le soir miladi Bellafton ; & eut encore un long tête-à-tête avec elle : mais , attendu qu'il roula fur les mêmes matieres que ci-devant , nous nous difpenferons d'en rendre compte.

La vraie dévotion , pour être excitée , n'a pas befoin d'images ; & il en eft d'un autre genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel , par exemple , que l'on couvrît pour jamais du plus épais rideau prefque toutes celles qui , depuis peu , nous arrivent de France , éternelles & plattes copies d'un excellent original * , affez modeste cependant , pour ne s'être présenté lui-même

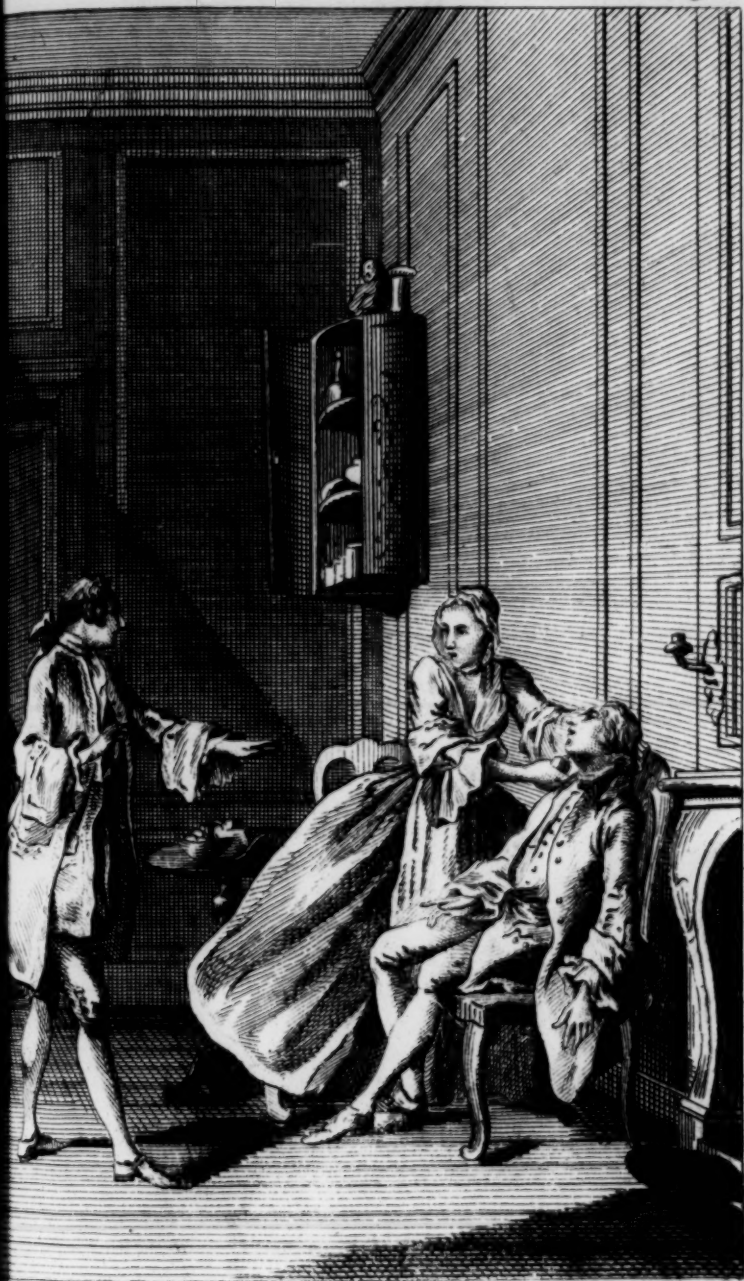
* Nous imaginons que ceci regarde M. de Crébillon fils.

que sous le titre d'imitateur d'un prétendu peintre étranger.

Tom aspirait pourtant de plus en plus après l'instant de revoir sa Sophie ; & voyant peu de vraisemblance , après quelques autres entrevues avec lady Bellafton , d'y parvenir par son moyen , s'apercevant même au contraire que la dame ne pouvoit , fans quelques nuances d'aigreur , entendre prononcer le nom de cette demoiselle , il résolut d'essayer une autre méthode.

Il ne doutoit pas que lady Bellafton ne fut où étoit Sophie : il jugea assez raisonnablement que quelqu'un des domestiques de cette dame devoit être dans sa confiance. Ainsi Partridge eut ordre de faire connoissance avec eux , pour tâcher de les faire jaser.

Il est peu de situations plus pénibles & plus embarrassantes que celle où se trouvoit alors le pauvre Tom. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir Sophie , sans compter



les craintes qu'il avoit de la désobliger ; attendu ce que lui avoit dit miladi Bellaſton des dernières réſolutions de cette fille ; il avoit encore à combattre un ſcrupule , que toute la puiffance de ſa chere maîtrefſe (l'aimât - elle cent fois plus que jamais) ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant ; c'étoit de l'avoir miſe dans le cas d'être déshéritée par ſon pere : conſéquence preſque inévitable d'une fuite que M. Weſtern ne pouvoit regarder que comme concertée avec un amant odieux , & auquel il n'étoit pas probable qu'il paronnât jamais.

Ajoutons à ceci les diverſes obligations qu'il avoit à ladi Bellaſton , dont l'extrême tendreſſe , que nous ne pouvons plus cacher , avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car nous avons beau faire , il faut enfin le dire , Tom n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant ni mieux mis que lui , ni ne

s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de sa roue.

Notre héros , nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois , étoit reconnoissant ; mais ladi Bellafton , malgré tous les secours de l'art , n'étoit plus jeune , & même dès long-tems avoit presque cessé d'être aimable. Tom ne pouvoit se dissimuler à lui-même le secret motif des libéralités de la dame : la nécessité l'avoit contraint de les accepter , il est vrai ; mais une autre nécessité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ses réflexions !

Tandis qu'il s'y livroit tout entier , il reçut ce billet.

Un très-ridicule , mais très-fâcheux contretems , ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai , s'il est possible , d'ici à demain , un autre endroit. En attendant , adieu.

A peine y avoit-il une heure que

Tom avoit lu ce billet , lorsque le même porteur lui remit celui-ci.

J'ai réfléchi depuis ma lettre , & j'ai changé d'avis ; cela ne vous surprendra pas , pour peu que vous connoissiez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; & quelle qu'en soit la conséquence , à vous voir chez moi. Rendez-vous-y à sept heures précises : je dîne en ville , mais je serai pour lors à la maison. Je m'apperçois qu'un jour , pour un cœur qui aime bien , est mille fois plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si par hasard vous arriviez quelques instans avant moi , ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

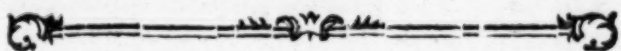
Cette lettre plut moins à Tom que la première. Il venoit de promettre à Nightingale d'aller à la comédie avec lui , & s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher , & la reconnaissance l'emporta sur le plaisir.

Mais avant que nous conduisions Jones chez la dame , justifions-là , en deux mots , de l'imprudence de l'avoir attiré dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord la maîtresse du logis, où nos amans se voyoient en secret , s'étant tout-à-coup avisée de devenir dévote , avoit notifiée assez durement à miladi qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment que ladi Bellafton avoit écrit à Jones.

Après y avoir mieux pensé , elle s'étoit souvenu que Sophie n'avoit pas encore été à la comédie , & que si ce spectacle se trouvoit ce jour-là de son goût , la maison seroit libre , au moins pendant trois heures. Sophie s'étoit prêtée à la proposition ; on lui avoit trouvé une compagne. Mesdames Etoff & Honora avoient été chargées de commissions en ville ; & miladi s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à Jones

avant que de sortir pour aller dîner chez une amie , dans un quartier assez éloigné du sien.



CHAPITRE X.

Qui , bien que court , peut être attendrissant.

MONSIEUR Jones étoit habillé, & prêt à se rendre chez miladi Bellaſton , lorsque madame Miller vint le ſupplier de deſcendre pour prendre une taſſe de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme , qui l'avoit précédé en deſcendant , lorsqu'elle ſe hâta de lui préſenter un étranger, en lui diſant, avec la plus vive effuſion de cœur..... M. Jones ! voilà mon couſin qui vient, avec tranſport , remercier ſon généreux bienfaicteur , & le ſauveur de ſa famille.

Mais cet homme avoit à peine continué le compliment que madame Miller avoit si obligeamment commencé , que Tom & lui , s'étant regardés fixement , marquerent à la fois la plus grande surprise. La voix manqua d'abord à l'étranger , qui , en se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler que... C'est lui ! c'est lui-même... J'en suis trop convaincu.....

Ciel ! que veut dire ceci ? s'écria madame Miller ; mon cousin se trouve-t-il mal ?... Vîte de l'eau ; qu'on cherche mon flacon... Vîte qu'on le secoure...

Ne vous effrayez point , madame , lui dit Jones : vous me voyez aussi ému que lui..... Cette rencontre imprévue nous frappe également... Votre cousin ne m'est pas inconnu , madame..... Vous le connoissez ? s'écria madame Miller... Dieu ! que cela est heureux !

Oui , je le connois , répéta Jones , & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer quiconque

affronte tout pour rendre la vie à sa femme & à ses enfans , puissai-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la plus grande adversité!

O généreux jeune homme ! s'écria madame Miller..... Oui , sans doute , le pauvre malheureux a tout risqué..... S'il n'étoit pas d'un excellent tempéramment , ses malheurs l'eussent enterré.

Ma cousine, s'écria l'étranger , en reprenant ses sens , le voilà cet ange secourable dont je vous entretenois hier..... C'est lui qui , avant que je vous visse , a sauvé mon épouse , l'a tirée des bras de la mort , à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entière de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne , le plus brave , le plus humain de tous les hommes..... O ma chere cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu?...
1

Arrêtez ! s'écria vivement Jones..... craignez de dire un mot de plus , je vous en prie , & s'il le faut , je vous l'ordonne..... Si le peu que vous avez reçu de moi a soulagé votre famille , jamais plaisir ne me coûta si peu.

Ah , monsieur ! s'écria Anderson , (car on n'a probablement pas douté que ce ne fût lui-même) ah , monsieur ! que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! Si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment , je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu par vos bontés.... Mes enfans ont maintenant un lit... ils ont... Que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels ! ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri , mon épouse est hors de danger , & je suis maintenant heureux. Graces , graces entieres à vous , monsieur ! & à ma cousine , la meil-

leure de toutes les femmes !.. Oui , j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi..... Oui , mon épouse verra son bienfaiteur , & lui marquera sa reconnoissance..... Mes enfans même goûteront ce bonheur , & joindront leurs vœux innocens aux nôtres... Leurs jeunes cœurs , réchauffés par vos soins , feroient depuis long-tems , sans vous , aussi froids que la glace...

Tom avoit déjà essayé d'empêcher M. Anderson d'aller trop loin ; mais les mouvemens de son propre cœur étoient en cet instant si violens , qu'ils lui coupoient la parole. Madame Miller entreprit à son tour de le remercier aussi , tant en son propre nom , qu'en celui de son cousin ; & finit par s'écrier , qu'un cœur aussi noble , aussi bon , aussi humain que celui de notre héros , ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé dès ce monde même.

Ah ! je le suis déjà , répondit Jones ;

cette aventure & l'estime de monsieur , font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que je n'en ressentis jamais. Si l'histoire de ses malheurs eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez heureux pour y faire un personnage supportable ! S'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement ; ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies , & satisfaites à la fois , ne peuvent leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant , l'heure du rendez-vous de Jones étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de M. Anderson ; mais non pas sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur , en lui promettant de saisir la première occasion où ses affaires lui permettroient de lui aller rendre visite.

Tom entra dans sa chaise , fort sa-

tisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme , & ne put réfléchir , sans horreur , sur le sort affreux qui menaçoit cette famille , si plus attentif à la voix de la justice austere , qu'à celle de l'humanité , il eût usé sur le grand chemin , avec M. Anderson , des droits du plus fort.



CH A P I T R E X I.

Surprise pour le lecteur.

MONSIEUR Jones arriva chez miladi Bellafton avant elle. Cette dame , comme nous l'avons dit , avoit dîné dans un quartier fort éloigné du sien , & s'y trouvoit arrêtée beaucoup plus qu'elle n'eût voulu , par quelques contretems , toujours cruels pour les personnes dans la situation où elle se trouvoit alors. Tom , suivant la convention , s'étoit fait introduire dans la

chambre de miladi , & où il n'avoit point passé deux minutes , lorsque la porte en s'ouvrant tout-à-coup , lui montra , qui ?... sa Sophie elle-même.

Elle avoit quitté la comédie avant la fin du premier acte , effrayée du tapage de deux caballes différentes , l'une pour *damner* * , l'autre pour applaudir une piece nouvelle , dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune cavalier l'avoit , heureusement pour elle , aidée à regagner sa chaise.

Comme ladi Bellafton lui avoit dit qu'elle ne rentreroit que tard , Sophie , qui comptoit ne trouver personne dans l'appartement de la dame , y étoit entrée d'emblée ; & , fans porter la vue ni à droite ni à gauche , avoit été se mettre devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc qu'après lui avoir aidé à réparer le petit désordre de sa coëffure , que la

* C'est le terme en Angleterre.

glace lui montra dans un coin une statue qui ressembloit à Jones ; & son premier mouvement avoit été de chercher , en courant , à vérifier cette vision. Un cri perçant suivit la certitude , & Tom eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La peinture des regards & des pensées de ces deux amans est au-dessus de ma portée. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression , j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est que peu de mes lecteurs ont peut-être été assez amoureux pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui dut se passer alors dans celui de nos deux amans.

Après un moment si théâtral , Jones , avec une voix tremblante , dit.

T'apperçois, madame, que vous êtes surprise.... Surprise ? répondit Sophie : ah, ciel ! si je le suis. Je doute presque encore que vous foyez ce que vous me paroissez être..... Ah, ma chere Sophie !..... Mais pardon, madame, si j'ose encore, pour la dernière fois, vous appeller ainsi : oui, je suis ce malheureux Tom que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux.... O ma Sophie ! si la millicme partie de mes tourmens étoit connue de vous ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche !..... Eh qui donc cherchiez-vous, monsieur ? interrompit Sophie, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria Jones, pour me faire une pareille question ? Ai-je besoin de vous apprendre que c'est vous, que c'est Sophie que je cherchois ? Moi ? M. Jones a donc apparemment quelque affaire





H. Gravelot del.

affaire très-importante à me communiquer ?.... Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres , dit-il , en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez au même état que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille , & alloit lui répondre , lorsque Tom l'interrompit ainsi..... Ne perdons pas , je vous en supplie , les précieux instans que la fortune nous envoie..... O ma Sophie ! s'écria-t-il , en se jetant à ses pieds , laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon..... Votre pardon , monsieur ? pouvez-vous l'espérer , après tout ce qui s'est passé ? après tout ce que j'ai appris ?..... Je fais à peine , répondit Jones , ce que je veux vous dire : hélas ! je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez..... Ah , madame ! bannissez à l'avenir , bannissez jusqu'à l'image même d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre souvenir de mes malheurs pouvoit troubler le repos de

ce cœur , digne d'une couronne , pensez à mon néant ; pensez combien je vous méritois peu , & que le souvenir d'Upton me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie , pendant tout ce discours , étoit pâle & tremblante. Ses yeux étoient fixés sur son amant ; son cœur étoit brisé. Mais , au seul mot d'Upton , ses joues se colorerent ; ces mêmes yeux , qui ne brilloient que d'une tendre langueur , lancerent tout-à-coup sur Jones tout ce que le dédain & le mépris ont de plus accablant.

Tom n'entendit que trop bien leur langage ; il en fut pénétré.... Ah , Sophie !..... cher & vraiment unique objet de ma tendresse ! pouvez-vous me haïr , pouvez-vous me mépriser , à cet égard , plus que je ne le fais moi-même ?..... Soyez cependant assez juste pour croire que mon cœur , quelque coupable que je sois , ne vous fut jamais infidèle. Lui seul n'eut point de

part à mon égarement ; il fut toujours inviolablement à vous.

Oui ! quelque peu d'espoir que j'eusse de vous posséder un jour , d'être jamais assez heureux pour vous revoir , l'idée de ma chere Sophie l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse. Mais, quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous , celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel , n'étoit digne , à aucun égard , d'un attachement sérieux..... Daignez m'en croire , adorable Sophie : je la voyois pour la première fois , & je ne desirai jamais de la revoir.

Sophie , au fond du cœur , étoit flattée de l'entendre parler ainsi ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi , dit-elle , M. Jones se défend-il , lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine , je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes ,

d'un genre un peu moins pardonnable.

Quels sont-ils ? madame, quels sont-ils ? s'écria Tom en frémissant , & la pâleur sur le front. (Il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec miladi.)

O ciel ! s'écria-t-elle , comment est-il possible, comment permettez-vous que tout ce que l'humanité a de plus noble & de plus méprisable se trouve réuni dans un même cœur ? Ah , monfieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre , à qui l'honneur ne fût pas inconnu ?..... Quoi ! voir mon nom prostitué par-tout , dans les auberges , dans les cabarets , parmi la plus vile canaille ! Se vanter de m'avoir attendrie ! trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent , & n'avoir pour confidens que la lie , que le rebut d'une province entiere..... Ah Dieu ! l'aurois-je cru ?

Rien n'égalait la surprise de Tom ,

en écoutant de si cruels reproches. Mais très-sûr de son innocence, quant à ce point, il étoit moins embarrassé de se défendre, que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de Sophie qu'à l'intempérance de langue de Partridge dans toutes les auberges de la route; & d'autant plus que Sophie lui avoit fait entendre que ces propos lui avoient été rapportés par les aubergistes, & sur-tout par leurs femmes.

Il se justifia facilement d'une espee d'offense si contraire à son caractère, & si peu digne d'un amant tel que lui. Sophie fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner, dans le moment, chez lui pour assommer Partridge: ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

Ce point étant bien éclairci, nos

amans se trouverent si bien ensemble , que Tom ne se ressouvint plus qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. Elle se trouvoit à son tour dans des dispositions si favorables , qu'il crut devoir en profiter , pour hasarder quelques propos tendans , quoique de loin , au mariage. A quoi Sophie, toujours vraie , toujours aussi naturelle qu'aimable , répondit , sans détours , que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination , elle préféreroit la pauvreté avec son amant , à l'opulence même avec tout autre.

Au seul mot de *pauvreté* , Jones tressaillit d'horreur , & laissa tomber la main de Sophie , qu'il avoit tenue jusqu'alors.... Quoi ! Sophie, s'écria-t-il en se frappant la poitrine ; quoi ! je serois l'artisan de ta perte..... Non , ce détestable rôle ne sera jamais fait pour moi. Non , ma chere Sophie ! non , quoi qu'il

m'en coûte , je prétends renoncer à toi ; j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferai cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien-être de ce que j'aime !.... J'aimerai pourtant toujours ma Sophie : ce sentiment naquit , sans doute , avec moi ; il fait partie de mon être même : mais je l'adorerai dans le silence ; ce sera loin d'elle ; ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos. Et , lorsque je ne serai plus.... Il alloit poursuivre , lorsqu'un torrent de pleurs , qui couloient des beaux yeux de Sophie , vint frapper ses regards. Tom étoit trop ému pour ne pas oublier ses promesses : ses baisers brûlans recueillirent ces précieuses larmes , sans que Sophie se souvînt de l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux Jones !..... Sophie revint pourtant à elle-même , & se débarassant doucement des bras qui la serroient , chercha à ramener la conversa-

tion sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et Jones, par l'embarras où le mettoit cette question imprévue, alloit, sans doute, jeter de nouveaux soupçons dans l'ame de Sophie, quand la porte s'ouvrit, & offrit à leurs regards ladi Bellafton en personne.

Cette dame, qui comptoit trouver Tom seul, recula tout à coup en le voyant avec Sophie. Mais bientôt, avec cette présence d'esprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capable : je croyois, dit-elle, en se rapprochant d'eux, (avec l'air du plus grand défintéressement) que miss Western étoit allée à la comédie.....

Quoique Sophie ne sût rien du commerce de Tom Jones avec ladi Bellafton, & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle ne fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappelant que cette dame, dans toutes

leurs conversations , n'avoit jamais été du parti de son pere , elle reprit courage , & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la comédie , ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à miladi de fixer ses résolutions , & de prendre un parti. L'air ingénu dont Sophie s'étoit exprimée , prouvoit du moins que Tom ne l'avoit pas encore trahie.... Si je vous avois cru en compagnie , dit-elle , d'un ton affectueux , je me serois bien gardée d'entrer si brusquement ici.

En prononçant ces mots , les yeux de lady Bellaſton étoient attachés ſur ceux de Sophie , & cherchoient à lire dans ſon ame. Notre amante ſ'en apperçut , rougit , ſe déconcerta , & répondit enfin , d'un ton aſſez mal-aſſuré , que l'honneur de la compagnie de madame ſeroit toujours aſſi cher que précieux pour elle... Je me flatte , du moins , ſ'écria miladi , que je n'ai point interrompu

quelques affaires.... Non , madame , répondit Sophie ; nos affaires étoient finies : madame se souvient , sans doute , que je lui ai souvent parlé de la perte de mon porte-feuille ?..... Monsieur , qui l'a retrouvé , a la bonté de me le rapporter , avec ce même billet de banque , que je ne croyois plus revoir.

Tom , depuis l'arrivée de ladi Bellafton , étoit redevenu statue. S'apercevant pourtant , enfin , qu'elle feignoit de ne le pas connoître , il crut devoir jouer le même rôle. Depuis , dit-il , que j'ai ce porte-feuille , il n'est point de perquisitions que je n'aie faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit ; & c'en'est que d'aujourd'hui que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit eff.ktivement parlé quelquefois à ladi Bellafton de la perte de son porte-feuille. Mais comme Jones , pour quelques raisons qu'on ignore , n'avoit jamais dit à cette dame que cet

effet fût en sa possession , miladi ne croyoit pas une syllabe de tout ce que Sophie lui débitoit sur ce sujet , & n'en admiroit pas moins toute l'étendue du génie d'une jeune personne , capable d'inventer dans le moment une excuse si vraisemblable.

L'histoire de la sortie de la comédie ne fut pas plus admise que le reste ; & quoique miladi ne trouvât pas de quoi fonder absolument la rencontre de ces deux personnes , elle n'en étoit pas plus disposée à l'attribuer au hasard.

En vérité , dit-elle , avec un sourire équivoque , il faut que mademoiselle Western soit née heureuse ! Non seulement son argent perdu se trouve dans les mains d'un honnête homme ; mais le hasard veut encore que cet homme obligeant en trouve le propriétaire dans une ville immense comme Londres..... Voilà de ces concours de circonstances qu'on ne sauroit trop admirer !

Daignez faire attention , madame ;

E vj

reprit vivement Tom , que le billet étoit dans le porte-feuille , & que le nom de mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore prodigieux , s'écria miladi..... Et il ne l'est pas moins que monsieur ait su que miss Western étoit chez moi , quoiqu'elle soit à peu près inconnue dans la ville.

Jones avoit eu le tems de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper l'occasion de satisfaire à la question que Sophie lui avoit faite au moment que cette dame étoit entrée si mal-à-propos dans la chambre.

Il est vrai , lui dit-il , madame , & d'un ton assez ferme , que ce hasard paroît fort singulier : mais en voici l'explication. J'étois au bal , il y a quelques jours , auprès d'une dame , à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille , & qui me dit connoître miss Western. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain , mais on ne la tint pas. C'est

ce matin qu'enfin j'ai découvert que miss Western demouroit chez madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit qu'il s'agissoit d'affaires; le domestique m'a fait entrer ici pour attendre votre retour, & à peine y étois-je entré, que mademoiselle, qui revenoit de la comédie, a paru.

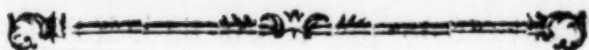
Jones, en parlant du bal, avoit jeté un coup d'œil sur miladi, qui, après l'avoir un peu alarmée, la rendit muette. Il crut alors que le seul moyen de mettre fin à l'embarras de Sophie, étoit d'en mettre une à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, quelque reconnoissance aux services les plus légers.... Celle que je demande est bien grande, madame.... C'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici tous mes respects.

Monsieur, répliqua miladi, vos procédés annoncent tout ce que vous semblez être.... Ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Honora étoit sur l'escalier, lorsque

Tom descendit. Quelques politesses de la part du galant , firent dans l'instant oublier à cette fille tous les griefs qu'elle avoit contre lui. Il se rappella , dans le moment , que Sophie ignoroit son son adresse ; & la façon dont il pria la duegne de s'en charger , fut trop gracieuse , pour qu'il courût risque d'être refusé.





C H A P I T R E X I I.

Conclusion du treizieme livre.

LE très-savant & très-élégant lord Shaftsbury condamne, en quelque endroit de ses ouvrages, ceux qui disent trop crument la vérité; d'où l'on peut inférer que le mensonge, en certain cas, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

Ceci posé, quelqu'un peut-il être plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévère, sur-tout en fait d'amour, qu'une jeune personne à qui les préceptes de l'éducation, &, qui plus est, l'austérité des préjugés reçus, défendent, non seulement de céder aux tendres mouvemens de la nature, mais encore de les avouer?

Nous ne rougirons donc point de dire que Sophie suivit ici le sentiment du philosophe illustre que nous venons

de citer. La persuasion où elle étoit que Tom n'étoit pas connu de ladi Bellafton , la détermina à laiffer cette dame dans l'ignorance à cet égard , au rifque même d'un peu de diflimulation.

• Jones étoit à peine au bas de l'efcalier , que ladi Bellafton s'écria : ce garçon eft en vérité bien aimable !..... Qui donc eft-il ? Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu nulle part.

Ni moi non plus , madame , répondit l'autre , en regardant ailleurs ; mais fon procédé envers moi me paroît auffi louable que beau.

Oui , fans doute ; & de plus c'eft un très-bel homme , dit la dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

C'eft à quoi je n'ai pas fait grande attention , répondit Sophie. Je croyois au contraire qu'il avoit l'air. affez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria miladi , vous ne ferez pas démentie ; j'augure même , à fes façons , qu'il n'a pas vu

trop bonne compagnie ; & , malgré la restitution qu'il vient de faire , j'ai quelque peine à lui croire de la naissance... J'ai toujours vu dans les personnes bien nées un certain *je ne sais quoi* , que d'autres n'acquierent jamais.... & je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi donc , madame ? répondit Sophie toute émue ; après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner?..... Et d'ailleurs , si madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , même délicate ; & je crois que bien peu..... Bien peu de gens.....

J'avoue , interrompit ladi Bellafton , qu'il jase assez bien.... Pardonnez ! pardonnez donc , mademoiselle , si j'ai été assez indiscrette pour..... .

Pardonnez ! dites-vous ? Moi , vous pardonner , madame!..... Et à quel propos , je vous prie ?

Pourquoi non ? s'écria miladi , en

éclatant de rire : apprenez mon soupçon en entrant ici..... Il n'en est pas de plus extravagant !..... Ne m'est-il point passé par la tête que cet homme n'étoit rien autre que... M. Jones ?

Cela est-il bien possible ? s'écria Sophie, en affectant aussi de rire, quoique cruellement déconcertée. Oui, sur mon honneur ! répondit miladi ; & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée ; car ce garçon est très-bien mis.... Et votre ami n'est probablement pas tout-à-fait dans ce cas-là.

Ce trait est un peu dur, madame, reprit Sophie..... sur-tout après les promesses que je vous ai faites..... Pas du tout, mon enfant ! pour autrefois, à la bonne heure ; mais aujourd'hui, sur-tout quand je vous vois penser qu'un engagement de cette espece ne pouvoit que vous perdre, & par conséquent vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir hasarder une plaisanterie. Eh ! que dois-je donc pen-

fer de l'état actuel de votre ame , quand je la vois sensible au point de ne pouvoir souffrir que l'habillement même de votre ancien amant soit tant soit peu raillé ?..... Ah ! je commence à craindre que vous n'ayiez pas été tout-à-fait sincere avec moi !

Vous vous trompez , en vérité , lui dit Sophie , si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser .

De grace , ne grossissez pas mes torts , répondit la dame ; je n'ai touché que son habillement..... Et je serois bien fâchée d'insulter à votre goût , en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... Je crois même , d'ailleurs , que si M. Tom n'eût ressemblé qu'à celui-ci...

J'imaginois , interrompit Sophie , que vous l'aviez d'abord trouvé passable ?

Qui donc , de grace ? s'écria vivement miladi..... M. Jones , répondit notre amante..... Non , non , pardon , madame ! où vais-je chercher M. Jones ?

C'est l'étranger qui sort d'ici que je prétendois dire.

O Sophie ! Sophie ! s'écria ladi Bellafton ; je crains bien que ce M. Jones ne soit encore un peu trop profondément gravé dans votre cœur.

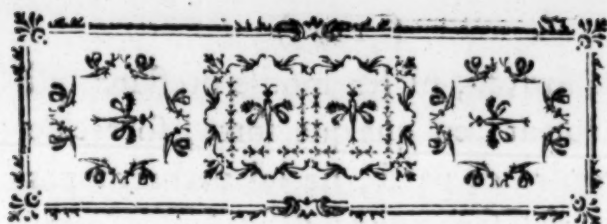
Je vous jure , madame , dit miss Western embarrassée , & en tâchant de raffermir sa voix , qu'il m'est aussi indifférent... que l'étranger qui sort d'ici.

Je le pense sur mon honneur ! dit en riant la dame.... Oubliez pourtant mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler , je vous le jure. Nos deux dames se séparèrent alors , bien plus au gré de Sophie , qu'à celui de ladi Bellafton , qui eût bien voulu pouvoir vexer un peu plus long-tems sa rivale , mais que des affaires plus importantes appelloient ailleurs. Quant à Sophie , elle n'étoit pas à son aise ; & sa première fausseté lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre ; mais ni l'embarras de la situation d'où

elle sortoit , ni les motifs pressans qui l'avoient , en quelque sorte , forcée de prendre ce parti , ne lui parurent pas plus suffisans pour justifier sa conduite , que pour la réconcilier avec elle-même. La ruse étoit étrangere à son cœur : il lui en coûta une mauvaise nuit.

Fin du treizieme livre.

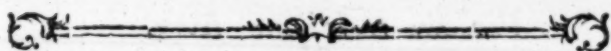




TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE QUATORZIEME.

CONTENANT deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres & autres matieres de galanterie.

TOM, en entrant chez son hôtesse, reçut la lettre suivante.

Je ne fus , de ma vie , plus surprise , qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois , quand vous nous avez quittés , que vous ne sortiriez pas du logis sans me voir. Votre conduite est uni-

forme , & me prouve combien je dois mépriser un cœur capable de s'enflammer pour un si mince objet. J'ignore ce qui doit m'étonner le plus , ou de sa malice , ou de sa simplicité. Toutes les deux sont bien étranges !..... Ne faut-il pas être l'impudence même , pour me nier en face que l'on vous connoisse , & que l'on vous ait jamais vu ? Ce beau complot étoit-il concerté entre vous ? Seriez-vous assez lâche pour me trahir ? ... Ah, ciel ! que je méprise elle , vous , l'univers entier , & sur-tout moi-même , d'avoir... Je n'ose écrire ce que je frémis même de penser. Songez pourtant , monsieur , que le ressentiment , sur-tout chez les personnes d'un certain rang , est souvent aussi vif que l'amour même.

Jones n'eut pas le tems de réfléchir sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée , qu'on lui apporta celle-ci.

Le désordre de ma lettre vous peint le trouble de mon ame ; & la vivacité de

mes expressions doit d'autant moins vous étonner ... Je crains pourtant , en y pensant plus mûrement , que vous ne les trouviez trop piquantes. Quoi qu'il en soit , je voudrois qu'il me fût possible de ne pouvoir rien imputer qu'à la maudite comédie , & à l'impertinence de la personne chez qui j'ai diné , qui m'a retenue chez elle plus long-tems que je ne voulois... Qu'il est naturel , qu'il est aisé de bien penser de ce qu'on aime !..... Peut-être desirez-vous encore que je pense ainsi. Il faut que je vous voie ce soir. Venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés ; je ne serai chez moi que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà, sans doute , que je vais l'aider à se justifier.... Mais , hélas ! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion , que je ne cherche à m'en faire à moi-même ?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux Adonis du fiele
à

à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à M. Jones. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il eût souhaité, ce soir-là, n'avoir de visites à faire qu'à un tout autre objet. Cependant son honneur lui sembloit engagé : & il n'étoit pas naturel d'exposer Sophie à un orage capable de produire une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans sans doute, il se dispo-
soit à partir, lorsque la dame elle-même vint s'offrir à ses yeux. Sa marche, son air, sa parure, le son de sa voix même, tout annonçoit, tout exprimait les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, monsieur, lui dit-elle en reprenant haleine, que toute femme qui fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête!... Quiconque m'eût prédit hier ce que j'ose faire aujourd'hui, en eût été bien cruellement

démenti par moi-même!.... J'espère, lui dit Jones, que ma chere ladi Bellaston n'est point femme à rien croire légèrement au préjudice d'un ami qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance pour.... Sensible à la reconnoissance! s'écria-t-elle; ah, ciel! attendois-je de M. Jones un discours aussi froid qu'offensant?... Pardon, madame, lui dit-il, si, après les lettres que j'ai reçues de vous, la crainte de vous déplaire, quelque innocent que je sois, m'empêche..... Ai-je donc un air si terrible? interrompit la dame, en souriant.... En effet, apporté-je chez vous une physionomie menaçante? Si ce qu'on appelle honneur existe encore parmi les hommes, lui dit Jones, je ne me reproche rien qui doive m'attirer votre colere..... Vous vous rappelez sans doute le rendez-vous donné chez vous-même?.... Je m'y suis exactement rendu..... Et lorsque..... De

grace, s'écria miladi, n'entrons pas dans cet odieux détail.... Un seul mot, & qu'il n'en soit plus parlé.... Avez-vous trahi mon honneur?.... M'avez-vous sacrifié à Sophie?

Jones étoit aux pieds de ladi Bellaston, & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solennelles, quand Partridge entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces : Elle est retrouvée!.... elle est retrouvée!.... Venez, venez, monsieur.... vous la verrez certainement bientôt..... Mademoiselle Honora est déjà sur l'escalier, & demande à vous voir.... Cours, vole, tâche de l'arrêter un moment, lui dit son maître, tout troublé..... Vous, madame, daignez, de grâce, passer dans la ruelle de ce lit ; c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher..... Va donc, maraud.... Juste ciel ! quel maudit contre-tems !.... Très-maudit, en effet ! dit la dame, en soupirant,

& en passant derriere le rideau , à l'instant où madame Honora mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit la suivante , de quoi donc s'agit-il ici , M. Jones ? Votre butord de domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espere qu'il n'a pas ici les mêmes raisons qu'il avoit à Upton , pour m'interdire la porte ? Avouez que vous ne m'attendiez pas.... Mais parlons vrai , n'avez-vous pas enforcé ma maîtresse?... La pauvre demoiselle ! je l'aime , en vérité , tout aussi tendrement que si c'étoit ma sœur..... Que vous seriez ingrat , si vous n'étiez pas bon mari !..... Ah ! monsieur , le ciel vous puniroit sans doute.

Jones , à la fois enchanté & désespéré , prioit presque à genoux la duegne de parler bas , à cause d'une dame malade , & sur le point d'expirer , dans la chambre voisine.

Une dame ? s'écria - t - elle encore

plus fort : oui , j'entends , une des dames de monsieur ! sans doute !..... Eh ! qu'il en est dans ce bas monde , M. Jones ! Je pense , Dieu me pardonne ! que celle même chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois du moins m'appercevoir de jour en jour que Ladi Bellaston ne vaut pas mieux qu'elle ne devrait valoir.... Doucement , doucement donc , ma chere , lui dit Jones ; oubliez-vous qu'on entend tout de la chambre prochaine ?....

Eh bien , tout coup vaille , repartit Honora , je ne calomnie point ; car , entre nous , toute la maison dit (en secret cependant) qu'elle a souvent des rendez-vous quelque part , qui n'est pas chez elle... Oui ! oui , monsieur , je fais ce que je dis ; la maison est sous le nom d'une vieille dame , mais la nôtre en paie le loyer , & fait bien des présens encore..... Que de miseres dans la vie !....

Paix donc ! si donc ! s'écria Tom.

Songez-vous bien?... A quoi voulez-vous que je songe ? reprit la duegne....

Quel peste d'intérêt prenez-vous à une vieille folle, que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle que ce que tout le monde fait à peu près. Il est vrai qu'elle est riche : eh bien , tant mieux pour elle. Si c'est par-là qu'on s'enrichit, je m'en goberge. Moins de richesse & plus de mœurs : c'est ma morale.

Les gens de cette dame sont des canailles , s'écria Jones à son tour, & déchirent injustement leur maîtresse.... Oh ! sans doute , répondit Honora , les domestiques sont toujours des canailles ; c'est le mot propre , & miladi l'a toujours à la bouche.... Sophie, j'en suis bien sûr, interrompit Jones, ne prête pas l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que miladi Bellafton est sa parente , & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à Sophie.

Si vous avez à faire à moi , descendons au plutôt ; car , je vous le répète , nous avons , à deux pas d'ici , une femme mourante.

Oh , monfieur ! dès que cela vous chagrine , j'ai fini... Voici une lettre de ma jeune maîtrefle.... Que ne donneroient pas bien des lords pour en avoir autant ?.... Je ne le fuis point , ma chere , répondit Tom (en prenant la lettre d'une main , & en lui gliffant cinq guinées de l'autre) , mais prends toujours ceci. Il la chargea enfuite , à l'oreille , de mille tendre remerciemens pour fa chere maîtrefle , & renvoya la difcrete Honora très-fatisfaite de fon meffage.

Ladi Bellafton fortit alors de deffous fon rideau. Comment peindre fa rage ? Sa langue n'articuloit rien ; des éclairs fortotent de fes yeux , & fes mouvemens feuls exprimoient l'excès de fes transports. Cependant , pourra-t-on le croire ?..... à peine eut-elle recouvré

l'usage de la voix, qu'au lieu de donner carrière à toute son indignation contre Honora & contre ses gens, elle parut tout oublier pour ne penser qu'à Jones.

Vous voyez, lui dit-elle, ce que ma foiblesse me coûte!.... Ma réputation, mon honneur.... sont perdus pour jamais!.... Et quel retour trouvé-je en vous? Négligée, méprisée.... pour qui encore? pour une petite payfanne, pour un imbécille colifichet..... Ah, Dieu! l'aurois-je cru?

Quelles négligences, quels mépris, madame, pouvez-vous donc me reprocher?

M. Jones, interrompit-elle, ne dissimulons plus.... Si vous ne me trahissez point, il n'en est qu'une preuve..... donnez-moi cette lettre....

Quelle lettre, madame? lui dit Tom.... Quoi! reprit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagere ne vous ait point remis une lettre?

Et pouvez-vous me demander , s'écria-t-il à son tour , que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie ? M'estimeriez-vous assez peu pour le croire ? Et si j'étois assez vil pour trahir cette aimable & jeune personne , quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidele ?.... Un instant de réflexion vous convaincra , j'en suis certain , qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté , est le plus méprisable des êtres.

N'en parlons plus , monsieur.... Ce seroit sans doute un peu trop exiger de vous. Cette lettre , d'ailleurs , ne m'apprendroit que tout ce que je fais déjà ; & je vois trop à quoi je dois m'attendre.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation , que le lecteur , le plus curieux , me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer que ladi Bellaston , devenue ,

par degrés, plus traitable, crut, ou feignit de croire que la rencontre de Tom avec Sophie étoit purement accidentelle, que Tom enfin rendit son innocence si palpable, qu'il y auroit eu de l'humeur à vouloir le boudier plus long-tems.

Il lui restoit pourtant au cœur une sorte de scrupule par rapport au refus qu'avoit fait Jones de lui montrer la lettre de Sophie : tant l'amour est toujours injuste dans ses prétentions !

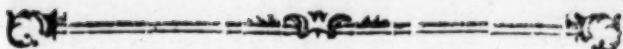
Miladi Bellafton fut enfin pleinement convaincue que Sophie occupoit la première place dans le cœur de notre héros ; & cependant, toute vaine, tout amoureuse qu'étoit cette dame, il fallut se résoudre à n'occuper que la seconde, ou, pour s'exprimer légalement, se contenter de l'usufruit d'un bien dont une autre avoit la propriété.

Après quelques contestations, il fut arrêté, entre les parties, que Tom, à

l'avenir , verroit miladi chez elle ; attendu que Sophie , sa duegne , & les autres domestiques attribueront ses visites à miss Western , & que Sophie elle-même le croiroit ainsi.

Jones , toujours charmé de voir Sophie , à quelque prix que ce pût être , prenoit en gré tout cet arrangement ; & miladi s'applaudissoit en secret de pouvoir conserver son amant sous le nom de Sophie , sans avoir à craindre que Jones osât , pour son propre intérêt , ouvrir les yeux à sa maîtresse. La premiere visite fut fixée au lendemain ; & ladi Bellaston , après les politesses convenables de la part du très-solide Jones , prit enfin congé de lui , & retourna chez elle.





C H A P I T R E II.

Matières diverses.

DÈS que Tom se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots :

Il n'est pas possible, monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison ; &, comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette lettre par Honora, qui m'a dit savoir votre demeure.

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à reparoître chez miladi Bellaston, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir. Certains mots lâchés de la part de la dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà

conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonstances plus favorables ; il en peut naître : ne précipitons rien. Je vous supplie, encore un coup , si mon repos vous est cher, de ne plus revenir ici.

Cette lettre affligea Tom. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent Sophie, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante vis-à-vis miladi Bellafton. Il favoit trop que cette dame ne se payoit pas aisément d'excuses ; & de retourner chez elle , après la défense de Sophie , c'est ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réflexions , qui , durant cette nuit , tinrent lieu de sommeil à Tom , il se détermina à feindre une maladie. Comme il avoit plus d'une raison pour ne pas trop s'empresfer de revoir miladi , il crut , au moyen de cette excuse , pouvoir manquer au

rendez-vous sans la fâcher. Cct arrangement le tranquillisa.

Son premier soin , en se levant , fut d'écrire à Sophie , sous l'enveloppe de sa suivante. Il dépêcha ensuite un autre courier à ladi Bellaston , pour lui faire part de son incommodité & de ses excuses. On lui rapporta sur le champ cette réponse.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir compter sur vous cette après-midi , & bien plus encore de la cause d'un contre-tems qui m'inquiète. Ayez grand soin de vous ; prenez les meilleurs médecins , & je compte que tout ira bien... Je suis , ce matin , si obsédée d'importuns , que je trouve à peine le tems de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. Je tâcherai de vous aller voir dans la soirée , vers neuf heures..... Faites ensorte d'être seul.

M. Jones reçut alors une visite de

madame Miller, son hôtesse, qui, après quelques politesses préliminaires, lui tint le discours suivant :

Je suis bien fâchée, monsieur, du sujet qui m'amène ici ; mais vous savez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation ; ainsi j'espère que vous me pardonneriez, si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans la maison, & sur-tout le soir. Il étoit deux heures sonnées, monsieur, lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous jure, madame, lui dit Jones, que celle qui est restée le plus tard, (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une femme de qualité, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité, répondit l'hôtesse ; mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu, ne vient pas voir un jeune homme, en chambre garnie, à dix heures du soir, pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières.

D'ailleurs, la conduite & les propos indécens des porteurs, fatigués de l'attendre, me suffisoient pour savoir à quoi m'en tenir. Partridge peut vous les répéter, & ma servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez convaincu, M. Jones, du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même (indépendamment de votre générosité envers mon cousin) à quel excès vous avez poussé la vertu en cette occasion ; & je n'imaginois guere à quelles extrémités la misere avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit, lorsque vous me donâtes avec tant de bonté ces dix guinées, que c'étoit pour un voleur de grand chemin ?.... Juste ciel ! quelle action !.... Vous seul aviez sauvé cette famille infortunée..... M. Alworthy n'a rien exagéré, lorsqu'il m'a peint votre bon caractère..... Mais, dussé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoissance envers lui

feroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non, M. Jones ! non, daignez m'en croire : dussent mes filles, & ma propre réputation, n'être pas exposées, j'oserois encore, par le tendre intérêt que je prends à ce qui vous touche, vous marquer mes inquiétudes à la vue d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais, encore un coup, j'ai deux filles, mon cher monsieur, qui n'ont rien de recommandable, pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures, & la bonté de leur caractère... Et je me vois réduite, si vous rejetez ma prière, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, madame, répondit Jones fort ému (& qui, au nom de M. Alworthy, avoit déjà changé de couleur), votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoique incapable, par ma conduite, d'attirer aucun scandale sur votre maison, je crois pourtant être

en droit de recevoir chez moi qui il me plaît ; & si cela vous blesse , je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir , monsieur ! lui dit madame Miller ; mais je suis convaincue que M. Alworthy lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi , s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure , madame , lui dit , assez sèchement Jones... J'espere , monsieur , lui dit en soupirant la bonne femme , que vous n'êtes point irrité contre moi : je ne me consolerois jamais d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. Alworthy. Je n'en ai , en vérité , pas fermé les yeux de la nuit !.... Je suis fâché d'avoir troublé votre repos , répondit Jones ; faites-moi , je vous prie , la grace de faire monter Partridge.

Dès que Tom se vit seul avec Partridge..... Eh bien , traître ! lui dit-il , combien aurai-je encore à souffrir de ton imbécillité , ou plutôt de la mienne ,

en te gardant plus long-tems avec moi?..... Ta maudite langue a donc juré ma perte?....

Quoi! s'écria le pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis?

Qui t'a permis, bavard, de raconter l'histoire du vol de Barnet, & d'en nommer l'auteur?

Si j'ai touché cette corde, répondit Partridge, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal; car je me suis bien gardé d'en ouvrir la bouche, si ce n'est à quelques un de ses parens, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien! répondit Jones. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. Alworthy? qui t'a autorisé, dis-je, à répandre ici que je lui appartiens?

Partridge, à cette seconde accusation, nia, avec serment, d'être coupable. C'étoit, dit-il, madame Honora, qui, en descendant la veille, lui avoit

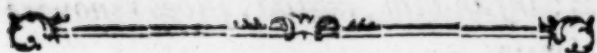
demandé si M. Jones avoit des nouvelles de M. Alworthy , & qui avoit été entendue par la servante de la maison ; que madame Miller , sans doute instruite par cette même servante , avoit prétendu savoir de lui Partridge , si son maître n'étoit pas ce M. Jones dont elle avoit tant entendu parler par M. Alworthy lui-même ; mais que lui Partridge avoit très-fortement nié d'en rien savoir....

Il faut qu'elle soit sorciere , monfieur , ajouta le pédagogue , pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte , très - ressemblante à celle que nous avons trouvée sur la route , & qui nous a si bien mouillés. C'est , je vous jure , une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme , sans lui donner l'aumône , & sur - tout quand elle nous regarde en face. Pour moi , je n'en rencontrerai jamais sans dire tout

bas : *Infandum , regina , jubes renovare dolorem.*

La simplicité de Partridge fit rire son maître , & mit fin à sa colere , qui , à dire le vrai , n'étoit jamais durable. Loin de faire aucun commentaire sur la justification de cet homme , il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt un appartement dans une autre maison





CH A P I T R E III.

*Qui plaira, à ce qu'on espere, aux jeunes
gens de l'un & de l'autre sexe.*

PARTRIDGE n'eut pas plutôt quitté Jones, que M. Nightingale, avec qui notre héros avoit contracté la plus grande intimité, entra dans sa chambre, & le railla sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

Jones, qui le croyoit instruit par l'hôtesse, fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit Nightingale, nous décamperons donc ensemble; car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison, & je vous le dis sous le secret.

Quoi! lui dit Tom, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi?

Non, répondit l'autre; mais l'ap-

partement est trop petit, & ne me convient plus.... D'ailleurs, je m'ennuie dans ce quartier-ci : je veux me rapprocher du grand monde ; & je vais loger dans *Pall-Mall*... Et comptez-vous déloger sans rien dire ? repartit M. Jones.

Oh ! je vous en réponds, lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer ; mais j'ai des raisons secrètes pour ne pas faire mes adieux.

Pas si secrètes, répondit Tom ; car je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître.... Votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre Nancy, que je vous plains !.... Mon ami, vous avez trompé cette fille... Elle gémitra longtemps du malheur de vous avoir connu.

Que diantre voulez-vous ? s'écria Nightingale, 'est-ce ma faute ?.... N'allez-vous pas vouloir que je l'épouse ?

Non, lui dit Tom ; mais je suis fâché que vous ayiez joué si sérieuse-

ment l'amour avec elle , & même en ma présence. Je ne conçois , en vérité , pas comment il se peut que la mere ne s'en soit pas encore apperçue.

Bon ! s'écria Nightingale , & qu'auroit-elle vu ?

Elle auroit vu que vous aviez tourné la tête à sa fille ; que la pauvre enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparoître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur ! j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des plus aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit Nightingale , suivant votre doctrine , il ne fera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit Tom , vous m'entendez sûrement un peu mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflamment

flamment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire...

Quoi ! pensez-vous , interrompit l'autre , que j'aie abusé de sa crédulité pour...

Non , répondit Jones d'un air sérieux , je ne vous fais pas cette injure. J'ai même peine à vous croire capable d'avoir formé , de sang froid , le dessein de troubler le repos de cette pauvre créature , ni d'en avoir prévu les conséquences : je connois trop la bonté de votre caractère , pour vous imaginer coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement d'avoir cherché à satisfaire votre passion , sans penser que Nancy pourroit en devenir la victime ; & , tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement , de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin , à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité

de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que désintéressée ?... La supposez-vous incapable de se les appliquer ? Ou bien (parlez-moi franchement) votre intention n'étoit-elle pas en effet de vous concilier, par tous ces propos séduisans , son estime & sa confiance ?

Ma foi , cher Tom , s'écria Nightingale , je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent ministre..... Ainsi , pour peu que Nancy vous eût paru sensible , vous eussiez donc été assez religieux pour...

Oui , je le jure par l'honneur ! s'écria Jones..... Tom ! mon ami Tom ! lui dit en riant Nightingale , vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez M. Nightingale , lui dit Jones , je ne prétends pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes , qui plus est , m'ont été chères ; mais je n'ai point à me reprocher de les avoir

jamais trompées..... Je serois même au désespoir d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point , c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché, dit Nigh-tingale ; mais le tems & l'absence la guériront bientôt sans doute. C'est un remede dont j'ai besoin moi-même : car , je vous l'avouerai... jamais femme ne me fut plus chere que la pauvre Nancy. Mais il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi pour épouse une riche héritiere , que je ne vis jamais , & qui arrive à Londres pour terminer l'affaire..... Vous souriez , je le vois ; sans doute vous n'en croyez pas un mot ? Rien n'est pourtant plus véritable ; & j'en suis , d'honneur , désespéré. O ma Nancy ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au ciel que cela fût , s'écria Tom , pour le bonheur de tous les deux ! Mais vous ne comptez pas ,

sans doute , sortir d'ici sans dire adieu ?

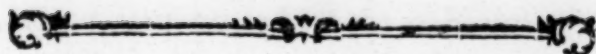
C'est à quoi je ne puis me résoudre , répondit Nightingale ; je ne pourrois soutenir cette scene , ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace , mon ami , n'en dites rien : mais mon dessein est de partir ce soir , ou demain de grand matin.

Tom , après lui avoir donné sa parole , témoigna à M. Nightingale qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir.

Ce M. Nightingale , dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite , avoit des sentimens de probité. Sa morale , en amour , étoit simplement relâchée ; non pas qu'à cet égard même il fût ce qu'on appelle sans principes , ainsi que la plupart des jeunes gens le sont , ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. Jones , toujours zélé défenseur du sexe , lui en avoit même

déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes , disoit notre héros , si nous les regardons comme nos amies , doivent être honorées , cultivées , caressées avec la plus vive tendresse ; & au cas contraire , n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.





C H A P I T R E I V.

Histoire abrégée de madame MILLER.

TOM Jones, pour un malade, ne dûna pas mal ce jour-là. Il fut invité l'après-midi à prendre du thé chez madame Miller. Cette bonne femme qui avoit appris, soit de Partridge, soit de quelqu'autre, que Tom appartenoit à M. Alworthy, ne pouvoit soutenir la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, & qu'elle eut renvoyé ses filles, madame Miller lui témoigna toute sa surprise d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. Alworthy, sans en avoir rien su. Hélas, monsieur ! dit-elle à Jones, vous ignorez tout ce que je dois à ce très-digne & très-respectable seigneur. Permettez que je vous l'apprene.

Madame Miller raconta alors ce peu de mots de son histoire.

Restée veuve d'un ministre , avec deux enfans en bas âge , elle alloit infailliblement tomber dans la misere , lorsque M. Alworthy , qui avoit connu son mari , ayant par hasard été instruit de la situation de la veuve , lui avoit écrit cette lettre :

M A D A M E ,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit , & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter , que mes foibles conseils. Je me flatte même qu'une femme , que l'on m'a dit être la plus tendre mere , ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur , pour perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent jamais un plus grand besoin de son secours.

Pardonnez , madame , si en vous

supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires , j'ai chargé quelqu'un de vous compter vingt guinées , que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous aller rendre mes devoirs ; & croyez-moi , &c.

M. Alworthy , continua l'hôtesse , ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres , il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison , & lui avoit constitué une rente annuelle de 50 liv. sterling , dont elle avoit toujours été très-bien payée.

Jugez , après cela , M. Jones (s'écria madame Miller) , jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable seigneur !... Ne me croyez donc pas trop indiscrette ; n'accusez donc pas mes motifs , lorsque connoissant les sentimens de M. Alwor-

thy pour vous , j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le commerce de certaines femmes , dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune , M. Jones ; j'ai vécu plus que vous : daignez croire que mes avis ne sont dictés que par le zele & l'amitié la plus sincere. Sur-tout ne vous offenzez pas de ce que je me suis cru forcée de vous dire par rapport à la réputation de ma maison , & à celles de mes filles : vous sentez , j'en suis convaincue , combien mes craintes sont fondées.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi , madame , lui dit Jones : vous ne m'avez point offensé , & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes que j'appartienne à M. Alworthy. On vous a trompée , madame ; & sans doute , en vous trompant , on a fait injure à ce digne & respectable seigneur. Je vous proteste que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas , monsieur ! répondit-elle , je le fais , & je fais même qui vous êtes : M. Alworthy m'a tout dit. Mais je ne fais pas moins que , fussiez-vous son fils , jamais il n'eût marqué plus de tendresse pour vous , qu'il n'en a souvent témoignée en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non , non , monsieur , les personnes estimables ne vous en chériront pas moins. Il n'est point de naissances basses , mon époux me l'a dit cent fois : l'enfant ne peut porter la peine d'un événement dont il n'est point coupable ; & si quelqu'un doit en rougir , ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez , dit Tom , en laissant échapper un soupir , il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes.....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais sans parler de sa Sophie , sans même prononcer son nom.

La bonne femme en fut fort attendrie , & commençoit à mettre au jour des réflexions , qui probablement n'eussent pas été courtes , lorsque Tom , voyant approcher l'heure où miladi Bellafton devoit arriver , lui dit , en se levant , qu'il attendoit une visite de la même dame qui étoit déjà venue dans la maison ; mais que cette visite seroit la dernière , & qu'il en donnoit sa parole.

L'hôtesse eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda pourtant aux protestations de Jones , qui lui jura que c'étoit une femme de grande qualité , & qu'il ne s'agissoit entr'eux que d'affaires très-innocentes

Il se hâta de monter dans sa chambre , où , depuis neuf heures jusqu'à minuit , il attendit vainement miladi Bellafton.



CHAPITRE V.

Scene intéressante.

ON se souvient , sans doute , ou l'on a oublié que Tom avoit peu dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de se le rappeler , pour ne pas être étonné de le trouver encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai que le rendez-vous manqué de ladi Bellaftron , que l'inquiétude que lui causoit Sophie , que la compassion dont il étoit pénétré pour la petite Nancy l'avoient assez occupé pendant la première partie de la nuit , pour écarter le sommeil de ses yeux ; mais la nature , toujours attentive à réclamer ses droits , s'en étoit si bien resaisie , que Jones eût peut-être encore dormi long-tems , si des cris douloureux , qui tout-à-coup frappèrent son oreille , ne l'eussent pas réveillé en sursaut.

Il fit monter Partridge , & lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas , monsieur ! lui dit le pédagogue , c'est miss Nancy qui a des foiblessees réitérées ; c'est sa mere & sa sœur qui crient & se lamentent autour d'elle.....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout-à-coup sur le visage de Jones, frappa Partridge, qui crut la dissiper, en ajoutant, d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à Nancy (suivant ce qu'il avoit appris de la servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en savoir autant que sa mere. Eh bien, c'est un enfant de plus pour l'hôpital, & voilà tout... Pour Dieu ! lui dit Tom en colere, finis tes imbécilles plaisanteries. Faut-il que le malheur d'autrui soit toujours l'objet de ta joie ?.... Cours au plutôt chez madame Miller. Demande si je puis la voir... Mais non,

demeure : tu vas faire encore quelque balourdise..... j'irai moi-même.

Tôm se hâta de s'habiller & de descendre. Madame Miller étoit dans une chambre au fond de la maison , avec ses deux filles. On l'introduisit dans la salle à manger , d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme , au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots , que l'hôtesse avoit entendus , elle accourt à lui toute en larmes. Ah , M. Jones ! lui dit-elle , vous êtes sûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces pour les offres que vous me faites. Mais , hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille..... O mon enfant ! ô ma chere Nancy !..... C'en est fait , M. Jones..... Nancy est pour jamais perdue !...

Madame Miller apprit alors à notre héros , que M. Nightingale , après avoir séduit sa fille , & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux ,

l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort , en quittant tout-à-coup la maison. Voyez , monsieur ! s'écria-t-elle , jugez par cette lettre , s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

Chere Nancy ,

Comme il ne m'est pas possible de vous annoncer de bouche une nouvelle aussi cruelle pour moi que pour vous-même , je prends le parti de vous apprendre , par écrit , que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritiere , qu'il m'a choisie pour... Ce mot affreux me coûte trop à écrire ; & vous sentez sans doute combien un sacrifice , qui m'arrache à tout ce que j'aime , doit coûter à mon cœur. La tendresse qu'a pour vous votre mere , doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union , que l'on peut aisément tenir secretes , &

dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement , que je n'en ai souffert moi-même. Rappelez toute votre vertu ; employez tout votre courage pour soutenir un coup aussi sensible pour moi que pour vous-même , pour pardonner à un amant , pour oublier un malheureux , que la certitude de sa ruine , s'il balançoit encore , a pu seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace ; c'est-à-dire , en qualité d'amant : mais comptez toujours sur la vive & sincère amitié du fidele & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones , après cette lecture , resta quelques instans muet..... Je ne puis vous exprimer , madame , dit-il enfin à la mere affligée , combien je me sens indigné ! Souffrez pourtant que je vous prie de vous conformer , sur-tout en un point , à l'avis de celui qui vous

offense : songez à la réputation de votre fille... Elle est perdue , monsieur ! Elle est à jamais perdue , ainsi que sa réputation , s'écria madame Miller : la chambre étoit remplie de monde au moment où Nancy a reçu cette fatale lettre ; un évanouissement subit a rendu sa honte publique. Mais ce malheur , tout horrible qu'il est , n'est pas encore celui qui maintenant m'épouvante le plus : je perdrai ma fille , monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois voulu finir sa vie & ses malheurs. Nous l'avons en vain arrêtée : elle a juré de n'y point survivre. Hélas ! je penserois comme elle..... O mon enfant ! tel est donc le fruit de tant de soins ?.... Barbare Nightingale , tu nous as tous sacrifiés !....

Jones , les yeux baignés de larmes , partageoit & soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere , que n'eût peut-être fait un autre , en s'épuisant en insipides lieux communs.

Ah ! dit madame Miller , j'ai éprouvé , j'éprouve encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit ressentir est au-delà de vos idées..... La plus aimable , la plus douce , la plus soumise , la plus tendre des filles..... O ma chere Nancy ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! Je voyois sans crainte , & même avec plaisir , les attentions de son ravisseur ; je ne lui soupçonnois que des vues légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? Même en votre présence , monsieur , n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur & le plus séduisant ?..... Si ses artifices ont eu sur moi quelque pouvoir , que n'ont-ils pas dû opérer sur un enfant , dont la candeur & l'innocence composent tout le caractère ?...

A ces mots la petite Betsy accourut

dans la chambre , en criant : Maman !
maman ! venez donc secourir ma sœur...
Nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à Betsy de
demeurer quelques instans avec M. Jones , & courut à sa fille aînée , en
s'écriant du ton le plus pathétique :
Juste ciel ! conserve-moi du moins
celle-ci.

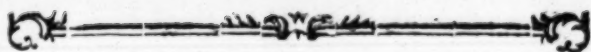
Tom , quoique fort affligé lui-même ,
fit tous ses efforts pour consoler la
petite fille , qui se désespéroit de la
maladie de sa sœur.

Madame Miller , en rapportant à
son retour de meilleures nouvelles de
Nancy , qu'elle avoit laissée un peu
plus tranquille , se souvint qu'elle avoit ,
dès la veille , invité Jones à déjeûner ,
& lui en fit des excuses.

J'espère , madame , lui dit-il , goûter
bientôt un plaisir plus flatteur pour moi ,
que celui dont vous daignez vous sou-
venir ; & c'est en vous rendant service ,
ainsi qu'à votre fille , que je cours le

chercher. Quel que soit le succès de mon entreprise , comptez du moins sur tout mon zele. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vous afflige , M. Nightingale n'est ni sans remords , ni sans amour pour votre fille. Si je trouve ces sentimens dans son cœur , j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer Nancy , & pour vous consoler vous-même : je cours chez M. Nightingale ; & peut-être le ciel daignera seconder mes vœux.





CHAPITRE VI.

*Entrevue de messieurs JONES &
NIGHTINGALE.*

IL en est à peu près du bien comme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caractères assez complètement diaboliques pour faire le mal , sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pas de cette dernière classe. Tom le trouva , près de son feu , triste , & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit que devoit être alors la pauvre Nancy. Dès qu'il aperçut son ami , il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos , lui dit-il ; je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché , lui dit Jones ; ma présence n'est point faite pour vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en soit , je ne puis vous flatter. Apprenez donc qu'une famille entière , dont vous avez causé la perte , est le seul objet qui m'amene.

La pâleur de M. Nightingale , à ce premier début de Tom , ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses , lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaires pour lui tracer le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale , quoiqu'ému , quoique touché plus qu'il ne l'auroit cru , l'écouta cependant sans l'interrompre.

Dès que M. Jones eut fini.... Ce que j'entends , ô mon ami ! lui dit Nightingale , me déchire le cœur. Quoi ! le malheur a voulu que le secret de ma lettre ait été rendu public?...

Pauvre Nancy ! Sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident n'eût pas été connu ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami , lui dit Jones , soyons sinceres ; vous connoissez mieux Nancy. Son cœur est tellement à vous , & vous l'avez séduite au point , que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette ; c'est votre trahison seule qui fait périr , en un jour , & votre amante , & sa famille.

Ma trahison ? s'écria Nightingale. Non , mon ami , elle a toujours & mon estime , & ma tendresse. Mon épouse , dussé être Vénus même , ne les acquerrera jamais au même point.

En ce cas , lui dit Jones , comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ?

répondit l'autre. Demandez-le à Nancy, repartit Jones avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez mise , elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt , plus que le vôtre , doit maintenant régler votre conduite. Si c'est moi que vous consultez , s'écria Tom, remplissez son espoir & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien même ; je vous avoue , avec sincérité, que vous l'aviez fait naître dès les premiers instans que je vous vis près de Nancy. Pardon , si je présume assez de votre amitié pour ne vous point cacher tout ce que la pitié m'inspire en faveurs de ces pauvres infortunées. Mais j'en appelle à votre propre cœur : qu'il juge si votre langage a pu tromper , non seulement Nancy , mais encore sa mere même. Examinez - vous bien sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous indiquer vos devoirs.

Je vous entends , dit en soupirant
Nightingale

Nightingale , & je vous dirai plus....
J'ai promis positivement ; je le crains
du moins autant que je le crois.

Vous avez promis , lui dit Jones ?....
& vous hésiteriez encore !

Mettez-vous à ma place , répondit
l'autre : je vous connois homme d'hon-
neur , incapable , en me conseillant ,
d'en trahir les loix... Indépendamment
de toute autre considération , après ce
secret divulgué , puis-je , sans honte ,
épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua Tom ,
si le véritable honneur , qui , au fond ,
n'est autre chose que la *bonté* même ,
vous le dit , & l'exige ?.... Mais , puis-
que vous m'opposez ce scrupule , per-
mettez que je l'examine.

Pouvez-vous , sans blesser ce même
honneur , vous sentir véritablement
coupable d'avoir , sous de fausses pro-
messes , perdu cette jeune personne ?
de lui avoir , en abusant de sa crédu-
lité , ravi son innocence ? Pouvez-

vous , avec honneur , vous sentir , vous connoître , vous avouer , malgré vous-même , l'artisan volontaire de l'opprobre & de la destruction d'un être humain ? Pouvez-vous , avec honneur , enlever la réputation , la paix , la vie même , peut-être plus encore , à cette aimable créature ? L'honneur se rappellera-t-il , sans frémir , qu'elle est jeune , sans art & sans défense ? que c'est elle qui vous aimoit , qui ne respiroit que par vous , qui eût péri cent fois pour vous , qui , sans doute , eût cru faire un crime en vous soupçonnant d'imposture ? & qui croyoit se rendre plus aimable encore , en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ?.... L'honneur , dis-je , peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

• Votre raisonnement est juste , répondit Nightingale : j'adopte tous vos sentimens.... Mais , connoissez-vous bien le monde ? Après l'éclat d'un tel événement , oserois-je avouer mon

épouse , oserois-je encore me montrer ?

Qu'entends-je ! Ah ! rougissez , monsieur , rougissez , s'écria Jones , d'une telle foiblesse... L'instant où vous avez juré de l'épouser , en a fait votre femme. On peut accuser sa prudence , mais non pas sa vertu. Eh ! qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés , de gens sans principes & sans mœurs , de fots , & de faux importans ? Pardon , si je m'échappe : cette mauvaise honte ne peut naître que d'une fausse modestie , ombre éternelle du faux honneur.... Quiconque a des notions du véritable , ne pourra que vous approuver. Mais , dussions-nous supposer le contraire ; votre cœur , mon ami ! ce cœur , que je connois juste & sensible , pourra-t-il manquer de s'en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux , qu'inspire toujours une action noble , juste & généreuse , n'est-il pas plus satisfaisant pour lui ,

que les louanges mal acquises de ce prétendu monde que vous semblez tant respecter ?.... Pesez l'alternative ; jetez , de bonne foi , les yeux sur ces deux différens tableaux : voyez , d'un côté , cette infortunée , cette tendre & crédule amante , expirant dans les bras d'une mere ; entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ; écoutez-la plaindre son sort , sans accuser la cruauté de celui qui le cause ; peignez-vous sa famille désespérée , détestant l'auteur de sa perte , & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime ! Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant , sans secours , sans nom , sans état , sans appui , expirant dans l'opprobre , ou languissant dans la misère ! Ramenez alors vos regards sur vous-même ; voyez en vous l'unique auteur de cette affreuse tragédie... & réfléchissez un instant.

Envisagez-vous , de l'autre part ,

dissipant d'un seul mot toutes ces horreurs ; rendant la vie à tant de malheureux... Goûtez la joie , jouissez des transports de cette jeune & tendre amante , volant , ou plutôt se précipitant dans vos bras ; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides ; le feu de l'amour ranimer ses yeux , presque éteints par les pleurs & la reconnoissance , exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Voyez plus loin sa respectable mere , passant tout-à-coup de l'abyme du malheur au comble de la félicité , ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille.... Quel bonheur ! quel plaisir , ô mon ami , de faire tant d'heureux en un instant !

Telle est , mon cher Nightingale , telle est l'alternative , telles sont les deux tableaux que je recommande à votre attention..... Je ne connois plus mon ami , ou son choix ne sera pas long-tems douteux.

Ah ! ne méconnois point ton ami ! s'écria Nightingale. Mon cœur, pour être brisé , n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence. La pitié le pressoit , lui parloit déjà pour Nancy ; & plutôt au ciel que je n'eusse point à me reprocher le malheur dont elle gémit !.... Croyez-moi , M. Jones , j'ai long-tems combattu ; j'ai long-tems lutté contre moi-même , avant de pouvoir me résoudre à tracer cette lettre fatale , qui cause aujourd'hui tant de maux. Si mon cœur seul étoit à consulter , Nancy seroit demain ma femme. Je le voudrois , j'en atteste le ciel ! Mais puis-je imaginer , & pouvez-vous imaginer vous-même que j'obtienne jamais l'avou d'un pere tel que le mien ? d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté , & qui , dès demain , doit me présenter à la jeune & riche héritiere qu'il me destine ?

Je ne connois point votre pere , répondit Jones ; mais si j'étois assez

heureux pour le persuader , promettez-vous de rendre la vie à Nancy & à sa mere ?

Ah ! de toute mon ame , répondit Nightingale , & avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité... Puis-je espérer de la trouver ailleurs?... Ah ! si Nancy connoissoit mes remords, les pleurs que j'ai versés , tout ce que j'ai souffert depuis hier , je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour jamais ne m'a bien parlé que pour elle ; l'honneur seul , ou plutôt son fantôme , combattoit contre lui. O mon ami ! vous l'avez terrassé , & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux , je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien , je l'entreprends , s'écria Tom. Mais quelque face que je puisse donner à cette affaire , n'allez pas vous fâcher contre moi. Votre pere , & vous en conviendrez , n'eût sans doute pas tardé à savoir de quoi il s'agit : les

aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prévenons pas les accidens qui peuvent arriver, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable & l'horreur du public; laissez-moi donc agir. S'il est quelque lueur d'humanité dans le cœur de votre pere, il sera sensible à ce que je lui prépare. Indiquez-moi seulement sa demeure; je ne perdrai pas un moment. Quant à ce qui vous touche, hâtez-vous, si vous l'aimez, de voler chez Nancy; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à Tom, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare que

ferme dans ses volontés.... Attendez ; dit-il tout-à-coup à Jones.... si vous lui disiez que je suis déjà marié , il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez , éprouvez ce moyen extrême : j'aime assez Nancy pour le hasarder , quelles qu'en puissent être les suites.

Jones approuva l'idée de son ami , & partit pour chercher le vieux Crésus , tandis que Nightingale alloit rendre la vie à son amante.



CHAPITRE VII.

*Entrevue de JONES & du pere de
M. NIGHTINGALE. Arrivée d'un
nouveau personnage.*

LE pere de M. Nightingale , après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce , ne négocioit , depuis long-tems , qu'en argent , celle de toutes les denrées dont il connoissoit le mieux les avantages , & qu'il savoit toujours employer utilement pour lui-même , soit au service du public , soit à celui des particuliers. Cet homme , en un mot , n'étoit qu'argent , ne connoissoit qu'argent , n'entendoit , ne voyoit & ne rêvoit qu'argent ; philosophe d'ailleurs , & qui , maître de ses passions ,

Avoit su réunir dans le fond de sa caisse ,
Ses craintes , ses desirs , ses vœux & sa tendresse.

La fortune , dans son quart-d'heure

le plus fantasque , n'eût pu , je crois , choisir en notre ami Jones , un ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi Dieu fait comme il fut reçu , lorsqu'après un assez long préambule , il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à miss Nancy Miller !

Le détail de cette scène , qui fut très-longue , ne me paroît pourtant pas assez intéressant pour être rapporté , sur-tout dans les circonstances présentes , où nous avons bien mieux à faire : les propos , les emportemens , les menaces d'un pere aussi dur qu'avaré , & qui se voit trompé dans ses plus cheres espérances , sont fort aisés à présumer.

La tempête étoit parvenue entre eux au plus haut point , lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son cabinet.

Ces deux personnages , quoique parens si proches , étoient de caracteres diamétralement opposés. Le frere

arrivant , avoit aussi été élevé dans le commerce : mais il ne s'étoit pas plutôt vu un fonds de 6000 livres sterling, que , renonçant à tout autre espoir de fortune , il s'étoit retiré à la campagne, où , depuis vingt-cinq ans , il vivoit heureux avec une épouse fort aimable, & qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille , enfant gâté à tous égards ; & qui , pour ne pas quitter ses parens , avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. Nightingale pere avoit destinée à son fils , étoit du voisinage de son frere , & très-liée avec sa niece. C'étoit même à propos du mariage projeté , que Nightingale, frere , étoit venu en ville , non pas pour en hâter l'accomplissement , mais pour le rompre s'il étoit possible , attendu les nombreuses imperfections , tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec Nancy , qu'il con-

noissoit ; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile sur ce chapitre , il lui parla ainsi :

Si vous étiez un peu plus de sang froid , mon frere , je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même , ou pour l'amour de vous seul , que vous aimez aujourd'hui votre fils. Vous me répondriez , du moins je le suppose , que c'est pour l'amour de lui-même ; que c'est son bonheur seul que vous cherchiez dans l'alliance proposée.

Mais , mon frere , les regles de bonheur que nous prescrivons si volontiers aux autres , m'ont toujours paru fort absurdes ; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat , n'offrit jamais rien à mes yeux que d'injuste & de vraiment tyrannique. C'est une erreur vulgaire , je le fais ; mais ce n'est pas moins une erreur ; & si son absurdité est sensible , c'est sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage , dont la félicité est attachée à l'affection subsistante entre les parties.

J'ai donc toujours pensé que le choix des parens, dans ces sortes d'occasions, étoit d'autant moins raisonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette passion, soit par elle-même, soit par la perversité de notre nature, hait tellement tout ce qui sent la contrainte, que souvent les efforts de l'éloquence même ont suffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens, fussent-ils n'être pas bien sages, sont faits pour être consultés; qu'ils peuvent même, en certains cas, refuser leur consentement. Votre fils, à cet égard, est par conséquent coupable envers vous. Mais procédons de bonne foi, mon frere; n'y auriez-vous pas vous-même un peu contribué? N'auriez-vous point, par de fréquens propos sur ce sujet, laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas tout-à-fait avec vos idées? N'est-ce peut-être pas ce motif seul qui allume

aujourd'hui votre colere ? Et si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit, n'auriez-vous peut-être pas, en même tems, excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choisissant, en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas, que vous ne connoissez pas vous-même, & que vous rougiriez d'avoir choisie, si la moindre partie de ce que je fais sur son compte vous étoit révélée ?

J'avoue pourtant toujours que votre fils a commis une faute : mais cette faute n'est assurément pas impardonnable. Il a agi sans votre consentement, dans une circonstance où il devoit le demander : mais c'est aussi dans une occasion où lui seul étoit principalement intéressé. Vous ne me nierez du moins pas que l'intérêt, en cette occasion, ne réglât seul vos idées. Mais, si malheureusement votre fils n'a point pensé de même, s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur ; prétendez-vous, mon frere, au

cas que ce fils vous soit cher , prétendez-vous le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve un pere en vous ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le desiriez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere ?

L'antiquité nous atteste bien des miracles. Orphée & Amphion ont rendu sensibles des êtres absolument inanimés : rien de plus étonnant ! Mais ni l'histoire ni la fable n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le pathétique du raisonnement.

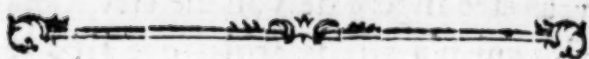
M. Nightingale pere , au lieu de répondre directement au discours de son frere , se contenta de lui dire qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois , ajouta-t-il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans

vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pu , je crois , que très-peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai que le jeune Nightingale , qui étoit le filleul de son oncle , avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere , & que l'oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

Tom étoit enchanté de ce bonhomme ; & lorsqu'il s'apperçut que rien ne pouvoit abattre l'entêtement de ce vieillard , Tom sortit avec l'oncle , qui vouloit absolument voir son neveu chez madame Miller.





CHAPITRE VIII.

Evénemens surprenans.

JONES, en rentrant chez lui, trouva la face des choses absolument changée. La mere, les deux filles & le jeune Nightingale étoient à table, soupant ensemble ; & l'oncle, déjà connu dans la maison, y entra sans cérémonie.

Il embrassa miss Nancy en qualité de niece, & fit son compliment à son neveu avec autant de cordialité que s'il eût épousé son égale.

Son arrivée avoit fait pâlir Nancy & son prétendu mari ; & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais madame Miller, qui avoit cherché l'occasion de passer dans une chambre à côté, ayant fait appeller Tom, le surprit fort, lorsque se jetant

à ses pieds, cette bonne femme, toute en larmes, le nomma cent fois le protecteur de sa famille, & lui apprit que M. Nightingale, dès le lendemain matin, prétendoit épouser sa fille.

Cette nouvelle transporta Jones de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse, qu'il ramena enfin dans la salle à manger, où tout se passoit au gré de leurs desirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite assemblée, pendant lesquelles l'oncle, zélé partisan de la bouteille, avoit si souvent bu à la santé des jeunes époux, que le neveu s'en ressentoit un peu. Aussi n'est-ce qu'à une effusion de cœur, un peu bachique, que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit, tout-à-coup, à ce jeune homme de faire monter son oncle dans son ancien appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son

prétendu mariage , que ce qui s'étoit déjà passé entre Nancy & lui.

Comment ! s'écria le vieillard , tu n'es pas en effet marié ?... Viens , mon ami , que je t'embrasse ! Ceci me comble de plaisir. Si la faute eût été faite , je t'aurois protégé , je t'aurois aidé de toute ma puissance. Mais je te trouve libre encore.... Ouvre les yeux sur ta sottise , & repens-toi.

Qu'entends-je ! lui dit Nightingale : & mon honneur n'est-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc ?... Bon ! interrompit l'oncle , l'honneur ! belle chimere ! il est de l'invention des hommes : on le définit comme on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ?.... Il s'agit , parbleu , bien d'honneur ici ?

Pardon , monsieur , lui dit le neveu ; mais je pense autrement. Non-seulement l'honneur , mais le devoir , mais l'humanité même exigent que je remplisse mes engagemens. Non , mon

oncle, je l'ai promis, & je veux l'épouser.... Vous le voulez, monsieur ? s'écria l'oncle : ce mot a droit de me surprendre. S'il s'adressoit à votre père, à la bonne heure, à peine a-t-il mérité que vous le connussiez pour tel. Mais moi, qui fus pour vous tout ce qu'il devoit être ; moi qui fus toujours votre ami ; je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises depuis que vous m'avez quitté ?... Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme une tendre amie, osa-t-elle jamais se refuser à mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes probablement jamais en pareil cas, répondit Nightingale ; & j'ai peine à croire que vos ordres mêmes pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille, s'écria vivement l'oncle ; n'insultez pas Henriette ! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les

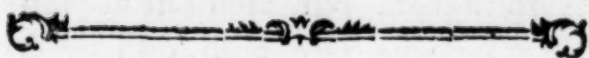
fiennes , je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu , dit Nightingale , insulter ma cousine , que j'estime autant que je l'honore ; & je suis convaincu que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévère que l'est celui que je reçois de vous..... Mais , de grace , mon cher oncle , retournons à table ; la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez que je vous supplie même de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre Nancy , ou sa mere.

J'y consens , répondit l'oncle ; mais à une condition : c'est que vous viendrez me reconduire chez moi , pour que nous puissions jaser , encore quelques instans , en liberté sur cette affaire. Je voudrois , je l'avoue , malgré la stupide obstination de mon frere , (qui se croit pourtant un très-habile homme) préserver ma famille de tout établissement peu avantageux.

Nightingale , qui connoissoit son oncle pour une tête aussi difficile à mener (quoique dans un autre sens) que celle de son pere , lui promit tout ce qu'il voulut , & le ramena dans la salle à manger.





C H A P I T R E IX.

Conclusion de ce livre.

ON n'y étoit pas tout-à-fait tranquille. Les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément dialogue, il n'avoit pas moins jeté la terreur dans l'âme de Nancy, de sa mere, & de notre héros même.

Lorsque la compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gaieté n'osa plus se montrer qu'avec un air contraint.

On quitta la table une demi-heure après ; & l'oncle emmena son neveu, qui assura Nancy qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

Tom , quoique le moins intéressé dans l'aventure , fut celui qui en crai-
gnit

gnit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille , la servante de la maison vint l'avertir qu'une dame le demandoit avec empressement. Il se hâta d'y courir. C'étoit madame Honora , qui lui apportoit de si terribles nouvelles de Sophie, que Tom, oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses hôtes, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le lecteur ne peut être instruit de ces événemens , qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du livre suivant.

Fin du quatorzieme livre.

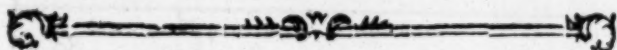




TOM JONES,

O U

L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE QUINZIEME,

*Dans lequel le progrès de l'histoire n'est
que d'environ deux jours.*

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

QUAND les enfans n'ont rien à faire, disoit un vieux gentilhomme de ma connoissance, on peut gager qu'ils font du mal. Je ne veux point étendre cette maxime jusques sur les femmes en gé-

néral ; mais on me passera peut-être que , lorsque la jalousie & la rage sont au-dehors inactives chez elles , on peut tout attendre & tout craindre de ce que ces passions peuvent opérer dans le fond de leur ame.

Ladi Bellafton va nous en fournir un exemple. Sa haine pour Sophie étoit au comble ; elle l'accabloit de caresses , en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croisoit ou détruisoit à chaque instant ses plus flatteuses espérances.

Nous avons dit qu'un jeune cavalier avoit aidé Sophie à sortir de la comédie le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Le lord Fellamar (car telle étoit sa qualité) avoit déjà vu Sophie chez sa tante , & en étoit éperdument amoureux. Il n'avoit pas manqué , dès le lendemain de l'aventure de la comédie , de venir savoir des nouvelles de la santé de miss Western , & de faire éclater , dans une longue visite , tout l'intérêt que son cœur y paroissoit prendre.

Ladi Bellaſton crut le jeune lord très-propre à remplir ſes deſſeins. Dès le jour même elle devint ſa confidente , & le trouva ſi amoureux , qu'elle en eſpéra tout.

Fellamar , informé de la naiſſance & des grands biens de miſs Weſtern , ne tarda pas à parler mariage. C'eſt où ladi Bellaſton l'attendoit.

Je vous répondrois bien , lui dit-elle (avec un air qui jouoit l'embarras) , du conſentement de ſon pere : l'honneur d'une telle alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais je prévois un obſtacle invincible , dont je rougis de vous inſtruire. Vous avez un rival , milord ! & un rival qui , bien qu'indigne d'être nommé , n'en eſt pourtant pas moins à craindre.... Ah , madame ! ſ'écria le lord Fellamar , vous me glacez le cœur : vous venez de m'aneantir.

Fi donc ! milord , lui dit la dame , j'imaginois au contraire vous enflam-

mer, vous voir tonner contre cet odieux rival, & n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom..... Et vous prétendez être amoureux !....

Si je le suis ! s'écria-t-il..... Oui, je le suis, madame, & au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez, parlez de grace ! Quel est donc cet heureux mortel ?--

C'est..... j'en rougis encore un coup, pour elle & pour mon sexe entier !..... c'est un misérable, un bâtard, un enfant trouvé, en un mot, un faquin, plus méprisable, à tous égards, que le dernier de vos laquais.

O ciel ! s'écria-t-il, en frémissant, se peut-il qu'une jeune personne, douée de tant de charmes, puisse avoir le cœur aussi lâche ?.... Hélas, milord, répondit miladi, voilà ce que produit une éducation de campagne !..... C'est le poison des jeunes filles ; c'est-là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule ; qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si roma-

mesques , que la meilleure compagnie de Londres , & le cours d'un hiver entier , sont à peine capables de les déraciner entièrement.

En vérité , madame , répliqua Fellamar , votre parente est d'un prix trop considérable & trop précieux à mes yeux , pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sauroit être trop tôt prévenue.

Hélas , milord ! dit la bonne dame , comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre Sophie ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour m'ouvrir entièrement à vous , je tremble à chaque instant d'apprendre sa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends , madame , excite ma compassion bien plus que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentimens pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit pré-

venir la perte d'un si rare trésor.... Ma^m dame ne lui a-t-elle pas déjà parlé à ce sujet ?.... & la raison...

La raison ! s'écria lady Bellafton , en éclatant de rire ; connoissez-vous donc assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien contre leur penchant ? Le tems , milord , le tems est le seul médecin qui puisse les guérir. Mais je n'ignore pas qu'il est peu du goût de Sophie ; & c'est ce qui redouble mes terreurs... Chaque instant les augmente ; & je commence à croire que d'autres moyens.....

Que faut-il faire ? s'écria milord ; quels moyens peut-on employer ? Il n'en est point que je ne tente.... O miladi ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprenne ?

En vérité , je ne fais que vous dire , répondit la dame..... Attendez ! je m'y perds !..... Ma foi je n'y vois goutte..... Si l'on veut la sauver , il en est tems : il faut agir.... & , comme je vous le disois

tout-à-l'heure , les moyens violens sont absolument nécessaires.... Attendez !.... j'en entrevois un , désagréable cependant , & dont je suis presque effrayée moi-même..... Mais il exige de la tête , & je dois vous en avertir.

Je ne crois pas , madame , lui dit-il , être suspect du côté du courage : il faudroit même en avoir assez peu pour reculer en pareil cas.

Ah , milord ! répondit-elle , je fais qu'on peut compter sur vous..... C'est de moi seule que je doute : car je sens trop combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire , seroit , sans doute , de nature à effrayer toute autre femme..... & si je n'étois bien certaine.....

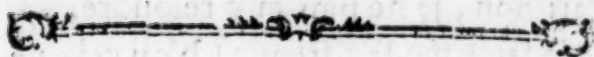
Le lord eut d'autant moins de peine à la rassurer sur ce point , qu'il jouissoit de la réputation la plus integre & la mieux méritée.

Eh bien , s'écria miladi , vous surmontez tous mes scrupules ; je vais.....

Mais non , je ne puis m'y résoudre.....
 l'idée seule me fait frémir ! Non cela ne
 sera jamais.... essayons d'abord tous les
 autres moyens. Pouvez-vous dîner avec
 moi?... vous aurez le plaisir de la voir
 aussi long-tems que vous voudrez.... &
 nous n'avons pas un moment à perdre.
 Nous n'aurons aujourd'hui chez moi
 d'autres convives que ladi Betty , miss
 Eagle , le colonel Hampsted & Tom
 Edwards.... Ils ne resteront pas , & je ne
 serai au logis pour personne : vous en
 ferez plus à votre aise. Je réponds même
 de trouver l'occasion de vous convain-
 cre de tout l'attachement de Sophie pour
 son indigne amant.

Fellamar remercia ladi Bellafton , ac-
 cepta son dîner , & sortit pour se mettre
 en état de reparoître bientôt plus décem-
 ment chez elle.





C H A P I T R E II.

Suite du complot contre SOPHIE.

QUOIQUE le lecteur ait conçu, dès long-tems, que ladi Bellafton étoit un membre, & des plus importans, de ce qu'on appelle le *grand monde*, elle l'étoit en même tems de celui que la mode appelloit alors le *petit*: expression qui désignoit certaine société ou coterie qui floriffoit dans le royaume.

Parmi les différens réglemens que les associés s'étoient imposés, chacun d'eux, par exemple, étoit tenu de se signaler chaque jour par quelque tour ou quelque fausseté plaisante, & que la coterie entiere avoit soin de répandre comme vraies dans tous les différens quartiers de Londres.

Tom Edwards, dont nous avons parlé

dans le chapitre précédent , étoit de ce comique corps. Ce fut sur lui que miladi jeta les yeux pour débiter la fable qu'elle avoit conçue , lorsque la compagnie du dîner , à l'exception de milord Fellamar , seroit sortie , & qu'elle donneroit le mot à Tom Edwards.

Que le lecteur imagine donc être à huit heures du soir; que ladi Bellafton, le lord Fellamar , miss Western , & Edwards , finissent une partie de wisth (*) ; & que ladi Bellafton, au dernier tour, donne le mot à Edwards , en lui parlant ainsi..... En vérité , mon pauvre Tom , vous ne ferez bientôt plus supportable ! Vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles ; & maintenant vous ne savez , ni ne dites plus rien !... Est-ce ma faute , miladi ? répond à l'instant Edwards : le monde est aujourd'hui si bête , si stupidement engourdi , qu'il ne pro-

(*) Jeu de cartes alors à la mode en Angleterre , & maintenant en France.

duit plus rien d'intéressant.... Mais à propos ! je me rappelle un terrible accident..... Le colonel Wilcox.... Il est connu de vous, je crois?... ainsi vous le plaindrez autant que je le plains moi-même....

De quoi donc s'agit-il, répondit lady Bellafton ?

Il s'est battu ce matin ; il a tué son homme.... & voilà tout.

Le lord Fellamar, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué ? Un jeune homme, répondit froidement Edwards, un inconnu, arrivé depuis peu dans Londres.... que l'on dit parent d'un M. Alworthy, que je crois de la connoissance de miladi. J'ai vu porter le mort dans un café.... Ma foi c'étoit un fort bel homme !

Sophie, qui battoit les cartes au moment qu'Edwards avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout-à-coup : ces sortes de récits avoient toujours droit de l'affecter extrêmement.

A peine eut-elle entendu celle-ci , qu'après avoir donné trois quarts à l'un , sept à l'autre , & dix au troisieme , le reste lui glissa des mains , & la pauvre mis tomba évanouie dans son fauteuil.

La compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit ; on la secourut ; elle revint , & pria qu'on la conduisît dans son appartement , où ladi Bellafton lui apprit , en éclatant de rire , que c'étoit une mauvaise plaisanterie de sa façon ; & lui jura pourtant que ni milord , ni Edwards lui-même , ne favoient rien du secret de l'affaire.

Le lord Fellamar n'eut pas besoin d'autres preuves pour être convaincu que tout ce que ladi Bellafton lui avoit appris , n'étoit que trop vrai.

Grand pour-parler en conséquence entre ladi Bellafton & lui , dès qu'elle fut revenue de chez Sophie , & d'où naquit un projet , qui , malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'affreux aux yeux

de milord même , fut pourtant bientôt justifié par la légitimité de ses intentions , mais qui ne révoltera pas moins plusieurs de nos lecteurs.

Il fut arrêté que le lendemain , vers sept heures du Soir , Sophie , par les soins de ladi Bellaſton , ſe trouveroit ſeule dans ſon appartement , & que milord y ſeroit introduit.

Enchantée de cet arrangement , dont le ſuccès lui ſembloit infaillible , vu les meſures déjà priſes pour écarter tous les domeſtiques , miladi Bellaſton , après le départ du lord , ſe mit tranquillement au lit. Sophie forcée , après certain éclat , d'épouſer Fellamar , n'eût plus laiſſé d'eſpoir à Jones ; & Jones , une fois ſans eſpoir , ne pouvoit plus échapper à ladi Bellaſton. Quel plaſir ! quel triomphe pour elle ! Tout la juſtifioit d'ailleurs aux yeux de la famille de Sophie , ainſi qu'à ceux du monde entier : car , en arrachant miſs Weſtern à un attachement honteux , elle lui pro-

euroit un époux , qui , par son rang & sa fortune , ne pouvoit qu'honorer la parenté de cette fille.... Ainsi gloire & profit de tous les côtés.

L'autre conspirateur n'étoit pas tout-à-fait si tranquille : son cœur , malgré lui-même , étoit en proie à ces noires agitations , si sublimement peintes par Shakespeare (*), lorsqu'il fait dire à Brutus , déterminé à immoler César.....

Que l'homme est foible ! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution , ne soit jamais rempli que de songes funestes & de chimères effrayantes ! Faut-il que cet homme frémissse à chaque instant à l'aspect des dangers qui se multiplient !.... Il les surmonte , je le veux ; mais son cœur , tel qu'un état que déchire une guerre intestine , n'est pas moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent.....

(*) Théâtre anglois , Tom. III.

La violence de la passion qui lui avoit fait adopter ce projet , lui rappelloit en vain qu'une parente de Sophie , non seulement l'avoit conçu , mais le croyoit utile & nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de milord n'offroit alors à sa pensée que l'attentat auquel il s'engageoit , revêtu des horribles couleurs & des funestes conséquences qui marchaient à sa suite. Il en fut ébranlé : la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur , & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; & Fellamar , très-résolu d'abandonner des espérances si contraires à la noblesse de ses idées , se hâta de se rendre chez miladi Bellafton.

Cette dame , quoiqu'il fût tard , étoit encore au lit... Sophie étoit assise à côté d'elle , lorsqu'un domestique vint annoncer le lord , que l'on fit prier de monter. Miss Western , à ces mots , pria sa cousine de ne point recevoir , à



H. Gravdot del.

l'avenir, les visites du lord, en lui faisant part de la déclaration qu'il lui avoit faite, de l'éloignement qu'elle avoit pour lui, & du dessein où elle étoit de ne plus se trouver seule avec cet amant importun.

Eh, bon Dieu ! mon enfant, lui dit ladi Bellafton : voilà nos campagnardes ! toutes pensent à l'unisson ; la moindre politesse est une déclaration pour elles : tout homme qui les flatte, ou leur sourit, est toujours un amant. Quoi ! parce que milord est galant, il vous aime ? La conséquence est admirable !.. Plût au ciel qu'il pensât ainsi ! vos refus me surprendroient fort.

Eh bien, madame, répondit fièrement Sophie, jouissez de cette surprise. Si je suis libre encore chez vous, je ne le reverrai jamais.

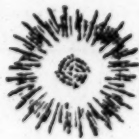
Oh ! ne craignez rien, ma petite, répliqua miladi ; on ne prétend pas vous contraindre. Si votre projet est de suivre bientôt le très-illustre M. Tom Jo-

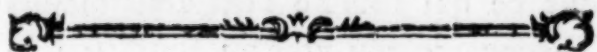
nes ; sans doute , pour vous plaire , il faudra bien y consentir.

C'est abuser un peu durement de vos droits , madame!... Mais apprenez que mes devoirs me sont connus... sur-tout, que je n'aurai jamais d'époux que des mains de mon pere.

Eh bien , tant mieux , tant mieux , mademoiselle!.... Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin , votre appartement est ouvert. Je suis moins timide que vous ; je recevrai milord à ma toilette.

Sophie , après une profonde révérence , se hâta de sortir , & Fellamar fut introduit chez miladi.





CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !

MILADI Bellaſton informée des ſcrupules du jeune lord , le traita à-peu-près comme un vieux ſolliciteur de Neuwgare (*) traite un témoin encore novice , qui lui propoſe des ſcrupules.

Mon cher lord , lui dit-elle , vous avez le cœur foible ; vous avez l'air malade : voudriez-vous de l'élixir de ladi Edgely ?..... N'êtes-vous pas honteux ? Peut-on montrer plus de puſillanimité ?..... Quoi , le ſeul mot de rapt vous épouvante !.... Oh , pour le coup , ſi l'hiſtoire d'Hélène étoit plus moderne , j'aurois peine à le croire : je douterois du moins de la fermeté de Pâris ; car ,

(*) Priſon de Londres.

pour ce qui touche l'extrême facilité d'Hélène , je n'y vois au fond rien de trop étonnant... Cependant le courage , dans tous les tems, eut droit de plaire aux femmes.... & le ravissement des Sabines en est une nouvelle preuve. Je crois même avoir lu dans M. Hook (*), que ces Sabines , dans la suite , aimèrent leurs maris. Mais notre siècle est plus modeste ; & je cherche en vain quelque exemple moderne en faveur des amans d'aujourd'hui... Attendez cependant !... Eh , de grace , madame , s'écria Fellamar , cessez de me trouver si ridicule !

Pourquoi donc , milord ? Imaginez-vous qu'il soit une femme en Angleterre qui , du moins dans son cœur , ne se moquât pas maintenant un peu de vous ?..... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage ; vous me poussez jusqu'à trahir mon sexe même.

(*) Auteur d'une Histoire romaine.

Mais la pureté de mes intentions me soutient.... Ah , s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente , que j'aime malgré moi ! Mais j'ai votre parole ; vous m'avez promis d'être son époux : sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances , & je compte sur votre fermeté.... Hélas ! sans de pareils motifs , m'exposerois-je à tout ceci ?... Car enfin , son amant est aimable ; & ses ennemis même rendent justice à son courage.

Que ceux de nos lecteurs , qui ont eu le plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse , me disent naturellement si toute la douceur d'une voix , dût-elle être d'une syrene , les rend moins dures à l'oreille ?..... Un fait certain , c'est que Démostènes & Cicéron même en personne , n'eussent peut-être pas manié plus adroitement l'ame du pauvre lord , que ne fit Ladi

Bellafton dans cet instant, qu'elle regardoit comme décisif.

Ses yeux , constamment fixés sur son disciple , n'eurent pas sitôt entrevu son trouble , & les nouveaux sentimens qui l'agitoient , que changeant tout-à-coup de méthode , & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle prétendoit émouvoir : Milord , dit-elle gravement , vous vous appellerez peut-être que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere , & qui m'avez inspiré ces idées. Vous n'avez pas imaginé , sans doute , que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente : 40000 livres sterling n'ont pas besoin d'avocat , & portent , si je ne me trompe , leur recommandation avec elles.....

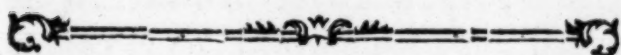
Ah , madame ! interrompit Fella-mar , la beauté de Sophie en a bien moins besoin encore que sa fortune. Ja-

mais femme n'eut , selon moi , la moitié de ses charmes.

Pardonnez - moi , pardonnez - moi , milord , répliqua ladi Bellafton , (en minaudant à fon miroir) j'en ai connu que vous n'eussiez pas ravalées jusqu'à ce point..... Ce n'est pas que je prétende rabaisser les attraits de Sophie ; elle est très-aimable fans doute..... & ce qui me chagrine uniquement , c'est que peut-être , avant peu d'heures , nous la verrons la proie d'un beau monsieur , qui sûrement ne la mérite pas ; quoique je sache , à n'en pouvoir douter , qu'il a réellement de la bravoure.

Je fais qu'il ne la mérite pas , madame , répondit le lord (en s'appliquant le propos de la dame) ; mais je vous le garantis brave homme ; & si le ciel , ou vous , ne traversez pas ses desseins , j'espère , avant qu'il soit une heure , que vous m'avouerez pour votre parent.

Ah ! vous parlez enfin , s'écria milord..... Partez , volez , milord , ne craignez point d'obstacles de ma part.



CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser & pour surprendre.

SEPT heures étoient sonnées , & la triste Sophie , seule dans son appartement , s'amusoit à lire une tragédie : c'étoit *le Fatal Mariage* (*). A la scène où l'infortunée Isabelle dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux , le livre étoit tombé des mains de notre héroïne , & son visage étoit couvert de larmes ; lorsque milord Fellamar s'offrit tout-à-coup à ses yeux. Sophie se leva , & ne dissimula point sa surprise.

(*) Ou *l'Adultère Innocent* , comi - tragédie de M. Southerne. Théâtre anglois, *tome 8* , chez Bauche, quai des Augustins,

Je crains, madame, dit le lord, en s'inclinant très-bas, d'être entré chez vous un peu trop brusquement. Je crois, répondit miss Western, d'un ton un peu altéré, qu'une visite de ce genre a quelque droit de me surprendre..... Mes yeux, en cas, dit le lord, vous ont foiblement exprimé tout ce que m'ont inspiré vos charmes. S'il vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur, vous seriez moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, & assez bien je crois, par un coup d'œil plein de mépris.

Milord fit alors une autre harangue, & très-diffuse, sur la tendre vivacité de sa passion; jusqu'à ce que Sophie, tremblante & perdant patience..... je crois en vérité, milord, s'écria-t-elle, que vous extravaguez ?..... cela seul, du moins, peut excuser un procédé tel que le vôtre..... Vous avez raison,

madame , s'écria Fellamar à son tour : pardonnez donc aux effets d'un mal dont vous seule êtes la cause ; la violence de mes feux trouble tellement ma raison , qu'il seroit , sans doute , cruel de ne pas faire grace à mes égaremens..... Milord , lui dit Sophie , de plus en plus épouvantée , je n'entends ni ne veux entendre de pareils propos..... Souffrez donc , madame , que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur , mon ame , & tous mes sentimens ; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous ; que je vous peigne des transports qui vont (je ne le sens que trop !) jusqu'à l'extravagance. Et moi , lui dit en se levant Sophie , que je vous quitte dans l'instant , en vous priant de ne me revoir jamais. Non , madame ! s'écria Fellamar , en l'arrêtant , non cruelle , n'espérez pas me fuir ainsi : vous auriez pitié de mes maux , pour peu qu'ils vous fussent connus.

L'amoureux lord , en s'emparant alors de la main de Sophie , & en poussant un long soupir , exprima ses sentimens avec une véhémence extrême , & finit par lui jurer que s'il régnoit sur l'univers , il en mettroit le couronne à ses pieds. Sophie , en cet instant , réunissant toutes ses forces pour dégager sa main , lui répondit avec courage : & moi je vous jure , à mon tour , que ce présent , & celui qui me l'offriroit , seroient également méprisable pour moi.

Arrêtez , madame ! s'écria Felle-mar , en courant après Sophie , qui gagnoit la porte , & en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés que le désespoir autorise..... Ah ! si j'avois pu me flatter que mon nom , mon rang & ma fortune eussent pu vous toucher , avec quels sentimens respectueux , avec quelle vive tendresse ne les aurois-je point offerts à ma Sophie !..... Mais rien ne sauroit me

réfoudre à renoncer à tant de charmes...

Perdez un vain espoir , milord , lui dit Sophie , d'un air aussi fier qu'imposant : je jure , par l'honneur , que je ne vous verrai jamais !..... Laissez ma main , vous dis-je ? je veux & je prétends sortir..... j'ai déjà trop souffert ici.

Ainsi , madame , s'écria Fellamar , ce moment m'est trop précieux pour le perdre : car je ne veux , ni ne puis me résoudre à vivre désormais sans vous... Qu'annonce ce propos milord ? lui dit Sophie , aussi tremblante qu'indignée ; savez-vous bien que je vais sonner ?..... & que bientôt..... Je ne crains rien , madame , répondit Fellamar : ma seule crainte est celle de vous perdre. S'il ne me reste qu'un moyen pour prévenir un tel malheur , imputez-le à vous même , imputez-le à mon désespoir.... Il se mit alors en devoir de l'arrêter , & de la prendre dans ses bras. Mais Sophie , quoique épouvan-

tée , étoit forte ; & l'indignation ajoutoit encore à sa vigueur. Ses cris , sans les soins que lady Bellafton avoit pris d'écarter tous les gens , n'eussent pu manquer de lui attirer un prompt secours. Mais la fortune , heureusement pour miss Western , y suppléa dans cet instant. D'autres cris , qu'on entendit sur l'escalier , couvroient presque ceux de Sophie , & faisoient retentir la maison..... Où est-elle ? où diable est-elle ? crioit une voix enrouée : montre-moi donc sa chambre , dis-je ?.... parle coquin.... où loge ici ma fille ? je fais quelle est dans la maison ; & dussé-je y mettre le feu , je prétends à l'instant la voir.... Ces mots n'étoient pas achevés , que la porte poussée & ouverte à deux battans , livra passage dans la chambre de Sophie à M. Western , suivi de son ministre , & d'un cortège de goujats.

Sophie , dans l'instant même , avoit reconnu la voix de son pere , & l'avoit

reconnue avec plaisir : que l'on juge à quel point elle se croyoit alors malheureuse!.... Milord , malgré l'impétuosité de ses transports , entendit celle de la raison , qui lui dit que l'occasion cessoit d'être favorable pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille* , répété vingt fois sur l'escalier , lui avoit annoncé très-clairement la qualité du *fâcheux* qu'il alloit voir paroître. Il avoit lâché prise sur le champ ; & notre héroïne s'en trouvoit quitte pour un mouchoir tant soit peu dérangé.

Si l'imagination du lecteur ne seconde pas nos efforts , nous manquerons peut-être de talens pour peindre , à notre gré , la situation de ces deux personnages , au moment que M. Western entra dans cette chambre..... Sophie pâle , hors d'haleine , raccommodant son mouchoir , & lançant des regards de feu sur le lord , se balançoit dans un fauteuil , effrayée , & pourtant charmée de la présence de son pere.

Milord , à côté d'elle , sa bourse à cheveux sur l'épaule , l'ajustement fort en désordre , le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que de coutume , déconcerté , chagrin , & le maintient très-ridicule.

Quand à M. Western , disons très-bonnellement , & sans métaphore..... qu'il étoit ivre : circonstance qui , jointe à la fonge habituelle de son tempérament , ne pouvoit produire qu'un tas d'invectives , de blasphèmes , & de reproches , qui , sans doute , eussent été suivis d'effets plus violens encore , si le ministre Supple n'avoit eu la prudence de se placer entre M. Western & sa fille , & de représenter , à propos , au rustique seigneur , qu'il n'étoit point ici dans son château... Pour Dieu ! monfieur , s'écrioit M. Supple , songez donc en quels lieux vous êtes ; songez au rang de lady Belaston ! Daignez , daignez calmer votre colere ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir

d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vengeance ; c'est l'affaire du ciel. Je vois, oui, mon cher monsieur, je vois le repentir écrit dans les yeux de votre Sophie ! si vous lui pardonnez, je suis garant de son obéissance.

La vigueur du ministre avoit d'abord été plus utile à Sophie, que les traits de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré.... Eh bien, dit en rugissant le vieux gentilhomme, je lui pardonne, au cas qu'elle l'épouse. Oui, Sophie, je te pardonne si tu l'épouses..... Tu ne me réponds pas ?.... Quoi, tu ne consens pas à l'épouser ? Rage & damnation ! quoi, tu ne le veux pas ? Quoi, tu ne veux pas même me répondre ?.... ah, la maudite vengeance qu'une fille !

Eh, de grace, monsieur ! au nom du ciel, monsieur ! (dit le ministre) daignez vous modérer. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne :

vous la mettez au point de n'oser vous répondre.

Tais-toi, vieux Capellan, répondit en jurant le pere..... plaisant ministre, en vérité! qui soutient la révolte..... & tu comptes sur un bénéfice? & tu l'attends de moi?..... oui, oui, parbleu! je te le garde. Pardonnez-moi, monsieur, répondit humblement M. Supple; vous concevez mal mes idées, & jamais.....

Milady Bellafton, qui parut alors, épargna au ministre la peine d'achever. M. Western, conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur, après l'avoir saluée d'une révérence aussi profonde que mauffade, & d'un long compliment du dernier siècle..... Eh bien, Milady cousine, s'écria-t-il, la voilà! je la retrouve enfin cette petite créature, coëffée d'un gueux, entêtée d'un gredin, indigne d'être mon valet; & qui, pour les beaux yeux de ce maraud, refuse

indignement l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !.....

En vérité, cousin Western, répondit la dame, je crains bien que vous n'ayiez tort ; je crains assurément que vous ne rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même très-convaincue qu'elle a trop de bon sens pour s'opposer à vos desirs, dès qu'ils lui sont avantageux.

Ceci, comme on peut le sentir, étoit une méprise volontaire de la part de lady Bellafton, qui n'ignoroit pas les intentions de M. Western ; mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de milord Fellamar.

Eh bien ! s'écria Western, eh bien, mademoiselle ! entendez-vous ceci ? toute votre famille est pourtant de mon avis !... Allons, Sophie, sois bonne fille ; deviens enfin obéissante, & fais le bonheur de ton père.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit Sophie, j'espère, mon-

fieur , que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir , morbleu ! c'est trop mentir ; & tu le fais , s'écria le bonhomme..... Ma cousine , interrompit gravement lady Bellaſton , c'est pouſſer un peu trop loin la défobéiſſance : votre intérêt eſt le ſeul but qu'on enviſage ; & l'alliance qu'on vous propoſe , eſt auſſi avantageuſe qu'honorable. Je ſuis ſûre , du moins , que toute la famille , & même tous vos vrais amis , ſont de ce ſentiment.

Tout le monde ! tout le monde , s'écria Western : ce n'eſt même pas moi qui la lui ait propoſée. Elle ſait que c'eſt ſa tante qui m'en a parlé la première..... Allons , allons , Sophie , encore un coup , ſois bonne fille , obéis à ton pere ; que milady couſine ſoit enfin témoin de ton obéiſſance....

Allons , allons , chere Sophie , s'écria lady Bellaſton , donnez-moi votre main. C'eſt ainſi qu'on abrège aujourd'hui le

tems & les longueurs des cérémonies amoureuses.

Bon , dit le pere , à quoi sert de perdre le tems ? Ils en auront de reste pour se faire l'amour après le mariage.

Milord Fellamar , qui n'avoit jamais oui parler de Blifil , & qui avoit mille raison pour croire que ladi Bellaston parloit en faveur ; présumant même , avec assez de vraisemblance , que M. Western lui étoit favorable..... Puisque je suis assez heureux , dit-il , en s'approchant de lui , pour avoir mérité de plaire à monsieur , sans avoir l'honneur d'en être mieux connu , oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur , dans le moment présent ?.....

Plait-il , monsieur ? lui dit Western. Que dites-vous ? que me demandez-vous ? & qui diable êtes-vous ?

Monsieur , lui dit l'autre , un peu surpris du compliment... on me nomme milord Fellamar ; & je me crois heu-

reux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Qui ? toi ! répliqua Western , toi ! tu serois mon gendre ? avec ton habit galonné !... Que la peste t'étouffe.

Tout autre que le pere de Sophie , reprit en reculant le lord , ne me parleroit pas ainsi. Je lui dirai pourtant que ce propos n'est pas tout-à-fait de mon goût , & que si mon ressentiment n'étoit pas retenu....

Ton ressentiment ! interrompit Western ; eh parbleu ! qui te craint ?..... est-ce ton cordon bleu qui te rend si fier ?..... Mets-le à bas tout-à-l'heure , & tu verras bientôt un beau-pere qui te régalerà comme tu le mérites.

Monfieur , lui dit froidement Fellamar , je fais ce que je dois aux dames... & je fors fort content de vous. Jusqu'au revoir M. Western.... miladi , je vous salue.

Dès qu'il fut parti , ladi Bellafton s'approchant de M. Western : juste

ciel ! cousin , lui dit-elle , qu'avez-vous fait ? Savez-vous qui vous venez d'insulter ici ? C'est un seigneur du plus haut rang ; l'un des plus opulens d'Angleterre... Il me fit hier des propositions pour votre fille : propositions que vous eussiez très-certainement acceptées , & avec grand plaisir...

Répondez de vous-même , miladi cousine , lui dit Western ; je ne veux rien avoir à démêler avec vos lords. Ma fille épousera un bon & brave gentilhomme campagnard : j'en ai arrêté un pour elle..... & elle l'épousera.... Je suis fâché de tout mon cœur , de l'embarras qu'elle vous a causé... J'en ferois pourtant , au besoin , tout autant pour vous-même : les parens sont faits pour s'entr'aider..... Sur quoi je vous souhaite le bon soir... Allons , mademoiselle , ou suivez-moi de bonne grace , ou l'on vous portera dans le carrosse.

Sophie lui dit qu'elle suivroit par-

tout son pere avec plaisir , & le pria seulement de permettre qu'elle allât en chaise.

Nenni , nenni , s'écria Western ! je me ris de ces sortes de délicatesses ; & je ne te perds plus de vue.... Bon soir , encore un coup , lady cousine , dit-il (en s'emparant de la main de Sophie , de façon à la faire crier), allons, allons, deviens bonne fille , & tout ira bien... Oh , tu l'épouseras ! oui , tu l'épouseras , parbleu ! je t'en réponds !...,

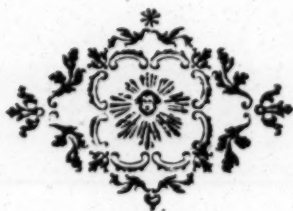
Honora , qui les attendoit au bas de l'escalier , après avoir présenté ses respects à M. Western , se mit en devoir de suivre sa maîtresse..... Doucement ! doucement , madame la foubrette , s'écria-t-il , en lui donnant un coup de coude : gardez-vous bien d'approcher de chez moi.

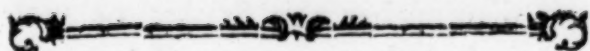
Quoi ! vous voulez aussi m'ôter jusqu'à la femme qui me sert ? s'écria la triste Sophie.

Eh , vraiment ou , mademoiselle !

lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous en aurez bientôt un autre , & meilleure que celle-ci. Oh ! cette chere demoiselle est de trop bon conseil , & vous savez trop bien les suivre.... Allons, allons, marchons, & marchons vite.

A ces mots , après s'être emparé de sa fille , & l'avoir précipitée dans son fiacre , avec le ministre , il y monta lui-même , & ordonna au cocher de marcher vite à son auberge.





CHAPITRE V.

*Par quel moyens M. WESTERN
étoit parvenu à découvrir l'asyle de
SOPHIE.*

QUOIQUE nos lecteurs soient sans doute accoutumés à voir , dans nos romans modernes , des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celle de M. Western ; nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde , que nous croyons devoir expliquer par quel hasard le pere de Sophie avoit été instruit de sa retraite chez miladi Bellafton.

Nous avons dit , je crois , dans le chapitre 3 du treizieme livre de cette histoire , que madame Fitz-Patrick s'étoit mise en tête , qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec son oncle & sa tante Western ,

étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones , & de la remettre , s'il étoit possible , entre les mains de son pere. Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet , cette dame s'étoit enfin déterminée à écrire la lettre suivante à la sage madame Western :

Ma très-honorée dame ,

Le motif qui m'engage à vous écrire cette lettre , la rendra peut-être moins désagréable aux yeux de ma chere tante , que toutes celles que j'ai l'honneur de lui adresser jusqu'aujourd'hui : une niece , assez malheureuse pour avoir encouru son indignation , lui parle ici d'une niece qu'elle aime.

Sans songer à me justifier que par mon repentir , j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds ; lorsque , par le plus singulier des hasards , j'ai rencontré ma cousine Sophie , dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même , mais dont je suis assez instruite pour

craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est éprise ; il est aimable, & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire comme je l'ai connu : mais j'ai cru devoir ce matin changer de logement , pour éviter qu'il ne trouvât enfin celui de ma cousine ; car il l'ignore encore , & je crois à propos de le lui cacher , jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sauroit faire trop promptement. Apprenez donc , ma chere tante , que Sophie est maintenant chez Milady Bellafton , & que cette dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Milady vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un , dont la prudence consommée , & les sublimes connoissances , n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner tout ce qui peut résulter d'un fait , dont mon peu d'usage du monde n'entrevoit qu'obscurément les apparences. J'ose espérer,

*madame , que mon zele & mon sincere
attachement pour ma famille , en cette
occasion , trouveront grace devant vous ,
& me rendront enfin l'amitié d'un tante
que j'honore. Ce bonheur seul peut faire
la félicité de celle qui sera toute sa vie ,
avec le plus profond respect ,*

Ma très-honorée dame ,

*Votre très-soumise , très-obli-
gée niece , très-obéissante ,
& très-humble servante ,
HENRIETTE FITZ-
PATRICK.*

Madame Western étoit restée chez son frere depuis la fuite de Sophie , dans l'intention de consoler le pauvre gentilhomme ; & nous augurons déjà , si l'on n'a point perdu de vue le caractère de la dame , de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout , le dos au feu , une tabatiere à la main , occupée à chapitrer son cher frere , qui n'en

fumoit pas moins tranquillement sa pipe, l'orsqu'on lui apporta la lettre que nous venons de lire.

Tenez, dit-elle, monsieur, après l'avoir légèrement parcourue, voici des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre; & si vous voulez suivre mes conseils, rien n'est encore désespéré.

Lire, ou plutôt dévorer la lettre des yeux, s'élancer hors de sa chaise, jeter sa pipe au feu, pousser un cri de joie, appeler tous ses gens, demander ses bottes, ordonner qu'on sellât ses chevaux, & qu'on courût chercher le ministre Supple : tout cela fut, pour M. Western, l'ouvrage d'un instant.

Eh bien, dit-il ensuite, (en se retournant vers sa sœur, qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide, on vous croiroit presque fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille..... Mon frere,

répondit gravement la dame , le politique un peu profond s'attache rarement aux apparences. Les choses , j'en conviens , sont un peu moins désespérées qu'au moment où les Hollandois virent Louis XIV aux portes de leur capitale. Mais , pour traiter une affaire telle que la nôtre , il faut une souplesse de génie , & certain tour d'esprit , dont mon frere Western peut n'être pas absolument doué. Il est un *décorum* & des égards à observer avec une femme du rang de miladi Bellafton , qui exigent une étude réfléchie , non seulement du monde , mais encore des procédés admissibles , & d'une espece un peu supérieure à celle que j'ai cru connoître dans mon frere.

Ma sœur ! s'écria vivement Western , je fais depuis long - temps la bonne opinion que vous avez de moi. Mais vous verrez , en cette occasion , s'il est autant de fots que vous l'imaginez ,

dans la famille des Western. Je crois avoir assez long-tems vécu pour connoître , du moins , jusqu'où s'étend l'autorité des peres , ainsi que les loix du pays ; j'en fais assez , du moins , pour me sentir autorisé à reprendre ma fille par-tout où je pourrai la retrouver.

Vous me faites trembler , s'écria-t-elle , pour le succès d'une affaire que vous allez , indubitablement , gâter , si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous imaginer que la maison d'une femme de qualité soit dans le cas de pouvoir être profanée par vos magistrats subalternes ? Non , mon frere , détrompez-vous. En arrivant à Londres , commencez , croyez-moi , par vous faire habiller un peu plus décemment (car vous n'êtes , en vérité , point présentable , même chez des bourgeois , si vous n'avez d'autres habits).

Envoyez delà présenter vos respects à miladi , & demander la per-

mission d'être , en personne, admis chez elle. Si la réponse est favorable , ce que j'augure devoir être , racontez - lui poliment votre histoire ; faites usage de mon nom , (car le vôtre , je crois , lui est à peu près inconnu) & je vous garantis qu'elle pourra peut-être vous entendre , & vous remettre votre fille. Telle est, monsieur , la route qu'il faut suivre..... Mais des juges de paix ! des commissaires !... Eh si donc, mon frere ! en usait-on jamais ainsi avec une femme de qualité, sur-tout dans un pays qu'on ne regarde plus comme barbare ?

La peste soit de vos égards ! s'écria Western. Ne faut-il pas encore que j'aille m'épuiser en complimens avec une illustre C..... qui me retient ma fille ?..... Non, chere sœur, jamais. Oh ! je connois dès long-tems vos idées : les loix , à votre sens , ne sont faites que pour les hommes , & les politesses pour vous..... Pures chimeres,

chimères , chere sœur. J'ai consulté sur ce point là plus d'un savant ; & les loix n'exceptent personne.

M. Western , reprit-elle , d'un ton majestueux , je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour..... & que vous devenez ce qu'on appelle un ours des plus complets.

On devient ce qu'on peut , madame : si vous êtes polie , à la bonne heure ; mais au diable si je m'en apperçus jamais. Quoi qu'il en soit , je ne suis pas plus ours qu'un autre , & je connois des gens qui pourroient mieux y ressembler.

Courage , mon cher frere ! aïlons , ne vous refusez rien : parlez , parlez , monsieur , & bavardez tout à votre aise : *je ne vous en méprise pas moins de tout mon cœur* *. Ma famille pourtant exige ici que je me sacrifie..... allez , monsieur , j'entreprends cette affaire :

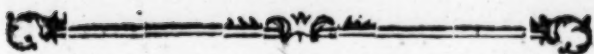
* Madame Western dit ces mots en français.

une cour tant soit peu polie, veut un autre ministre que vous.... Le Groenland pourroit peut-être seul vous convenir.

Grace au ciel , s'écria le frere , je ne vous entends pas.... Ceci est apparemment un échantillon de votre jargon hanovrien. Quoi qu'il en soit , je veux bien être aussi poli que vous , & ne point me fâcher de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parens , même en se querellant , doivent toujours rester amis : on reçoit , on rend , tout se passe , & , quant à moi , j'ai le cœur bon , & je n'y pense point à mal. Si vous voulez aller à Londres , à la bonne heure ; j'en suis peu curieux : je n'y fus jamais que dix jours , je m'y ennuyai neuf , & ne m'y reconnoîtrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez un peu plus éclairée que moi sur bien des choses ; & que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous , que vous avec moi , s'il s'agissoit d'un fait , ou de chasse ,

ou de chien..... Oh ! s'écria la dame ,
 c'est de quoi je ne m'aviserai jamais.....
 A la bonne heure , reprit Western ;
 & moi , je vous promets de ne plus
 disputer sur le reste. Alors (pour se
 servir de l'expression même de la dame),
 après une ligue signée entre les parties
contendantes, la paix se rétablit dans la
 maison. Les chevaux étoient scellés ; le
 ministre arriva ; on partit , en promet-
 tant à madame Western de suivre de
 point en point ses conseils ; & elle alla
 se préparer a le suivre le lendemain.
 Mais M. Western , après s'être consulté,
 en route , avec le ministre Supple , crut
 pouvoir se dispenser de toutes les for-
 malités préliminaires , prescrites par la
 dame , & s'achemina tout franchement
 à Londres , comme on l'a vu dans le
 chapitre précédent.





CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LES affaires en étoient au point où nous les avons laissées à la fin du dernier livre , lorsque madame Honora , en entrant chez madame Miller , avoit appris à Tom la terrible nouvelle de l'arrivée de M. Western chez miladi Bellaſton , la façon dont il en avoit enlevé ſa fille , & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à ſa femme de chambre.

Honora étoit dans la chaleur de ſon récit , que Tom n'avoit pas eu la force d'interrompre ; lorsque Partridge , accourant à toutes jambes , lui annonça que la grande dame étoit ſur l'eſcalier.

Rien n'eſt égal à l'embarras où notre héros ſe trouva dans ce moment. Honora ne ſavoit abſolument

rien des affaires subsistantes entre miladi Bellafton & lui ; & c'étoit peut-être la seule personne au monde à qui il croyoit avoir le plus d'intérêt de les cacher. Dans ce conflit de contretens multipliés, il prit (suivant l'usage) le plus mauvais parti. Au lieu d'exposer la femme de chambre (ce qui ne tiroit guere à conséquence), il exposa la dame, en priant Honora de se cacher au plutôt dans la ruelle de son lit, dont il se hâta de tirer les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit eues pendant le jour entier, les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse & sa famille, les terreurs que madame Honora venoit de lui inspirer, & le trouble que lui caufoit l'arrivée imprévue de miladi, ne permirent point à Jones de se souvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai que son ajustement & son visage l'eussent sans doute démenti.

Il reçut, par conséquent, miladi plus conformément aux desirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite, c'est-à-dire, avec toute la gaieté extérieure, & l'air le mieux portant du monde.

Miladi, en entrant dans la chambre, (faute de voir apparemment des sieges sous sa main) s'étoit assise sur le lit. Vous voyez, mon chez Tom, lui dit-elle, que rien ne peut long-tems me priver de votre présence! Une autre se plaindrait, & vous accuseroit, sans doute avec raison, d'avoir laissé passer tout le jour sans me donner de vos nouvelles : car, à vous voir, à la fraîcheur de votre teint, qui pourroit vous croire malade?... Mais je ne viens pas pour gronder, ni en prenant le ton d'une épouse chagrine, justifier, dans mon ami, les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort, madame, lui dit Tom : ce n'est pas négliger ses devoirs, que d'attendre des ordres que l'on ref-

peste. Si l'un de nous avoit droit de se plaindre , ce n'est assurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au soir..... Oh ! ne m'en parlez pas , M. Jones ! s'écria-t-elle. Si vous en saviez la raison , vous pourriez me plaindre sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour ce qu'une femme de mon rang , qui veut jouer un rôle un peu passable dans le monde , est forcée de souffrir de l'importunité des fots ! Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence n'ait pas pris sur votre santé : car , en vérité , mon cher Tom , vous pourriez servir à *Boucher* * le vrai portrait d'un Adonis.

Ce compliment , accompagné d'un regard convenable à la circonstance , fut entendu par Jones , & acheva de le

* Aujourd'hui premier peintre du roi. Les graces de son pinceau ne sont pas moins connues à Londres qu'à Paris.

mettre dans la situation la plus désolante. Car , que répondre devant un tiers ?.... & si l'on balance à répondre , que n'a pas droit de penser une femme qui nous parle si poliment ?..... Notre héros , également vexé par l'une & l'autre de ces idées , se tenoit debout à quelque distance ; & sentant vivement tout le ridicule de son personnage , ne s'en trouvoit que d'autant plus anéanti.

Cette scène, quoique muette, ne pouvoit durer plus long-tems. La dame , après avoir changé deux ou trois fois de couleur , s'étoit autant de fois levée & assise. Tom avoit déjà désiré dix fois que le plancher s'écroulât sous lui , ou que la maison lui tombât sur la tête ; lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas d'où toute l'éloquence de Cicéron , & la politique de Machiavel même , n'eussent pu le tirer avec honneur.

M. Nightingale , aux jambes près ,

très-complètement ivre , ayant trouvé tout retiré dans la maison , à la réserve de Partridge , & croyant monter à son ancien appartement , étoit arrivé à celui de M. Jones. Il en ouvrit brusquement la porte , & alloit entrer sans cérémonie ; lorsque Tom , en s'élançant tout-à coup de sa place , arriva heureusement assez à tems pour l'empêcher de distinguer la dame qui étoit assise sur le lit.

Nightingale , qui effectivement avoit ci-devant habité cette chambre , y prétendoit absolument entrer , & juroit que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. Tom , à force de représentations & de prières , parvint pourtant à le calmer , & le remit entre les mains du bon Partridge , que les cris de l'ivrogne avoient fait voler au secours de son maître.

Après s'être défait de son ami , Tom , en rentrant dans sa chambre , entendit

un grand cri , & vit miladi Bellaſton qui , en ſe ſauvant de ce même lit où elle étoit encore aſſiſe , ſe jetoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure eſt que miladi Bellaſton , effrayée de la diſpute des deux hommes , dont elle redoutoit l'iſſue , avoit cru devoir ſe retirer dans certain poſte , qu'elle connoiſſoit déjà , mais qu'à ſa grande confuſion , elle avoit trouvé rempli par une autre.

Quels ſont ces procédés , monſieur ? & que trouvé-je ici ? ſ'écria-t-elle..... Indigne que vous êtes ! répondez..... quelle eſt la malheureuſe à qui votre infamie oſe ici me ſacrifier ?.... Malheureuſe ? ſ'écria tout-à-coup Honora , en ſortant de deſſous le rideau..... Malheureuſe vous-même.... Je ſuis pauvre , il eſt vrai ; mais je n'ai point , ainſi que d'autres , à rougir d'être ſurpriſe ici.

Jones , au lieu de commencer par ce qu'un homme un peu plus expéri-

menté n'eût pas manqué de faire , c'est-à-dire , par calmer madame Honora , perdoit le tems à accuser son étoile , à déplorer son malheur , & à faire de ridicules protestations de son innocence à ladi Bellafton.

Pendant cet intervalle , la dame , qui avoit eu le tems de se remettre , & de rappeler son sang froid (talent que jamais femme ne posséda peut-être à un plus haut degré) , s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses , monsieur : je n'avois , dans le moment , point reconnu mademoiselle. Je ne soupçonne rien entr'elle & vous ; & je crois trop bien la connoître , pour la soupçonner de mal interpréter la visite que je venois vous faire. J'ai toujours eu de l'estime pour elle , & j'espère trouver bientôt l'occasion de le lui prouver encore plus.

Ah , madame ! s'écria Honora , avec un autre ton que ci-devant , je ne

cherchai jamais qu'à mériter les bontés de madame ; & j'éprouvai toujours que madame en avoit pour moi.... Maintenant que je la reconnois , je me coupe-rois volontiers la langue.... Qui , moi ? j'aurois mal parlé de madame !.... Il me conviendrait bien , en vérité , d'oser lever les yeux sur madame ! Moi , pauvre & misérable domestique !.... Que dis-je , hélas ? j'ai tort encore.... J'ai perdu ma maîtresse ; je suis sur le pavé..... j'ai perdu , ma chere madame , ce que je ne retrouverai jamais sans doute !

Honora crut qu'il étoit à propos , dans cet instant , de verser quelques larmes , & s'en acquitta tout au mieux.

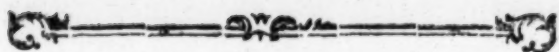
Calmez-vous , mon enfant , lui dit la bonne dame ; on peut peut-être vous placer un peu plus avantageusement.... Venez me voir demain matin.

Miladi , à ces mots , après avoir ramassé son éventail , & traversé fièrement la chambre , sans daigner seule-

ment regarder Tom, sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité!... *Pecques* bourgeoises! vous vivriez cent ans, sans atteindre à tant de vertus.

Le déconcerté Jones, qui suivoit miladi sur l'escalier, lui offrit assez gauchement plus d'une fois la main, sans qu'elle parût seulement se douter qu'il fût là. Il perdit même jusqu'à ses révérences, en la remettant dans sa chaise.

Il fallut encore, en rentrant chez lui, essuyer de la part d'Honora tous les reproches que méritoit son infidélité. Mais il connoissoit le moyen, non-seulement de l'appaiser, & de lui faire observer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vu, mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain, dans la matinée, des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir, relativement à Sophie, & à la conduite que tiendrait son pere.



CHAPITRE VII.

Plus court, & moins tumultueux.

MALGRÉ tout ce que madame Miller devoit à Jones, elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques légères remontrances sur tout le bruit qui s'étoit fait la nuit dernière dans son appartement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon que Tom, bien convaincu des louables intentions de son hôtesse, n'eut garde de lui en faire mauvais gré. Il lui promit, au contraire, en s'excusant le moins mal qu'il pût, de ne plus causer désormais aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour M. Jones ; puisqu'il servit de pere à Nancy dans la cérémonie de son ma-

riage, où il la présenta à M. Nightingale, en qualité d'épouse.

Sur quoi nous croyons à propos de rendre compte au lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échappé à son oncle, ainsi que de son apparition indécente de la nuit dernière dans la chambre de Tom.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, soit pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, soit pour dissuader son neveu du mariage projeté, le bon homme avoit fait apporter quelques bouteilles de *pontac*, & avoit mené notre amoureux un si beau train, qu'il ne lui falloit presque plus qu'un lit; lorsqu'un messager étoit venu demander, avec empressement, à parler à l'oncle.

Cet homme lui avoit annoncé que sa chère fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence, pour se sauver avec un jeune ministre du voi-

finage, qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'avoit pas plutôt appris cette nouvelle, que, perdant de vue son neveu, il avoit demandé sa chaise, & étoit parti sur le champ pour la campagne.

Nightingale, qui s'étoit endormi, avoit été réveillé par un domestique, qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais, ayant appris le départ de son oncle, il avoit fait appeller des porteurs, étoit revenu chez madame Miller, avoit monté à la chambre de Jones, & s'y étoit comporté comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté (quoique Nightingale ne sût pas encore comment), & toute la famille étant prête le lendemain matin; madame Miller, M. Jones, M. Nightingale & sa future, monterent dans un fiacre, qui les conduisit à l'église, où miss

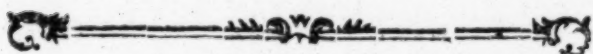
Nancy fut enfin unie à son amant , à la grande satisfaction de sa bonne mere , qui , dès cet instant , se regarda comme la p'us heureuse des femmes.

M. Jones, content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille , revint alors à ses propres intérêts.

Mais, de crainte que quelques-uns de nos lecteurs ne le taxent de songer un peu trop aux affaires d'autrui , tandis que les siennes vont si mal , nous croyons devoir avertir que Tom avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui , pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer ceci bien au clair , nous dirons seulement que l'ami Tom étoit à peu près du caractère de l'homme de TERENCE , & pouvoit dire , avec vérité : *Homo sum ; nihil humani à me alienum puto* ; c'est-à-dire , qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent , ni du malheur , ni du bonheur de son prochain ; qu'il ne prouvoit , par consé-

quent se regarder comme l'instrument de l'élévation d'une famille, du centre de l'abaissement, au plus haut degré de gloire (où, quoique honnête, elle avoit si peu droit de prétendre), sans se croire lui-même très-fortuné.



CHAPITRE VIII.

Lettres de différens genres.

MONSIEUR Jones, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les lettres suivantes.

PREMIERE LETTRE.

Il faut que je sois bien infatuée d'un ingrat ! Quelque justes, quelque fortes que soient mes résolutions, je ne puis les tenir un instant. Hier au soir j'avois juré de ne vous revoir jamais ; ce matin je desire que vous ne soyez point coupable. Je sais pourtant combien la chose

est impossible : je me suis déjà dit tout ce que vous pourriez imaginer vous-même pour votre justification.... Tout ! Eh ! que sais-je ? peut-être aurez-vous des ressources que je ne connois point encore ! Venez donc au reçu de ma lettre. Si vous pouvez imaginer l'apparence même de quelque excuse, je me sens presque disposée à l'adopter. Sacrifiée à..... Mais non, n'en parlons plus.... Venez directement ici... Voici ma troisième lettre ; j'ai brûlé les deux autres... & je me sens tentée de brûler encore celle-ci..... Puissè-je ne pas perdre la tête !..... Venez tout-à-l'heure.

SECONDE LETTRE.

Si l'espoir du pardon vous touche encore, venez chez moi dans le moment ; ou ne vous flattez pas d'y rentrer jamais.

TROISIEME LETTRE.

J'apprends que vous n'étiez pas chez vous pour recevoir mes lettres. Venez,

en lisant celle-ci..... Je vous attends ; & personne que vous n'entrera chez moi. Rien ne pourra , sans doute , vous retenir plus long-tems.

Tom achevoit de lire ce dernier billet , lorsque M. Nightingale entra dans sa chambre.

Eh bien , mon ami , lui dit-il , quelles nouvelles de miladi Bellafton , depuis l'aventure de la nuit derniere ?

De miladi Bellafton ! répondit Jones.

Bon ! dit l'autre , ce fecret n'est connu que de toute la maison..... Allons , allons , mon cher Tom , point tant de réfervede avec vos amis. Quoique je fusse assez peu en état de la bien reconnoître hier au soir , je l'avois pourtant vue au bal ; & la belle *reine des fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangere.

Quoi ! se peut-il que vous l'ayiez réellement reconnue ? lui dit Jones , fort étonné.

Oui, d'honneur ! lui dit Nightingale ; je vous ai même donné, depuis peu, vingt attaques sur ce sujet ; mais votre extrême délicatesse sur ce chapitre, ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus clairement. Tant de réserve me prouve enfin, mon cher ami, que le caractère de cette dame vous est un peu moins connu que sa personne.... Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon qu'elle ait mis dans le monde... Daignez m'en croire, ami ; sa réputation n'est plus, dès-long-tems, dans le cas d'être calomniée.

Quoique Jones, dès les commencemens de ses liaisons avec elle, ne l'eût pas regardée comme un modèle de vertu ; les lumières qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la ville, n'avoient pourtant pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères célèbres dans leur genre : c'est-à-dire,

de celui de ces femmes qui , sous un vernis de vertu , ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent , & qui , quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de rigoristes , reçoivent cependant l'univers entier chez elles , & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes , en un mot , généralement connues pour être ce que les personnes polies ne s'avisent guere de les qualifier.

Mais dès qu'il s'aperçut que Nightingale étoit au fait de son intrigue , & qu'il sentit que ses ménagemens avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire ; il laissa la carrière libre à son ami , sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la dame.

Nightingale , quoique naturellement un peu efféminé , aimoit cependant fort à parler.

Dès qu'il sentit qu'on vouloit bien l'entendre , il entra dans un détail

immense des *faits & gestes* de miladi Bellafton ; détail que le refpect dû par tout écrivain poli aux femmes d'un certain rang , nous empêcheroit feul de répéter , ne fût-ce que pour prévenir les applications malignes des futurs commentateurs d'un ouvrage bien plus fait pour inftruire , que pour fcandalifer notre prochain.

M. Jones , après avoir entendu jufqu'au bout Nightingale , ne répondit que par un grand foupir.

Quoi ! lui dit l'autre , feriez-vous amoureux de cette femme ?..... En ce cas , que ne parliez-vous ? peut-être aurois-je pu me taire.....

Hélas ! s'écria Tom , je me trouve malheureufement fi engagé avec elle , que je ne fais par quel moyen m'en délivrer !.... Je ne l'aimai jamais , mon cher ami. Mais je lui dois beaucoup ; & le feul poids des obligations m'accable. Sans elle enfin , fans fon fe-

cours , vous m'eussiez vu dans la misère !.... Comment puis-je l'abandonner ? De quel front devenir ingrat ? Je le dois cependant , si je ne veux m'exposer à trahir une autre femme , à qui je dois mille fois plus qu'à lady Bellafton ; une femme , en un mot , pour qui je conserve des sentimens dont peu de cœurs sont en état de concevoir l'idée !..... L'embarras où je suis , n'offre à mes yeux que l'abyme du désespoir.

Et cette autre maîtresse , lui dit Nightingale , est - elle digne , par ses mœurs , des vœux d'un galant homme ?

Digne , me dites - vous ? s'écria Jones : le souffle de l'envie & de la malignité , même la plus raffinée , n'osa jamais effleurer sa vertu. L'air le plus pur , le fut toujours moins que son cœur : son corps , son ame , tout , en un mot , tout ce qui compose son être , est fait pour plaire & pour charmer !....

charmer!... De tout ce qu'on admire en elle , sa beauté , cependant , (oserai-je vous l'avouer ?) est ce qui me touche le moins , sur - tout quand je ne la vois pas.

Eh , pouvez-vous , mon cher ami , s'écria Nightingale , pouvez - vous , dis-je , avec une si belle passion dans le cœur , balancer un instant entre cette adorable personne & une vieille ?..... Arrêtez ! lui dit Tom , ne l'outragez pas davantage : vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre , en éclatant de rire , encore de la délicatesse ? A la bonne heure , si vous étiez le seul qu'elle eût comblé de tant de graces.... Mais... vous êtes un peu trop admirable!.... Nightingale procéda si loin sur ce texte , il raconta tant d'anecdotes de la dame , il en affirma si positivement la vérité , qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de son ami jusqu'à la plus légère étincelle des sentimens qui

pouvoient y rester pour elle. Tom ne tarda pas même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus , plutôt comme d'humilians salaires, que comme des présens : idée peu consolante cependant , puisqu'en avilissant la dame , il se trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe : il se croyoit du moins quitte envers elle ; & son cœur , pleinement soulagé du poids de la reconnaissance , ne s'en enflamma qu'avec plus d'ardeur pour sa chere Sophie. Sa vertu , sa pureté , son amour pour lui , ce qu'elle avoit souffert , tout ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat , ranimant à la fois & la tendresse & les remords de son amant ; miladi Belaston fut sur le champ sacrifiée. Sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle , il ne fut plus question que d'un prétexte , à peu près spécieux , pour terminer , & sans retour , une aventure , dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte

& le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha Tom : je le tiens , mon ami ! s'écria Nightingale ; & ce moyen est infaillible. Proposez-lui le mariage..... le mariage ! répondit l'autre , de l'air d'un homme tombant des nues. Oui , oui , le mariage , répliqua Nightingale : mille contre un , ma tête à couper , qu'elle rompt avec vous dans l'instant ?... Un jeune homme de ma connoissance , votre prédécesseur , qui l'avoit proposé de bonne foi , fut remercié , & congédié le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve , repartit Jones : la proposition , probablement , la choqueroit..... mais si elle s'avisait de me prendre au mot , que deviendrois-je ?

Guérissez-vous de cette crainte , répondit Nightingale. En tout cas , je fais encore une ressource sûre pour vous tirer d'affaire..... Quelle est-elle ? répliqua Tom , avec empressement.

La voici.... Le jeune homme , dont je

vous parlois à l'instant , (& qui est mon intime ami) est si piqué contre elle , pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis , que je l'engagerois aisément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues. Ainsi , pour peu qu'elle soit femme à accepter une proposition , dont je suis bien certain que vous la verrez révoltée , vous pouvez , & très-décemment , rompre avec elle. Après avoir hésité quelque tems , Tom , affermi par les nouvelles assurances de Nightingale , se prêta aveuglément à tout ce qu'il voulut ; & sous la dictée de son ami , écrivit la lettre suivante.

M A D A M E ,

Je suis très-affligé de ce qu'une affaire importante , qui m'a fort occupé , m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi ; & l'obstacle qui s'oppose au desir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous , ajoute

*encore à mon infortune. O miladi !
 quelles terreurs n'ai-je pas ressenties !
 Puis-je souffrir que votre réputation soit
 encore exposée à de pareils dangers ? Il
 n'est qu'un seul moyen de la sauver ; mais
 je tremble de vous le dire. Permettez seu-
 lement , puisque votre honneur m'est aussi
 cher que le mien même , que j'aie la no-
 ble ambition de mettre à vos pieds ma li-
 berté , mon destin , & ma vie ; & croyez-
 moi sincère , lorsque mon cœur vous jure
 qu'il ne peut être absolument heureux ,
 si le vôtre ne m'accorde un droit assez
 légitime , pour me dire à jamais , avec
 le plus profond respect ,*

MADAME ,

*Votre très-obligé , très-obéissant ;
 & très-humble serviteur ,*

TOM JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette
 lettre étoit partie , lorsqu'il reçut cette
 réponse.

M iij

Je ne fais , monsieur , en lisant votre lettre , si vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous parlez si gravement. A votre style , aussi froid que profondément concerté , on nous prendroit , en vérité , pour mariés depuis dix ans ! Mais pouvez-vous me croire assez extravagante ; ou vous êtes-vous cru capable de me tourner la tête , au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune , pour la faire , sans doute , servir à vos plaisirs ? ... Telles sont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous ? Telle est donc cette reconnoissance que.... Mais je dédaigne , en vérité , de vous faire rougir ; & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones , par l'avis de son conseiller-privé , fit , dans l'instant , cette autre lettre.

MADAME,

Je ne saurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que miladi Belaston ait eu des bontés pour un homme capable d'un aussi noir projet ? ou peut-elle envisager le lien le plus sacré de l'amour , avec tant de mépris ? Si ce sentiment m'a rendu assez aveugle pour exposer une fois la réputation de l'objet que j'aime ; pouvez-vous croire , madame , que ma tendresse puisse se hasarder encore à rendre notre commerce public , par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale ? Si vous êtes injuste à mon égard jusqu'à ce point , je ne dois aspirer qu'après l'instant où la fortune me permettra de restituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre , mes sentimens peuvent vous assurer d'une reconnoissance éternelle.

Cette lettre fut terminée exactement

comme la première ; & Tom n'eut pas long-tems à languir après la réponse , que voici.

Je vois que vous n'êtes qu'un faquin , que je méprise de grand cœur. Gardez-vous bien de revenir chez moi : je n'y suis plus pour vous.

M. Jones , quoique très-satisfait d'être affranchi d'un esclavage , dont quiconque l'a éprouvé n'a pu que sentir tout le poids , n'étoit pourtant pas absolument tranquille. Ce projet étoit un peu trop combiné pour un homme qui abhorroit jusqu'à l'apparence de l'artifice ; nous avons même lieu de croire qu'il n'eût pu se résoudre à l'employer , sans l'embarras des circonstances , qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses maîtresses ; & le lecteur sera forcé de convenir que tout déterminoit ici notre héros en faveur de Sophie.

Nightingale , triomphant du succès de son stratagème , en recevoit mille

louanges, & autant de remerciemens de la part de son ami, lorsque madame Miller leur fit dire que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé tous ses talens pour célébrer la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaie & si reconnoissante envers M. Jones, que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit , lorsque madame Miller reçut une lettre. Mais nous n'en avons eu que trop dans ce chapitre : gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.





C H A P I T R E I X.

Faits & observations.

LA lettre étoit de M. Alworthy , qui mandoit à madame Miller que , comptant arriver à Londres au premier jour , il la prioit de lui préparer son premier appartement , & le second pour son neveu.

Cette nouvelle diminua un peu la joie de notre hôtesse. Il lui paroissoit dur , sur-tout dans les premiers momens d'un mariage aussi désintéressé de la part de M. Nightingale , de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant , comment faire ? après tout ce qu'elle devoit à M. Alworthy , pouvoit-elle lui refuser un logement qu'il avoit droit de regarder à peu près comme le sien propre ?

Ce digne gentilhomme , au contraire

de nombre d'autres, s'étoit accoutumé, lorsqu'il rendoit quelque service, à chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ses bienfaits. Il n'en donnoit pas, il prêtoit, il payoit aux malheureux ; ses expressions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que ses mains répandoient ; & le plus cher de tous ses soins, étoit de soulager un indigent, ou de la honte, ou du poids de la reconnoissance. Lorsqu'il avoit constitué une rente de 50 livres sterling, au profit de madame Miller, il avoit eu soin de lui dire que c'étoit à condition (lorsqu'il l'en avertiroit, six mois d'avance) d'avoir toujours le premier appartement chez elle, lorsqu'il viendrait en ville. Mais son voyage, cette fois, se trouvoit si précipité, que, n'ayant pas eu le tems de prévenir madame Miller, il avoit eu soin d'ajouter au bas de sa lettre, qu'il ne comptoit sur ces appartemens, *qu'au cas qu'ils ne fussent point occupés.*

Mais si M. Alworthy étoit aussi délicat que généreux , madame Miller étoit aussi défintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son chagrin ; on la força d'en dire la raison.

Eh , madame ! lui dit Tom , dès qu'elle l'eut déclarée , de quoi vous inquiétez - vous ? Mon appartement , au premier signe , n'est-il pas à votre service ? Eh ! pouvez-vous douter que mon ami Nightingale & votre fille ne soient dans les mêmes dispositions ? Son nouveau logement est encore à lui : nous irons l'habiter tous les trois.

Cette proposition , qui ne pouvoit manquer d'être acceptée , rétablit le calme dans l'esprit de madame Miller , ajouta encore à sa reconnoissance envers M. Jones ; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joie , si l'on en excepte les inquiétudes secrètes.

de l'ami Tom, à qui l'arrivée de M. Bli-fil, avec son oncle, étoit de très-mauvais augure. Ajoutons à ceci que madame Honora, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai que, dans la situation où il savoit sa maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles; mais l'impatience de revoir Honora n'étoit pas moins vive, que s'il en eût espéré une lettre & un rendez-vous de la part de Sophie. Tel est l'amour ! souvent, à travers les horreurs du désespoir même, rien ne lui paroît impossible. Tel que le *César* d'Addisson, *les Alpes & les Pyrénées semblent s'aplanir sous ses pas*.

Lassé d'attendre & d'espérer, Tom, incapable de cacher plus long-tems sa peine, étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on lui remit enfin une

longue lettre , dont nous ne transcri-
rons que la substance.

MONSIEUR ,

J'aurois certainement rempli ma promesse , si miladi ne m'en avoit pas empêché. Mais vous savez que chacun doit songer à ses petits intérêts ; & les miens sont d'obéir à ma nouvelle maîtresse , dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous respecte trop , & vous crois trop galant homme , pour croire que vous le trouveriez mauvais , ni pour chercher à faire tort à une pauvre fille , qui n'osoit se flatter avant-hier d'être si avantageusement placée. Daignez donc , je vous en supplie , monsieur , bien garder le secret sur tout ce que j'ai pu vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre prospérité , & je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin avec miss Sophie. Mais , quant à moi , il ne m'est plus possible de vous rendre aucuns services , étant sous les ordres d'une autre personne , &

point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie , encore un coup , de ne rien dire du passé , & de me croire ,

MONSIEUR ,

Jusqu'à la mort ,

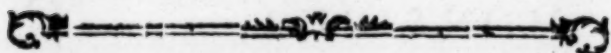
Votre très-humble servante ,

HONORA BLACKMORE.

Tom, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant, l'instant après, bien aise que ladi Bellafton eût retiré chez elle le seul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à Sophia.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le ressentiment de cette dame ; mais plus encore pour son amante , que pour lui-même. Tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées ; la fortune , qui jusques-là sembloit s'être pluë à traverser ses amours avec la seule personne qu'il

eût jamais véritablement aimée , lui tendoit un nouveau piège , qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur Sophie.



CH A P I T R E X.

Désintéressement de JONES.

MADAME Miller avoit pour amie une femme , nommée Mistris Hunt , qui avoit souvent vu M. Jones dans la maison. Elle avoit environ trente ans , car elle en avouoit vingt-cinq ; & quoiqu'un peu replette , sa taille & son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux marchand , qui l'avoit épousée fort jeune , & avec qui elle avoit fort bien vécu pendant douze à treize ans , sa vertu s'étoit enfin vu récompensée par la mort du bonhomme , & par une fortune assez considérable , dont il l'avoit laissée maîtresse. La première

année de son veuvage , qu'elle avoit passée très-décemment , étoit sur le point d'expirer ; lorsque son tempérament & sa religion , l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux *suivant son cœur* , elle écrivit tout franchement ce billet à M. Jones.

MONSIEUR,

Mes yeux vous ont déjà dit , sans doute , que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué , si les dames chez qui vous demeurez ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractère surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai su d'elles également , avec bien du plaisir , que ma personne , ainsi que ma façon de penser , n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre heureuses deux personnes : mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde ; mais si je n'avois pas plus d'amour , que de

crainte de sa censure , je ne me croirois pas digne d'être aimée. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sais que vous êtes en commerce avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir un sacrifice que je crois m'être dû ; parlez , monsieur , je suis à vous : au cas contraire , oubliez ma foiblesse ; & que ceci ne soit connu que de vous & de moi.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre amoureux. Sa fortune étoit au plus bas ; la source qui fournissoit à ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçus de miladi Belaston, il lui restoit à peine cinq *guinées* ; & le matin même , un créancier étoit venu l'importuner pour deux fois plus : sa maîtresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere , & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir de long-tems affranchie. De se résoudre à vouloir

vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir , indépendante de M. Western , c'est ce dont la délicatesse de l'amour & des sentimens de Tom ne pouvoit soutenir la pensée. L'établissement que lui offroit madame Hunt étoit très-convenable , & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après Sophie , cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoient le plus. Ces réflexions réunies , étoient bien capables d'ébranler & de troubler une ame encore plus ferme.... Mais l'idée d'abandonner Sophie , & d'épouser une autre qu'elle , venoit au même instant renverser toutes les autres. Cependant , que pouvoit-il raisonnablement espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir , que de l'entretenir dans une passion , dont l'issue ne pouvoit être que funeste ? N'étoit-il pas plus noble à lui , d'être plus son ami que son amant ?..... Cet éclair d'hé-

roïsme seul , l'éblouit au point , qu'il étoit prêt à devenir infidele par excès d'amour & de probité. Mais ce que cette pensée avoit de trop sublime , ne pouvoit tenir long-tems contre la voix de la nature , qui crioit dans son cœur , qu'un sentiment si défintéressé ne pouvoit jamais s'affermir qu'en trahissant l'amour.

Cette derniere réflexion l'emporta : il prit la plume , & répondit à madame Hunt à peu près dans ces termes :

M A D A M E ,

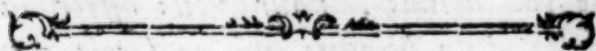
Si , pour vous mériter , il ne falloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi , pourrois-je balancer un instant ? Non , madame , je suis même assez sincere pour vous avouer que mon cœur est dès-à-présent libre de tout engagement de cette espece. Mais je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère , si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable

ble que vertueux occupe , & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde d'être assez peu reconnoissant de vos bontés , pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous ! Je préférerois la misère la plus extrême , aux remords dont je me verrois déchiré. Non , madame , dût mon amante être forcée d'épouser un autre que moi , j'attendrois , pour vous offrir mon cœur , que la dernière impression de mon premier amour en fût pour jamais effacée. Comptez sur le profond secret , ainsi que sur les sentimens respectueux de

Votre très-obligé , très-reconnoissant , & très-humble serviteur , TOM JONES.

Dès que Tom eut écrit & envoyé cette lettre , il courut à son secretaire , en tira le manchon de Sophie , & le baïsa cent fois avec encore plus de

plaisir , que n'en ressent un Irlandois , lorsqu'il enleve une jeune héritiere de 50 mille livres sterling.



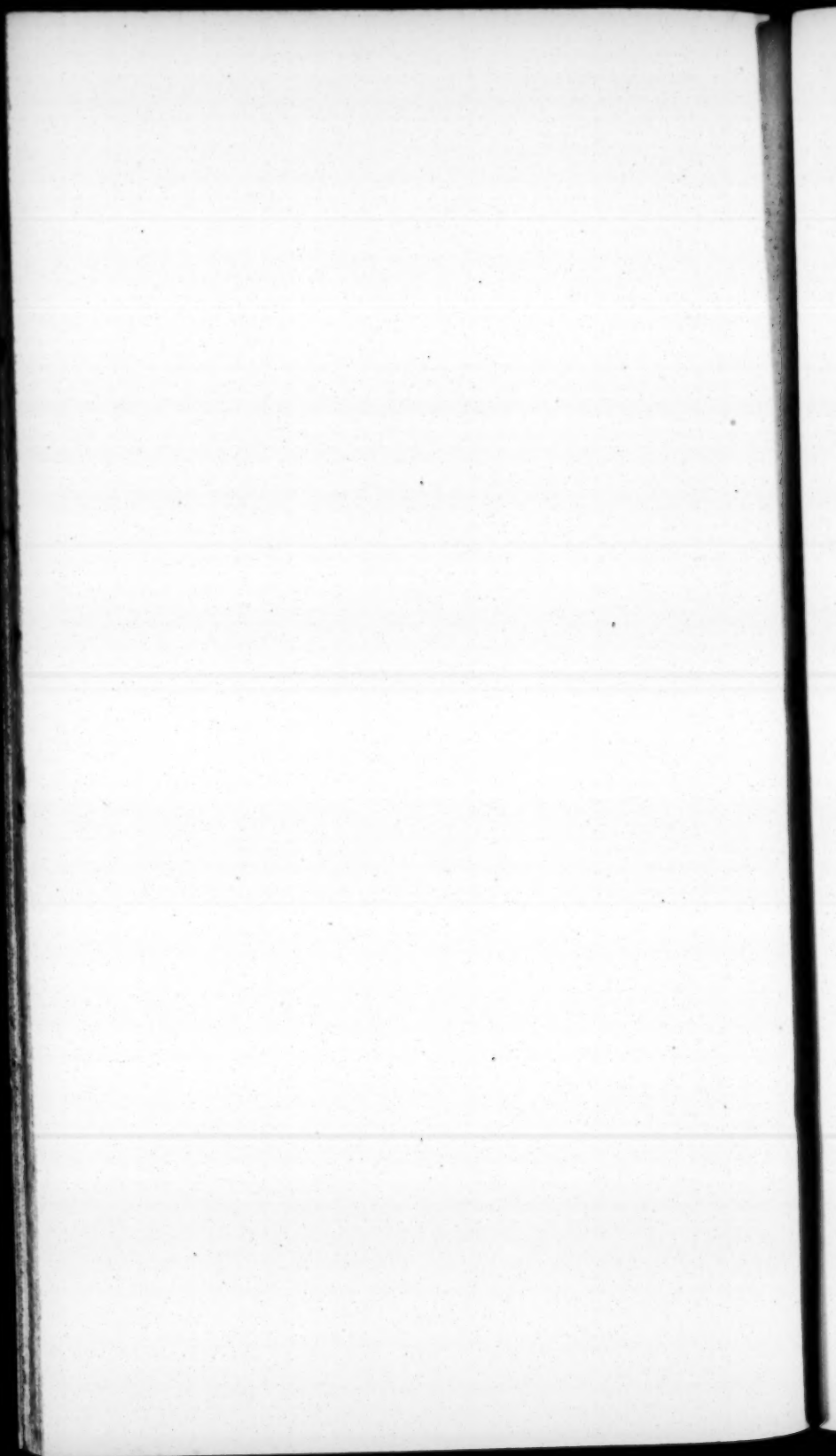
CHAPITRE XI.

Découverte faite par PARTRIDGE.

TANDIS que Tom s'applaudissoit de son courage , Partridge (suivant sa coutume ordinaire , quand il apportoit de bonnes nouvelles) entra en dansant dans la chambre.

Son maître l'avoit envoyé dès le matin en ville , pour tâcher , soit par les gens de ladi Bellaston , soit par d'autres , de découvrir en quel endroit logeoit Sophie.... J'ai déniché l'oiseau , crioit Partridge ! nous savons enfin à quoi nous en tenir !.... J'ai rencontré George , monsieur , j'ai reconnu le garde-chasse dans la rue : il est venu à Londres avec les gens de M. Western.





Malgré le nombre d'années qui se sont passées, depuis que je l'ai perdu de vue, je l'eusse reconnu parmi cent mille autres chrétiens : sa barbe noire, sa taille, sa marche, tout enfin m'eût dit que c'étoit lui. Sa mémoire est bien moins fidelle : il lui a fallu plus d'un quart-d'heure pour se rappeler mon visage..... Eh bien, interrompit Jones, quelles sont donc tes nouvelles ? & qu'as-tu à m'apprendre de ma Sophie ?.....

Vous le saurez bientôt, monsieur, répondit Partridge : je suis venu, je suis accouru de toutes mes forces..... & vous êtes si impatient !.... Je vous disois donc que George avoit peine à me reconnoître..... Que le ciel te confonde ! s'écria Jones ; parle-moi donc de Sophie ?....

Oh ! monsieur, par rapport à madame Sophie, je n'ai rien à vous en dire, que le peu que j'en fais.

J'allois même vous en instruire, &

vous le sauriez certainement déjà , si vous ne m'aviez pas interrompu. Mais si vous vous fâchez , vous allez me troubler au point que je ne réponds plus de ma mémoire..... Fort bien ! dit Jones : mais acheve donc. Eh bien , le garde-chasse , disois-tu ?... eh bien , monsieur , comme je vous le disois tout-à-l'heure , il fut très-long-tems à se rappeler mes traits : on a tous les ans douze mois , *non sum qualis eram* ; j'ai eu bien de la peine ; j'ai effuyé bien des chagrins , & rien ne change plus un homme. Quoi qu'il en soit , il m'a cependant reconnu : car nous sommes du même âge , & nous avons jadis été à l'école ensemble. George étoit même un grand lourdaud ; mais peu importe , chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut ; mais , dans mille ans d'ici , tout cela redeviendra au même , & certainement..... Mais , monsieur , où en étois-je ? ah ! doucement , je me le rappelle.....

pelle..... Nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus , qu'après nous être embrassés de tout notre cœur , nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un coup ensemble. Ah , monsieur , quelle biere ! c'étoit en vérité la meilleure de tout Londres..... Patience , monsieur ; m'y voilà : car à peine vous ai-je nommé , à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble , qu'il a demandé un autre pot de biere , en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : aussi l'a-t-il avalée de si bon cœur , que j'étois enchanté , ravi , transporté des sentimens de sa reconnoissance & de son amitié pour vous ; aussi ai-je prétendu payer mon pot à mon tour , & nous l'avons bu comme l'autre ; après quoi je me suis dépêché d'accourir à la maison , pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré Tom ; tu ne m'as pas encore

dit un seul mot de Sophie ? ... Miséricorde ! je l'avois presque oubliée, monsieur..... Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle , & George m'a tout dit. Il m'a même appris que M. Blifil arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser, ai-je répondu sur le champ, sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher George, ai-je dit au garde-chasse, que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il chérisse autant qu'elle ; & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car certaine dame, d'une bien autre qualité, & bien plus riche que Sophie, est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle le suit par-tout comme son ombre.

Ici Tom s'emporta contre Partridge, pour avoir, disoit-il, trahi son secret.

Ah , monsieur ! s'écria le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs je puis vous assurer que George

est votre plus fidele ami , & voudroit voir M. Blifil à tous les diables. Que dis-je ? il desire , dit-il , même en risquant sa vie , trouver l'occasion de vous servir ; & je vous garantis qu'il le feroit de tout son cœur.... Moi vous trahir ! non , non , monsieur ; après moi , vous n'avez pas de plus fidele ami que George , ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc , répondit Jones , un peu moins courroucé , que cet homme , qui m'aime tant , demeure en même maison que Sophie ?

Oui , monsieur , dans la même , dans la même maison. Il est au nombre des domestiques , & très-bien habillé , ma foi.

En ce cas , reprit Tom , crois-tu qu'il veuille m'obliger assez , pour remettre une lettre à Sophie ?

Voilà le nœud , s'écria Partridge : que je suis bête de n'y avoir pas plutôt pensé ! ... Mais cela vaut fait , mon-

fieur ; & à notre première rencontre ;
je vous en réponds corps pour corps.

En ce cas , lui dit son maître : laissez-moi maintenant ; je vais écrire un billet , que tu lui remettras demain matin : car je suppose que tu fais où le retrouver ?

Oh qu'oui , je le retrouverai ; laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bière est trop bonne dans cet endroit , pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi tu ne fais donc pas en quelle rue loge Sophie ? s'écria Jones.

Ah que si , je le fais , lui dit Partridge.... Quel est le nom de cette rue ?... Le nom , monsieur ? attendez.... ce n'est pas loin d'ici... je ne le fais pas bien au juste , car il ne me l'a pas dit... & je ne l'ai pas demandé , de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose.... Mais , encore un coup , laissez - moi faire : je suis trop malin pour qu'il m'échappe ; comptez là-dessus.

Oh ! tu es en effet étrangement malin ! répliqua Tom... Allons, pourvu que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne , & qu'il soit assez mon ami pour remettre ma lettre, je suis trop satisfait.

Tom , après avoir congédié le subtil Partridge , se mit à écrire sa lettre ; & nous le laisserons dans cette occupation , pour mettre fin à ce volume.

Fin du tome troisieme.



T A B L E
DES CHAPITRES
DU TROISIEME VOLUME.

LIVRE TREIZIEME,
Contenant l'espace de trois jours.

C	HAPITRE PREMIER. <i>Extrait</i> <i>d'invocation.</i>	Page 1.
CHAP. II.	<i>Jones à Londres.</i>	7
CHAP. III.	<i>Projet de madame Fitz-</i> <i>Patrick. Sa visite à lady Bellafton.</i> . .	13
CHAP. IV.	<i>Visites.</i>	20
CHAP. V.	<i>Aventure de Jones dans son</i> <i>nouvel appartement.</i>	26
CHAP. VI.	<i>Événement du déjeûné. Ob-</i> <i>servation sur l'éducation des filles.</i> .	41
CHAP. VII.	<i>Jones au bal.</i>	54
CHAP. VIII.	<i>Scene pathétique.</i>	69
CHAP. IX.	<i>Bien différent du précédent.</i> . . .	81

CHAP. X. Qui , bien que court , peut être attendrissant.	87
CHAP. XI. Surprise pour le lecteur. .	93
CHAP. XII. Conclusion du treizieme livre.	III

LIVRE QUATORZIEME,

Contenant deux jours.

CHAP. I. Lettres , & autres matieres de galanterie.	118
CHAP. II. Matieres diverses. . . .	132
CHAP. III. Qui plaira , à ce qu'on es- pere , aux jeunes gens de l'un & l'au- tre sexe.	142
CHAP. IV. Histoire abrégée de madame Miller.	150
CHAP. V. Scene intéressante. . . .	156
CHAP. VI. Entrevue de messieurs Jones & Nightingale.	165
CHAP. VII. Entrevue de M. Jones & du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau personnage. . . .	178
CHAP. VIII. Événemens surprenans. .	186
CHAP. IX. Conclusion de ce livre. .	192

(296)

LIVRE QUINZIEME,

Dans lequel le progrès de l'histoire n'est
que d'environ deux jours.

CHAP. I. <i>Noir complot contre Sophie.</i>	194
CHAP. II. <i>Suite du complot contre Sophie.</i>	202
CHAP. III. <i>Que l'éloquence d'une fem- me est quelquefois dangereuse. . . .</i>	211
CHAP. IV. <i>Fait pour intéresser & pour surprendre.</i>	216
CHAP. V. <i>Par quels moyens M. West- tern étoit parvenu à découvrir l'asyle de Sophie.</i>	233
CHAP. VI. <i>Nouvelles infortunes de Jones.</i>	244
CHAP. VII. <i>Plus court & plus tumultueux.</i>	254
CHAP. VIII. <i>Lettres de differens genres.</i>	258
CHAP. IX. <i>Faits & observations.</i>	274
CHAP. X. <i>Désintéressement de Jones.</i>	280
CHAP. XI. <i>Découverte faite par Par- tridge.</i>	286

Fin de la table du troisieme volume.



